



Émile, ou, de l'Éducation

Jean-Jacques Rousseau

LIREGRATUITEMENT.COM

Émile, ou, de l'Éducation

Jean-Jacques Rousseau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Émile, ou, de l'Éducation

«Jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie est un temps de faiblesse, il est un point dans la durée de ce premier âge où, le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'âme croissant, encore absolument faible, devient forte par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces actuelles sont plus que suffisantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il serait très faible, comme enfant il est très fort.

D'où vient la faiblesse de l'homme? De l'inégalité qui se trouve entre sa force et ses désirs. Ce sont nos passions qui nous rendent faibles, parce qu'il faudrait pour les contenter plus de forces que ne nous en donna la nature; donc les désirs, c'est comme si vous augmentiez les forces : celui qui peut plus qu'il ne désire en a de trop; il est certainement un être très fort. Voilà le troisième état de l'enfance, et celui dont j'ai maintenant à parler, le cinquième. — **De l'adolescence**, faute de terme

propre à l'exprimer, car cet âge approche de l'adolescence sans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant se développent plus rapidement que ses besoins. Le plus violent plus terrible, ne s'est pas encore fait sentir à lui. L'organe même en reste dans l'imperfection, et semble, comme si on attendait que sa volonté l'y force. Peut-être qu'il n'aurait pas de sensibilité à l'égard de la faiblesse.

À six ans le sommeil ; le contentement de l'âme lui tient lieu d'habit, son appétit lui tient lieu d'assaisonnement; tout ce qui peut

nourrir est bon à son â^e; s'il a sommeil, il s'étend sur la terre et dort; il se voit partout entouré de tout ce qui lui est nécessaire ; aucun besoin imaginaire ne le tourmente: l'opinion ne peut rien sur lui; ses désirs ne vont pas plus loin que ses bras : non seulement il peut se suffire à lui-même, il a de la force au delà de ce qu'il lui en faut; c'est le seul temps de sa vie où il sera dans ce cas.

Je pressens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de besoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne songera pas que je parle de mon élève, non de ces pompées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caisse et portent des fardeaux de carton. L'on "ne dira que la force virile ne s'en manifeste qu'avec la virilité; que les esprits vitaux, élaborés dans les vaisseaux convenables et répandus dans tout le corps, peuvent seuls donner aux muscles de la consistance, l'activité, le ton, le ressort d'où résulte une véritable force. Voilà la philosophie en cabinet ; mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur père; on les prendrait peur des hommes, si le son de leur voix ne les trahissait pas. Dans nos villes mêmes, de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, sont" presque aussi robustes que les maîtres, et ne seraient guère moins adroits si "on fait ***♦ ***<••♦« à terre. S'il y a de la différence, et je conviens qu'il y en a, elle est beaucoup jointe, à te félicite. oie celle des désirs fougues d'un homme aux désirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'est pas ici question seulement de forces physiques, mais surtout de la force et capacité de l'esprit qui les supplée ou qui les dirige.

Cet intervalle ou riudfrîdu peui plus qu'il ne désire, bien qu'il ne soit pas le temps de sa plus grande force absolue, est, comme je l'ai dit. celui de sa plus prande

ce relative. Il est le temps le plus précieux de la vie, temps otn*
-■ »»* <»-* r.,,»..- - ~,,,t« fo;... jP.-nn<, fr£S court et

d'artant plus court, comme on verra dans îa suite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fern-t-î! donc de cet excédent de facultés et de forces qu'il a de trop à présent, et qui lui manquera dans tan autre âge? Il tâchera de l'employer à des soins qui ïui puissent profiter au besoin; î! jettera, pour ainsi .dire

fera des provisions pour l'homme faible ; mais îî

jablira ses magasins ni dans des coffres Qu'on peut lui voler ni dans cka granges qui lui sont étrangères; pour s'approprier véritablement son acquis, c'est dans ses bras, dans sa tête, c'est dans lui qu'il le logera. Voicî donc le temps des travaux, des instructions, des études, et remarquez 'que ce n'est pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'est la nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ses bornes, et non seulement un homme ne peut pas tout savoir, il ne peut pas même savoir en entier le n'eu que savent les autres hommes. Puisque la contradictoire de chaque proposition fausse est une vérité, le nombre des vérités est inépuisable comme celui des erreurs. Il y a donc

un choix dans les choses qu'on doit enseigner ainsi que dans le temps propre à les apprendre. ~Des connaissances qui sont à notre portée, les' unes sont fausses, les autres sent îr tiles, les autres servent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement

notre bien-être est seul digne ^ des recherches d'un homme sage, et par conséquent d'un enfant qu'on veut rendre. tel. n ne s'agit oint de savoir ce qui est, mais seulement ce qui est utile.

De ce petit nombre, il faut ôter encore là îes vérités qui demandent pour être comprises un entendement déjà

ut formé ; celles qui supposent la connaissance C, ports de l'hoiime, qu'un enfaoï ne peut acquérir; czïies cm, bien que vraies en elles-mêmes, disposent utte âme inexpérimentée à penser faux sur d'autres sujets,

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à

""existence des choses ; mais que ce cercle forrse encore

une sphère immense pour la mesure de l'esprit d'un

res de l'entendement humain, quelle main

téméraire os?, toucher à votre voile ? Que d'abîmes je vois

•user par nos vaines sciences autour de ce ieune infortuné ! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux sen-

rs, et tirer devant ses yeux le rideau sacré de la nature,

mbiêi Assure-toi bien premièrement de sa tête et de la tienne; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, et peut-être à tous îes deux; crains l'attrait spécieux du mensonge et les vapeurs en-

ivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, souviens-toi sans cesse que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur seule est funeste, et qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne sait pas, mais par ce qu'on croit savoir.'

Si les progrès dans la géométrie vous pourraient servir

d'épreuve et de mesure certaine pour le développement de son intelligence; mais, sitôt qu'il peut discerner ce qui est utile et ce qui ne l'est pas. il importe d'user de beaucoup de ménagement et d'art pour l'amener aux études spéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes ? commencez par faire en sorte qu'il ait besoin de trouver un carré égal à un rectangle donné : s'il s'agissait de deux moyennes proportionnelles, il faudrait d'abord lui rendre le problème de la duplication du cube intéressant, etc... Voyez comment nous associons par degrés des notions morales qui distinguent le bien et le mal! jusqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la nécessité: maintenant nous avons élargi à ce où il est utile; nous arriverons bientôt à ce qui est convenable et bon.

Le même instinct anime les diverses facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à se développer, succède de l'activité de l'esprit qui cherche à s'instruire. D'abord les enfants ne sont que des remuants, ensuite ils sont curieux; et cette curiosité bien dirigée est le mobile de l'âge où nous voilà vieillir. Distinguons toujours les penchants qui viennent de la nature de ceux qui viennent de l'opinion. Il y a une ardeur de savoir qui n'est fondée que sur le désir d'être estimé savant ; il en est une autre qui naît d'une curiosité naturelle à l'homme à connaître tout ce qui peut l'intéresser de près ou de loin. Le désir inné du bien-être et l'impossibilité de contenter pleinement ce désir lui font rechercher sans

cesse de nouveaux moves d'y contribuer. Tel est le premier principe de la curiosité ; principe naturel au coeur humain, mais dont le développement ne se fait qu'en proportion de nos passions et de nos limitations. Suivez un philosophe relégué dans une île déserte avec des instruments et des livres, sûr d'y passer seul le reste de ses jours: il ne s'embarrassera plus guère du système du monde, des lois de l'attraction, du calcul différentiel: il n'ouvrira peut-être de sa vie un seul livre, mais jamais il ne s'abstiendra de visiter son île jusqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puisse être. Rejetons donc encore de nos premières études les connaissances dont le goût n'est point naturel à l'homme, et bornons-nous à celles que l'instinct nous porte à chercher.

L'île du genre* humain, c'est la femme; PoMet le plus frappant pour nos yeux, c'est le soleil. Sitôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premières observations doivent tomber sur l'une et sur l'autre. Aussi te rappelles-tu très tôt» tes pensées & tu vagues en

LIVRE II! ;S

l'union vaine sur d'imaginaires divisions de la terre et sur la divinité du soleil.

Que! écart ! dira-t-on peut-être. Tout à l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement : tout à coup nous voilà parcourant le globe et sautant aux extrémités de l'univers ! Cet écart est l'effet du progrès de nos forces et de la pente de notre esprit. Dans l'état de faiblesse et d'insuffisance, le soin de nous conserver nous concentre au de-

dans d© nous; dans l'état de puissance et de force, îe désir d'étendre notre être nous porte au delà et nous fait élancer aussi loin qu'il nous est possible; mais, comme îe oionde intellectuel nous est encore inconnu, notre pensée ne va pas plus loin que nos yeux, et notre entendement ne s'étend qu'avec l'espace qu'il mesure»

Transformons nos sensations en lûézs, mais ne sautons pas tout d'un coup des objets sensibles atrx objets intellectuels : c'esc par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premières opérations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre instruction eue les faits. L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait que lire ; il ne s'instruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais, pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa nortée, et laissez-les lui résoudre. Qu'il ne sache rien narce eue vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même : qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit I autorité à la ràieon. il ne raisonnera plus; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, et vous lui allez chercher des globes, des sphères, des cartes : oue de machines! Pourquoi toutes ces représentations? que ne commencez-vous par lui montrer' l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez ?

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon uv,n dA*vr»nvert laisse voir à plein le soleil couchant,

et l'on observe les objets qui rendent reconnaissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour regagner le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par ses traits qu'il lance au-devant de lui. L'incendie angélique forment paraît tout en flammes : à leur éclat on se sent en<S l'asté* longtemps avant qu'il se soit avoué, à chaque- instant

on croit le voir paraître; on le voit enfin. rien-

il part comme un éclair et remplit au. espace;

le voile des ténèbres s'efface et tombe: l'homme naît

son séjour et le jour embellit. La verdure a pris durant la nuit: une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui s'éclaire, les premiers rayons qui la dorment, la montrent.4 ouverte d'un brillant réseau de rosée qui lui est à l'œil

la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se mêlent et saluent de concert le père de la vie , en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée; il se sent de la langueur d'un paisible rêve. Le concours de tous ces objets porte . vers une impres-

sion de fraîcheur qui semble pénétrer. Prime, il y

à là un quart d'heure d'homme

ne résiste : un spectacle si grand, si beau. Si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

Plein de l'enthousiasme qu'il maîtrise

• Commun à l'enfant : il croit l'émouvoir en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui-même. Pure bêtise !

c'est dans le cœur de l'homme qu'eût 'a vie spectacle de la nature;
pour le voir il faut le sentir. L'enfant aperçoit les objets; mais il
ne peut apercevoir 'es rapports qui les lient, il ne peut entendre la
douce harmonie de leur concert. 11 faut une expérience qu'il n'a
point acquise, il sentiments qu'il n'a point

éprouvés, pour t l'impression c i résulte

k la fois de toutes ces se ;ngtemps par-

couru des plaines arides, si des stèles ardents n'ont sss pieds,
si la rév : rôeante des rochers

frapnès du soleil ne t'oppressa jamais, c ît goûtera-

t-il l'air îrars d'une comment le parfum

des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de ?fi ro-
sée, le marcher mol et doux sur la ne'ouse, enchanteront-ils ses
sens? Comment îe chant des oiseaux lui causera-t-îl une émotion
voluptueuse, si les accents de l'amour et du plaisir lui sont encore
inconnus ? Avec que's transis verra-t-i! naître une si belle jour-
née, si son imagination ne sait pas lui peindre ceux dont on peut
la remplir ? Enfin, comment s'attendrira-t-il sur la beauté du
snectarle d*> la nature, s'il ignore quelle main prit soin de
l'orner?

Ne tenez noint à Tenant des d'scours qu'il ne peut entendre.
Point de desrrmtirxns, noint d mce. point

de f;gures, point de poésie. Il n'est pas nant ques-

tion d* ssatiraezu ni dt goût (rc clair, simgta

livre m if

et froid ; te temps ne viendra que trop toi de prendre un

Elevé dans l'esprit de nos maximes» accoutume a tirer tous ses Instruments de Itû- et a ne recourir jamais

à autrui qu'après avoir reconnu êon insutfisa?ïce, à chaque nouvel oôjet" qu il voit il 1 examine longtemps sans rien dire ; il est pensif et non questionneur. Contentez-vous donc de lui présenter à propos les objets; puis, quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelq"* question laconique qui le mette sur la voie de la résoudre.

Dans cette occasion, après avoir bien contemp.é avec lui le soleil levant après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes et les autres objets voisins» après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardes quelques moments le silence comme un homme qui rêve» Et puis vous lui direz : je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, et qu'il s'est levé là ce matin, comment cela se peut-il faire ? N'ajoutez n'en de plus : s'il vous fait des questions, n'y répondez point; parles cf autre chose. Laissez-le à lui-même, et soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, et qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut qu'elle Un donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette manière, H y a moyen de la lui rendre plus sensible encore; et ce Bioven. C*x?i de retourner la >n. S'il ne sait oas

comment le soleil parvient de son coucher à son lever* o èait au moins coT-mer:!! il parvient de son lever à soa coucher; ses

v*ux seu'« le lui a^orenment. Eclaircfcses donc ta première question par Pââtîfê; ou votre élève est absolument stupide, ou l'analogie est trop claire pour lus pouvoir échapper. Voilà sa première leçon de œ&* megraphie.

Comme nous procédons toujours lentement, â^âée sensible en folée sensible, que nous nous familiarisons longtemps avec la même avant de passer à une autre, et qu'enfin nous ne forçons jamais notre élève d'être attentif, il y a loin de cette première leçon à la connaissance du cours du soleil et de îa figure de la terre : mais comme tous les mouvements apparents des coros célestes tiennt au même principe, et que la première observation mène à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de temps, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipses, que pour bien comprendre le jouï et la nuit

Puisque le soleïi tcarns autour du snoadd* al décrit tm

cercle, et tout cercle doit avoir un centre ; nous savons déjà cela. Ce centre ne saurait se voir, car il est au cœur de la terre: mais on peut sur la surface marquer deux points qui lui correspondent. Une broche passant par les trois points, et prolongée jusqu'au ciel de part et d'autre, sera l'axe du -monde et du mouvement journalier du soleil. Un toton rond, tournant sur sa peinte, représente le ciel tournant sur son axe, les deux pointes du toton sont les étm: pôles : l'enfant sera fort aise d'en connaître un ; îe !e lui montre à la queue de la Petite Ourse. Voilà de l'amusement pour !a nuit ; peu à peu l'on se familiarise avec les étoiles, et de là naît le premier goût de connaître les planètes et d'observer les constellations.

Nous avons vu lever le soleil à la Saint- Jean; nous Talions voir aussi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver, car on sait que nous ne sommes pas paresseux et que nous nous faisons un jeu de braver le froid. J'ai soin de faire cette seconde observation dans le même lieu où nous avons fait la première ; et, moyennant quelque adresse pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier : Oh, oh ! voilà qui est plaisant! le soleil ne se lève plus à la même place! ici sont nos anciens renseignements, et à présent il s'est levé là, etc.. Il y a donc un orient d'été et un orient d'hiver, etc. Jeune maître, vous voilà sur la voie. Ces exemples vous doivent suffire pour enseigner très clairement la sphère» en prenant le monde pour le monde, et le soleil pour le soleil.

En général, ne substituez jamais le signe à la chose que quand il vous est impossible de la montrer ; car le signe absorbe l'attention de l'enfant et lui fait oublier la chose représentée.

La sphère armillaire me paraît une machine mal composée et exécutée dans de très mauvaises proportions. Cette confusion de cercles et les bizarres figures qu'on y marque lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'esprit des enfants. La terre est trop petite, les cercles sont trop «grands, trop nombreux : quelques-uns, comme les colures, sont parfaitement inutiles; chaque cercle est plus embarrassant qu'il n'est utile. L'élève se fatigue à regarder un tableau sur lequel on lui fait prendre pour des Russes circulaires réellement existants quand vous dites à l'enfant que ces il ne sait ce :

ce qu'il voit, il n'y

Nous ne devons jamais nous mettre à la place des enfants; nous n'entreprendons pas d'expliquer leurs idées, nous leur :

prêtons les nôtres : et, suivant toujours nos propres pat* sonnements, avec des chaînes de vérités nous n'entassons qu'extravagances et qu'erreurs dans leur téie.

On discute sur le cnoix de l'analyse ou de la synthèse pour étudier les sciences. î n'est pas toujours besoin de choisir. Quelquefois on peut résoudre et composer dans les mêmes recherches, et guider l'enfant par la méthode enseignante lorsqu'il croit ne faire qu'analyser. Alors, en employant en même temps l'une et l'autre, elles se serviraient 'mutuellement de preuves. Partant à la fois des deux points opposés, sans penser faire la même route, il serait tout surpris de se rencontrer, et cette surprise ne pourrait qu'être fort agréable, je voudrais, par exemple, prendre la géographie par ses deux termes, et joindre à {'étude des révolutions du globe la 'mesure de ses parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la sphère eî se transporte ainsi dans les deux, rarnenez-le à la division de la terre, et montrez-lui d'abord Son propre séjour.

Ses deux premiers points de géographie seront ïa ville où il -demeure et la maison de campagne de son père ; ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivières du voisinage, enfin l'aspect du soleil et Sa manière de s'orienter. C'est ici le point.de réunion. Qu'il fasse luimême la carte de tout cela ; carte très simple, et d'abord formée de deux seuls objets, auxquels il ajoute peu à peu les autres, à mesure qu'il sait ou qu'il estime leur distance et leur position. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance en lui mettant un compas dans les yeux.

Maigre cela, sans doute, îl faudra le guider un peu;

tis très peu, sans qu'il y se. S'il se trompe, laissez-

le faire, ne corrigez point ses erreurs ; attendes en si ence qu'il soit en état de les voir et de les corriger lui-même, ou, tout au plus, dans une occasion favorable, amenez quelque opération qui les lui fasse sentir. S'il ne se troo -

qi

représentent et qu'A ait une idée nette de l'art qui sert   les dresser. Voyez déjà la différence qu'il y a du savoir de vas élèves   {Ignorance du mien ! lis saven  lea csiit&e? et lui les fait. Voici iveaux ornements pour sa

chambre.

Souvenez-vous toujours que l'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner   l'enfant beaucoup de choses* oiais

xi EMILE

de r.e «*«' &! "SgSg'vSSi 

idées iustes et «    .      "eS"rt   ne mets d s

EL^KT^ S  biSTCS  des erreurs qv vérités dans sa iei* Q e vj""*      ingénient, v em*e   apprendrait   leur place, - wn, le JUgem;"  fument; les rP^ges acco  en foute c  j   qu'il te fant préserver. Mais  * o  |J   f.

elle-même, vous entrez dans un. Tier.; ans iu , toute pleine d 'ecueds ; vomTM    des connais- Quand je vois un nomme   b_S  aemeot courir de IteQ sances se laisser sedui e a leur !  TMf   c n enfant suf

? r tre   TdSt SSilS S commençant par s'en le rivage  nat-tant de*   ,g -t re e   rejet  ? charger ; m tenté P     :EJ de leur

multitude et

sachant ptos que chois»*, il unisse p<»

retourne à vide- ^ ,ong noU9

^Durant l* Pr^j%*fe' 'JL peur de la mal employ cherchions qu
a ^perdre, ae peu Ici c'est tout le cent g» n .n ►

V*-'1 ■'- . ■ , ,,-.- T.. — .-- c--- si court, * passe si rap-^ L-ag,
m»Uc d ^nteU.gen ^nécessaires, que c'«

dément, il , . _55i a vendre un enfant

«te foKe de «ml ■«!•"■™,es' sc:£nces,

S ?a ir ^ ^t^nrin^" ^da,,»'deî

tn-it*» nonne éducation. , a-- ««^#

'voie e tenir* aussi de raecoutamer pet» u peu à donner une
attention suivie au m objet; mau « n f t ja-nac

nroduire rette attention • • taut avoir . . * . u Tpne7

Stable point et MDe pas ugi* • — Jg donc toujours, cei au
sue» . « Q™. 4 . js autan: S^rir^ ^o^ .u'U niasse rien ma.gré

,8,SH1 vous questionne lui-même, répondez «"l»"***™

4Vor î&K-nAs»

irtoutouand Hkbattre ta campagne et à vous

"!lTr*dè "n«? arrêiez-voL à l'insu

iterroMUota. U faut »

uYRE m tt

moins lots qu'il prononce qu'au motif qui

jç t?î Cet avertissement, jusqu'ici moins néces»

sa ire, devient de la d^::~;2;-e importance aussitôt que l'as* : commence à raisonner.

Il y a une chaîne de vérités générales par âgutîic toutes les sciences tiennent à des principes comine et se développent successivement. Cette chaîne est la méthode des philosophes; ce n'est point de celle-là q s'agit ici. Il y en a une toute différente, par laquelle chaque objet particulier en attire un autre et montre toujours celui qui le suit. Cet ordre, qui nourrit par uziu curiosité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, esrt celui que suivent).a plupart des hommes, et surtout celui qu'il tant aux enfants. En nous orientant pour lever nos cartes, il a r ecer des r nés. Deux rreints

d'intersection entre les ombres égales du matin et du soir donnent une méridienne excellente pour un astronome de treize ans. Mais ces méridiennes s'effacent; il faut c)a temps pour les tracer ; elles assujettissent à travaille* toujours dans le même lieu : tant de soins,, tant de gêne, l'ennuiraient à la fin. Ne es y pe-

voyons d'avanc

Me voici de nouveau çfcu ~ longs et TOimtfleax

détails. Lecteurs, j'entends vos murmures et je les brava : je ne veux point sacri votre impatience la partie la

plus utile de ce livre. Prenez votre parti sur mes longueurs; car, pour moi, j'ai pris le mien sur vos plaintes Depuis longtemps

nous nous étions aperçus, mon élève et moi, que 1'; Se verre. la
cire, divers corps frottés

raient ! es, et que d'autres ne les attiraient pg

d nous en trouvons un qui a une vertu p ore, c'est d'ati quelque
distance ti

; d'autres brins de fer. Com~ nous amuse sans que ne nous
trouvons quycomme. ; ns un ce-rt:

is. Un es à 'la foire (1); un joueur

:eleSs attire avec an u de pain un canard

ï. Je ri*?.' pu m'empt re en lias

de : « Ce joueur d let\$,

tmç . un tnù\vīdu on mond les >. : . c'a pu £iip?M>*er qu

i bateleur

a déelnsv

ie a'* ■ . dira A

cire ftatrainî 'euf un bassin d'ean. Fort surpris, nous ne disons
pourtant pas : c'est un sorcier, car nou3 ne savons ce que c'est
qu'un sorcier. Sans cesse frappes d'effets dont nous ignorons les
causes, nous ne nous pressons de juger de rien, et nous restons
en repos dans notre ingorance jusqu'à ce que nous trouvions foc-
casion d'en sortir.

De retour au îogis, à force de parler du canard de la foire, nous
allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une bonne
aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que

nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps et que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard,, nous approchons du bec un anneau de clef, et nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivant le morceau de pain. Observer dans quelle direction ,le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos, c'est ce que nous pourrions faire une "autre fois. Quant à présent, tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches, et, sitôt que le joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenait à peine, lui dit que ce tour n'est pas difficile, «et que lui-même en fera bien autant. -Il est pris au mot. A l'instant il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer; en approchant de la table le cœur lui bat; il présente le pain presque en tremblant; le canard vient et le suit : l'enfant s'écrie et tressaille d'aise. Aux battements de mains, aux acclamations de rassemblée, la tête lui tourne, il est hors de lui. Le bateleur interdit vient tout d'un coup embrasser, le féliciter, et le prie de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus de monde encore pour applaudir à son habileté. Mon petit naturaliste enorgueilli" veut babiller; mais sur-le-champ je lui ferme la bouche, et l'enrate comblé d'éloges.

L'enfant, Jusqu'au lendemain, compté ses minutes avec une risible inquiétude, il invite tout ce qu'il rencontre; il voudrait que tout le genre humain fût témoin de sa gloire; il attend l'heure avec zèle, il la devance; comme il vole au rendez-vous, la salle est déjà pleine. En entrant, son jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux

doivent précéder ; le joueur de gobelet et fait des choses Btirore-
nantes. L'enfant ne voit rien de tout cela; il s'agite, il sue, il res-
pire à peine ; Il passe son temps à mater

LIVRE ÎII

«tans BS • Rftffiê 8011 rrw^wti rf*> ns«ï1 d*i*«* îr»*îti tpPW-

blante d'impatience. Enfin son tour vient; le maître l'annonce
avec pompe. H s'approche un neu honteux, il tire son pain...
Nouvelle vicissitude des choses humaines î le canard, si privé de
la veille, est devenu sauvage aujourd'hui; au Heu de présenter le
bec il tourne la queue et s'enfuît; il évite le pain et la main qui le
présente avec autant de soin qu'il les suivait auparavant. Après
Trille essais inutiles et toujours hués, l'enfant se plaint, ûlî qu'on
le trompe, o"o r'e°4 un autre canard qu'on a substitué premier, et
défie le ioueur de gobelets d'attirer celui-ci

Le îoueur de gobelets, sans répondre, prend im morceau de
pmn, le présente au canard : à l'instant le canard suit le pain et
vient à la main qui le retire. L'enfanî prend le même morceau de
pain, mais loin de réussir oiieux qu'auparavant, il voit le canard
se moquer de lui et fa?re des pirouettes tout autour du bassin : il
s'éloigne enfin tout confus, et n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le joueur de gobelets prend le morceau de p^în que l'en-
fant avait apporté et s'en sert avec autant de succès que du sien :
il en tire le fer devant tout le monde, au^e risée à uns dépens;
puis de ce pain ainsi vidé, il attire le canard comme auparavant II
fait la même chose avec un autre morceau couoé devant tout le

monde par une main tierce, il en fait autant avec son gant, avec le bout de son doigt ; enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, et, d'un ton d'embase propre à ces gens-là, déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix ou'a s[^]n pp^ote, il lui parle <et le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite et il va à droite, de revenir et o revient, de tourner et il tourne • le mouvernⁿpit t^{*}ct aussi pro^{*}not que TordTe. Les applaudissements redoublés sont autant d'affronts pour nous. Nous nous évadons sans être aperçus, et nous nous renfermons dans notre chambre, sans aller raconter nos succès à tout le monde comme nous l'avions projeté.

Le lendemain matin l'on fraoee à notre porte; J'ouvre : c'est l'homme aux gobelets. Il se plaint modestement de notre conduite. Que nous avait-il fait pour nous engager à vouloir d[^]créditer ses jeux et lui ôter son gasrne-oain ? Qu'y a-t-il donc de si merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la subsistance d'un honnête homme?' Ma foi, messieurs, si j'avais quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierais guère de celui-ci. Vous deviez croire Qu'un homme qui a pass⁴ sa vie à s'exercer à cette chétive industrie en sait là-dessus plus que vous qui m vous en occupez

Emile 11 2

18 ÊNfflJB

que quelques moments. Si Je re vous af pas d'abord montré mes coups de maître, c'est qu'il ne faut pas se presser d'étaler étourdiment ce qu'on sait : j'ai toujours soin de conserver me-zurs tours pour l'occasion, et

après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiscrets. Au reste, messieurs, je viens de bon cœur vous ap-

prendre ce secret qui vous a tant embarrassés, vous priant de n'en pas abuser pour ne nuire, et d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre sa machine, et nous voyons avec la dernière surprise qu'elle ne consiste qu'en un aimant fort et bien armé, qu'un enfant caché sous la table faisait mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

L'homme replie sa machine; et, après !q,i avoir fait nos remerciements et nos excuses, nous voulons lui faire un présent : ii le re l'use. « Non, messieurs, je n'ai pas assez à me louer de vous pour accepter vos dons; je vous laisse obligés à moi malgré vous; c'est ma seule vengeance. Apprenez qu'il y a de la générosité dans tous les états: je fais payer mes tours et non mes leçons. » *

En sortant, il m'adresse à moi nommément et tout haut. une réprimande, j'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant, il n'a péché que par ignorance. Mais vous, monsieur, (deviez connaître sa faute, pourquoi la lui avoir laissé" faire ? Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé voue lui devez vos soins, vos conseils : votre expérience est l'autorité qui doit le conduire. En se reprochant, étant

nd, les torts de sa jeunesse, il vous reprochera sa doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti (1).

il part et nous laisse tous deux très confus. Je me blâme de ma molle facilité; je promets à l'enfant de la sacrifier une autre fois à son intérêt, et de l'avertir de ses fautes avant qu'il en fasse; car le îiemps approche où nos rapports vont changer, et où la sévérité du naïtre doit succéder à la complaisance du camarade : ie eïian

cément doit s'amener par degrés ; il faut *out prévoir, et tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le secret. Nous abordons.,

ï. Ai-je dû supposer quelque lecteur assez stupide pour ne pas sentir dans cette réprimande un discours dicté mot à mot par le gouverneur pour aller à ses vues ? At-on dû me supposer assez stupide moi-même pour donner naturellement ce langage à un bateleur ? Je crc. it preuve au moins

du ialent assez médiocre de faire . s pens dans l'esprit

de leur état. Voyez encore la fin de l'aliéna suivant. N'étaitce pus tout dire pour tout autre que M. Formey ?

LIVRE III

avec un profane rerpeet noAre bc.tefeur Socrafe; I peina osons-nous lever les yeux sur lui ; il nous comble d'honnêtetés et nous place avec une distinction qui nous humilie encore. li fait ses tours cornue à l'ordinaire ; mais il s'amuse et se complet longtemps à ceûi d>. canard, en nous regardant souvent d'un air assez fief.. Kous savons tout et nous ne soufflons pas. Si mon élève osait seulement ouvrir la bouche, ce serait un enfan': écraser.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il n§ semble. Que de leçons dans une seule S Que de suiê^ mortifiantes &tfu-e le premier mouvement de vanité ! jeune maître, épiez ce premier mouvement avec soin. S! vous savez en faire sortir ainsi l'humi-

liation, les disgrâces (i)r soyez sûr qu'il n'en reviendra de long-temps un second. Que d'apprêts direz-vous ! J'en conviens, et le tout pour nous faire une boussole qui nous tienne Hep de méridienne.

Ayant* appris que l'aimant agit â travers les autres corps, nous n'avons rien de plus pressé que de faire une machine semblable à celle que nous avons vue ; une table évidée, un bassin très plat ajusté sur cette fable, et rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec Un peu plus de soin, etc... Souvent attentifs autour du bassin, nous ""remarquons enfin que Se canard en repos affecte toujours à peu près la même direction. Nous suivons cette expérience, nous examinons cette direction ; nous trouvons qu'elle est du midi au nord: il n'en faut pas davantage; notr< sole est trouvée, ou autant

vaut ; nous voilà dans la physique,

il y a divers climats sur ta terre, et diverses températures à ces climats. Les saisons varient plus sensiblement à mesure qu'on approche du pôle ; tous les corps se resserrent au froid et s'ent à la chaleur ; cet éfj

est plus mesurable dans les liqueurs, et plus sens; dans les liqueurs spiritueuses : de là le thermomètre. Le vent frappe le visage : l'air et donc un corps, un fluide on le sent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renversez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laissiez à l'air une issue : l'air est donc

T. Cette humilip't'on, ces disgrâces sont clone de ma f? et non pas de cePe du bateleur. Puisque M. Fo-mey voulait,' de mon vivant, s'emparer de mon livre, et le faire "imprimer sans autre fa-

çon que d'en ôter mon nom pour y mettre le sieux, il devait du moins préî ne dis pas de le com-

poser, mais de le lire.

îô" EMILE

capable de résistance. Enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'espace d'air. sans pouvoir remplir tout à fait cet espace : l'air est* donc capable de compression jusqu'à certain point Un ballon, rempli d'air comprimé, oondit mieux que rempli de toute autre matière : l'air est donc un corps élastique. Etant étendu dans le bain, soulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le sentirez chargé d'un poids terrible : l'air est donc un corps pesant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut mesurer son poids : de là le baromètre, le siphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les lois de la statique et de l'hydrostatique se trouvent par des expériences tout aussi grossières. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela dans un Cabinet de physique expérimentale : tout cet - il d'instruments

et de machines me déplaît. L'air scientifique tue la science. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent et dérobent l'attention qu'il devrait à leurs effets.

Je veux que nous fassions nous-mêmes toutes nos machines, et je ne veux pas commencer par faire l'instrument avant l'expérience ; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience comme par hasard, nous inventions peu à peu l'instrument qui doit vérifier. J'aime mieux que nos instruments ne soient point si parfaits et si justes, et que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent I ?t en r*«»îî^

ter. Pour ma crémière leçon de statique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un béton en travers sur le dos d'une chalice, te mesure la longueur des deux parties du béton en équilibre, j'ajoute de part et d'autre des poids, tantôt t tantôt inégaux ; et, le tirant ou le

potrà-- nt a aire, je trouve enfin que

l'équilibre résulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids et la longueur des leviers. Voilà déjà mon petit physicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires et bien plus sûres des choses qu'on apprend ainsi de soi même, que de celles qu'on tient des enseignements d'autrui ; et, outre qu'on n'accoutume point sa raison   se. soumettre servilement   l'autorité l'on se rend plus ingénieux   trouver des rapports,   lier des idées,   inventer des instrument?, que cuand, adoptant tout cela tel gu'oa nous le donne, nous laissons affaiblir notre esprit dans nonchalance, c Quf, toujou

habillé, chaussé, servi par ses gens et traîné par se

LIVRE  1 M

*vaux, perd   la fin !a force et l'usag'e de ses membres, Boieau se vantait d'avoir appris   Racine   rimer difficilement : parmi tant d'admirables -méthodes pour abr ger Ir nde des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus sensible de ces lentes et laborieuses recherches est de maintenir, au milieu des études spéculatives, le corps dans son activité, les membres dans leur souplesse, et de former sans cesse les mains au travail et aux usages utiles à l'homme. Tant d'instruments inventés pour nous guider dans nos expériences et suppléer à la justesse des sens en font négliger l'exercice. Le graphomètre dispense d'estimer la grandeur des angles ; l'œil « jui 'mesurait avec précision les distances s'en fie à la chaîne qui les mesure pour lui ; la romaine m'exempte

juger à la main le poids que je connais par elle. Plus nos outils sont lieux, plus nos organes deviennent

grossiers et maladroits : à force de rassembler des Luacmnes autour ae nous nous n'en trouvons plus en no"-rnêmes.

Mais, quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adresse qui nous en tenait lieu, quand nous employons à les faire la sagacité qu'il fallait pour nous en passer, nous gagnons sans rien perdre, nous ajoutons l'art à la naïveté, et nous devenons plus ingénieux sans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant sur des livres, si je l'occupe dans un atelier, ses mains travaillent au profit de son esprit ; il devient philosophe et croit n'être qu'un ouvrier. Enfin, cet exercice à d'autres usages dont je parlerai ci-après ; et l'on verra comment, des jeux de la philosophie, on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

< J'ai déjà dit que les connaissances purement spéculatives ne convenaient guère aux enfants, même approchant de l'adolescence ; mais, sans les faire entrer bien avant dans la physique systématique, faites pourtant que toutes leurs expériences se lient Tune à l'autre par quelque sorte de déduction, afin qu'à

l'aide de cette chaîne ils puissent les placer par. ordre dans leur esprit et se les rappeler au besoin ; car il est bien difficile que des faits, et même des raisonnements isolés, tiennent longtemps mémoire, quand on manque de prise pour les y

- ■ lois de la nature, commencer

- --' tes nhçnon èneg les plus communs et les

plus sensibles, et accoutumes votre élève à ne pas prendre

cee phénomènes pour des rajaonç, mais uo^ d@s mt% j\$

*&c EiYlILO

nds une pierre, je feins de ta poser en Vair, j'ouvre ta main, la pierre tombe. Je regarde Emile attentif à ca que je fais, et je lui dis : Pourquoi cette pierre est*elle tombée ?

Quel enfant restera court à cette question ? Aucun, pas même Emile, si je n'ai pris grand soin de îe préparer à D'y savoir pas répondre. Tous diront que !a pierre tomb^ parce qu'elle est pesante. Et qu'est-ce qui est pesant ? C'est ce qui tombe. La pierre tombe donc parce qu'elle tombe ? Ici mon petit phiïsoohe est arrêté tout de bon. Yo'là sa première leçon de physique systématique; et, soit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce sera toujours une leçon de bon sens.

A mesure que l'enfant avance en intelligence, d'autres Considérations importantes nous obligent à plus de choix dans ses occupations. Sitôt qu'il parvient à se connaître 3ssez lui-même pour concevoir en quoi consiste son bienêtre, sitôt qu'il peut saisir des rapports assez étendus pour ■ uger de ce qui lui convient et de ce qui ne lui convient pas, dès lors il est en état de sentir

toute la différence au travail à l'amusement, et de ne regarder celui-ci que comme le délassement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ses études et l'engager à y donner une application plus constante qu'il n'en donnait à d'autres simples amusements, La loi de la nécessité, toujours renaissante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairait davantage. Le bien est l'usage de la prévoyance ; et de cette prévoyance bien ou mal réglée naît toute la Sagesse ou toute la misère humaine.

Tout homme veut être heureux; mais, pour parvenir à l'être, il faudrait commencer par savoir ce que c'est que le bonheur. Le bonheur de l'homme naturel est aussi simple que sa vie; il consiste à ne pas souffrir : la santé, la liberté, le nécessaire le constituent. Le bonheur de l'homme moral est autre chose ; mais ce n'est pas de Celui-là qu'il est ici. On ne te ne saurais trop répéter qu'il n'y a que des objets purement physiques qui puissent intéresser les enfants, surtout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité et qu'on n'a point corrompus d'avance par le poison de l'opinion.

Lorsque, avant de sentir leurs besoins ils les prévoient, leur intelligence est déjà fort avancée ; ils commencent à connaître le prix du temps. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi sur des objets utiles, mais d'une utilité sensible à leur cœur et à la portée de leur lumière». Tout ce qui tient à l'ordre moral et à l'usage de

livre m n

la société ne doit point sitôt leur être présenté, parce qu'ils ne sont pas vn état de l'entendre. C'est une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choses qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, sans qu'ils sachent quel est ce bien, et dont on les assure qu'ils tireront du profit étant grands, sans qu'ils "prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit qu'ils ne sauraient comprendre.

Que l'enfant ne fasse rien sur parole : rien n'est bien pour lui que ce qu'il sent être te!. En le jetant toujours en avant de ses lumières, vous croyez user de prévoyance, et vous en manquez. Pour l'armer de, quelques vains instruments dont il ne fera peut-être jamais d'usage, vous lui ôtez l'instrument le plus universel de l'homme, qui est le bon sens ; vous l'accoutumez à se laisser toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il soit docile étant petit ; c'est vouloir qu'il soit crédule et dupe étant grand. Vous lui dites sans cesse : « Tout ce que je vous demande est pour votre avantage; mais vous n'êtes pas en état de le connaître. Que m'importe à moi que vous fassiez ou non ce que j'exige ? c'est pour vous seul que vous travaillez ». Avec tous ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le -succès de ceux que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un sou .fleur, un charlatan, un fourbe, ou un fou de toute espèce, pour le prendre à son piège ou pour lui faire

jpter sa folie. "

11 importe qu'un homme sache b?en des choses dont un enfant ne saurait comprendre l'utilité ; mais faut-il, et sa peut-il

qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à l'homme de savoir ? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui est utile à son âge, et vous verrez que tout son temps sera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, s'appliquer à celle d'un âge auquel il est si peu sûr qu'il parvienne ? Mais, direz-vous, sera-t-il temps d'apprendre ce qu'on doit savoir quand le moment sera venu à son usage ? je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est qu'il est impossible de l'apprendre plus tôt ; car nos vrais maîtres sont l'expérience et le sentiment, et jamais l'homme ne sent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'est trouvé. Un enfant sait qu'il est fait pour devenir homme ; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme sont des occasions d'en faire pour lui ; mais, sur ces idées de cet état qui ne sont pas à sa portée, il doit

rester dans une ignorance absolue. Tout mon livre n'est qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Sitôt que nous sommes parvenus à donner à notre élève une idée du mot utile, nous avons une grande prise de conscience, «...» Mf. t., ^, n » prrpr • crr ce mot le firme beaucoup,

attendu qu'il n'a pour M qu'un sens relatif à son âge, et (4-;.* u.; .»u *.»«.. w»âi^*ii ie «apport a son bien-être actuel. Vos enfants ne sont point frappés de ce mot parce que vous n'avez pas eu soin de leur en donner une idée qui s'adapte à leur portée, et que d'autres se chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur est utile, ils n'ont jamais besoin d'y songer eux-mêmes, et ne savent ce que c'est qu'utilité.

A quoi cela est-il bon ? Voilà désormais le mot sacré, le mot déterminant entre lui et moi dans toutes les actions de notre vie ;

voilà la question qui de ma riart suit infailliblement toutes ses questions, et qui sert de frein à ces multitudes d'interrogations sottes et fastidieuses dont les en.ants taligent sans relâche et sans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer sur eux quelque espace d'empire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour sa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien savoir que d'utile, interroge comme Socrate; û ne fait pas une question sans s'en rendre à lui-même la raison qui! sait qu on lui en va demander avant que de ia résoudre.

Voyez quel puissant instrument je vous mets entre les mains pour agir sur votre élève. Ne sachant les raisons de rien, le voilà presque réduit au silence quand il vous plaît ; et vous, au contraire, quel avantage vos connaissances et votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui proposez ? Car, ne vous y trompez pas, lui faire cette question, c'est lui apprendre à vous la faire à son tour ; et vous devez compter, sur tout ce que vous lui proposerez dans la suite, qu'à votre exeirrîe il ne manquera pas de dire : A quoi cela esi-il bon ?

C'est ici peut-être le piège le nlus difficile â éviter oour un gouverneur. Si, sur la question de î'enfant, ne cher-

.ni qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une seule raison qu'il ne soit pas en état d'entendre, voyant que vous raisonnez sur vos idées et non sur les siennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge et non pour le sien ; îî ne se fiera plus à vous, et tout est perdu. Mais où est le maître qui veuille bien rester court et ce venir de ses torts avec son élève ? tou3 se font utie toi da ne nas convenir même de ceux qu'ils ont, et moi je meft

jferds uns tita convodr SB&ne de oetu: que je e'aarda

LIVRE SU

pas, quand je ne pourrais mettre nies raisons â sa portée: ainsi ma conduire, toujours nette dans son esprit/ ne lui sera jamais suspecte, et je me conserverais plus de crédit en supposant des fautes, qu'ils ne font en cachant les

" Premièrement, songez bien que c'est rarement à vsws de lui proposer ce qiril doit apprendre ; c'est à lui de te désirer, de le chercher, de le trouver ; à vous de le mettre à sa portée, de faire naître adroitement ce désir et de lui fournir les moyens de le satisfaire. O suit de là que vos questions doivent être peu fréquentes, mais bien choisies; et que, comme H en aura beaucoup plus à vous faire cpe vous à lui, vous serez toujours moins à découvert, et plus souvent dans le cas de lui dire : En quoi ce que vous me demandez esi-il aille à savoir ?

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend et l'usage de ce qu'il apprend, sitôt que vous n'avez pas à lui donner sur ce que vous lui dites un éclaircissement

Siti soit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout, ites-lui sans scrupule : le n'ai pas de bonne réponse â vous faire ; j'avais tort, laissons cela. Si votre instruction était réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout à fait ; si elle ne rétait pas, avec un peu de soins vous trouverez bientôt l'occasion de lui en rendre l'utilité sensible.

Je n'aime point les explications en discours ; les jeunes gens y font peu attention et ne les retiennent guère. Les choses, les choses ! le ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots, avec notre éducation babillarde nous ne faisons qu'un des babillards.

Supposons que, tandis que j'étudie avec mon élève le cours du soleil et la manière de s'orienter, tout à coup il m'interrompt pour me demander à quoi sert tout cela. Quel beau discours je vais lui faire ! de combien de choses je saisis l'occasion de l'instruire en répondant à sa question, surtout si nous avons des témoins de notre entretien () le lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulières à chaque climat, des mœurs des différents peuples, de l'usage du calendrier, de la supputation du retour des saisons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la

entrepris, dans les doctes instructions

que, donne aux enfants, on songe à se faire écouter et à en tirer quelque chose. Je suis

très- content de ce que j'ai écrit et l'esprit s'agit de

manière de se conduire sur mer et de exactement

la route sans savoir où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale mènent et le droit des gens, entreront dans mon explication, de manière à donner à mon élève une grande idée de toutes ces sciences et un grand désir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il aurait grande envie de me demander comme auparavant à quoi sert de

s'orienter ; mais ii n'ose rfe neur pue ie me fâche. \\ trouve mieux son comité à feindre d'entendre ce qu'on fa forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations.

Maïs notre Emile, plus rustîquement élevé, et à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écouterà rien de tout ee'a. Du nremier mot qu'il n'entendra pas il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre et me la;sser pérorer tout seul. Cherchons une rotation plus grossière ; mon appareil scientifique ne vaut ri ai pour lui

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorency, quand il m'a interrompu par son importe question : A quoi sert cela ? Vous avez raison, lui dis-je, il y faut penser à loisir : et si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprenons plus, car nous ne manquons pas d'amusements utiles. On s'occuae d'autre chose, et il n'est plus question de géographie du reste de la journée.

Le lendemain matin je lui propose un four de promenade avant -le déjeuner ; il ne demande pas mieux ; pour courir les enfants sont toujours prêts, et celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les Champeaux, nous nous égarons, nous ne savons plus où nous sommes ; et, quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le temps se passe, la chaleur vient : nous avons faim, nous nous pressons ; nous errons vainement de côté et d'autre, nous ne trouvons partout que des bois, des carrières, des plaines, nul renseignement pour nous reconnaître. Bien échauffés, bien recruss, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer, pour délibérer. F.mile eue je sunose é'evé comme un autre enfant, ne

déPbère point, î n'eure : il ne sait pas que no'?s sommes à la porte de Montmotv»ncv et qu'un s'mole taillis nous le cache ; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enterré dans des buissons.

LIVRÉ îil îl

Après quelques moments de sllefice, je lui dis d'un air inquiet : Mon cher Emile, comment ferons-nous pour sortir d'?cî ?

Emile, en nage, et pleurant à chaudes larmes

Je n'en sais rien ! je suis !as ; j'ai faim ; l'ai golf ; je n'en puis plus.

JEAN- JACQUES

Me croyez-vous en meilleur état que vous ? et pensezvous que je me fisse faute de pleurer si je pouvais déjeuner de mes larmes ? Il ne s'agit pas de pleurer, il 8'?or;t à* oo reconnaître. Voyons votre montre ; quelle heure est-il ?

il est midi, et je suis à jeun.

JEAN-JACQUES

Cela est vrai ; \\ est midi, et je suis à jeu

Oh ! que vous devez avoir faim î

JEAN-JACQUES

Le malheur est que mon dmçt ne viendra pm chercher ici. 11 est midi ? c'est justement l'heure où nom Qhçprxrî nn* hî*r de Mor»triore«cv ta option de la forêt • si nous pouvions de même observer de la forêt la pûe/h Mon de Montmorency ?«.

ÉMILE

Oui ; mais hier nous voyions la forêt» et d'ici nous n'avons pas la ville,

JEAN-JACQUES

Voilà le mal L. Si nous pouvions nous pâmer de l'avoir pour trouver sa position ?.,.

O mon bon ami !

JEAN- JACQUES

Ne dision-nous pas que la forêt était

Au nord de Montmorency,

JEAN-JACQUES

Par conséquent Montmorency doit être.,

Au sud de la forêt,

JEAN-JACQUES

Nous avons un moyen de trouver le

Oui, par la direction de l'ombré,

JEAN-JACQUES

Mais le sud ?

ÉMILE Comment faire ?

JEAN-JACQUES

Le sud est l'opposé du nord.

Cela est vrai : il n'y a e : • l'opposé de l'om-

bre. Oh ! voilà le sud, voilà le s - • : •

.rcncy est de ce côté ; cherchons de ce côté.

JEAN-JACQUES

Vous pouvez avoir raison ; prenons ce sentier à travers le bois.

Emile frappant à?s mains, eî poussant un cri de joie

Ah ! je vois Montmorency ! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeuner, allons dîner, courons vitt ; l'astronomie est bonne à quelque chose.

Prenez garde quo, s'il ne dit pas cette dernière phrase, il la pensera ; peu importe, pourvu que ce ne soit pas moi^qui îa dise. Or, soyez sûr qu'il n'oubliera de sa vie la leçon de cette journée ; au lieu que, si je n'avais fait que lui supposer tout ceSa dans sa chambre, mon discours eût été ouhïié dès le lendemain, et ne dire que ce qu'on ne sauraiï faire.

Le lecteur ne s'attend pas que je îe méprise assez pour lui donner un exemple sur chaque espèce d'étude : mais, de quoi qu'il soit question, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien mesurer sa preuve sur la capacité de l'élève ; car, encore une tors, !-: : pas dans ce

qu'il n'entend point, niais dans ce qu'il croit entendra

je me souviens que, voulant donner à un enfant du goût peur la chimie., après h '■ tré plu&te

précipitations métalliques, je lui expliquais comment faisait l'encre, je lui disais : euh hein

celle d'un fer très divisé, détaché du vitriol, et précipite par une liqueur alcaline. Au milieu de cette eau-purifiée, le péricarbonate de fer se précipite, le maître s'arrête, rouille, court avec elle, que j'ai mise apprise à la voir fort embarrassée

LIVRE 10

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti ; j'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maison, et d'autre vin à huit sous chez un marchand de vin. Je pris encore un petit Saccus de l'essence de l'huile de calcaire fixe ; puis, ayant devant moi, dans deux verres, de ces deux différents vins (1), je lui pariai ainsi.

On falsifie plusieurs denrées pour les faire paraître meilleures qu'elles ne sont. Ces falsifications trompent l'œil et le goût ; mais elles sont nuisibles et rendent la chose falsifiée pire, avec sa belle apparence, qu'elle n'était auparavant.

On falsifie surtout les boissons, et surtout les vins, parce que la tromperie est plus difficile à connaître et donne plus de profit au trompeur.

La falsification des vins verts ou aigres se fait avec de la litharge : la litharge est une préparation de plomb. Le plomb, uni aux acides, fait un sel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il faut donc, avant de boire du vin suspect, de savoir s'il est lithargé ou s'il ne l'est pas. Or voici comment je raisonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire ; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connaître par le vinaigre et le tartre qu'on en tire aussi.

L'acide a du rapport aux substances métalliques, et s'unit avec elles par dissolution pour former un sel composé, tel, par exemple, que la rouille, qui n'est qu'un fer dissous par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, et tel aussi que le vert-de-gris, qui n'est qu'un cuivre dissous par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux substances alcalines qu'aux substances métalliques ; en sorte que, par l'intervention des premières dans les sels composés dont je viens de vous parler, l'acide est forcé de lâcher le métal auquel il est uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la substance métallique, dégagée de l'acide qui la tenait dissoute, se précipite, et rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins est lithargyré, son acide tient à la litharge en dissolution. Que j'y verse de la liqueur alcaline, elle forcera l'acide de quitter prise pour s'unir à elle ; le plomb, n'étant plus tenu en dissolution, repa-

ii. A charme explication qtt*on veut donner à l'vnfpfit. <go Mf-tit appareil qui à précède sert beaucoup à le rer*dre ateadl

ao EMILE

raîtra, frcubîera ta liqueur, et se précipitera enfin âz le tond du verre.

S'il n'y a point de plomb (1) ni d'aucun métal dans i* vît?., l'alcali j'unira paisiblement (2) avec l'acide, le tout restera dissous, et il ne se fera aucune précipitation ;

Ensuite je vers alcaline successivement

dans les deux verres : celui du vin de la maison resta clair et diaphane ; l'autre, en un moment, fut trouble ; et au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, reprise, le vin naturel et pur dont on peut boire, et voici le vin falsifié qui empoisonne. Cela découvre p&r les mêmes connaissances dont vous me demandez l'utilité. Celui qui sait bien comment se fait l'encre sait ce qu'il faut

j'étais fort content de mon exemple, et cependant je m'aperçus que l'enfant n'en était point flatté. J'eus souvent d'un neveu de tems pour sentir que je n'avais fait qu'une sottise ; car, sans parler de l'impossibilité de le faire « faire un petit effort pour suivre mon exhortation, l'utilité de cette expérience n'entrait pas dans son esprit, parce qu'ayant goûté des deux vins, et les trouvant bons tous deux, il ne soupçonnait aucune fausseté

que je pensais lui avoir si bien expliqué. Ces autres vobis, n'avaient même aucun sens pour lui ; il était évident qu'il n'y avait dans le cas de rhinisme du médecin Pottinpe : c'est le cas de ces enfants.

Les rapports des effets aux causes dont nous n'analysons pas la méthode nous

n'avons aucune idée, les besoins que nous n'avons jamais sentis, sont nuls pour nous ; il est impossible de nous presser par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'être

homme sasre, comme à trente la gloire du parad:s. Si Ton ne
conçoit b:en l'un et l'autre, on fera peu de chose pour les acquérir
; et, quand même

ï. T.eç v! ' r*i?z T^s TiTir^- 'n"^^ i-'p vins

de Parts. niini"u,'ls ne soient pas tons l'thargîré's, sont rare-
ment êx*wpts <îe plomb ; parée que les eo-nnto'ra de ces mar-
chands sont garnis de ce métal, et que le vin qui se répand dans
la mesure, en passant j'Htrnant sur ce plo^h en

dissout toujours quelque part:e. Il est étrange on 'un pImh si
manifeste et si dai ftert par la police. Mais î!

est vrai que t aisés, fi t guère de ces vins-là,

oont peu sujets à en être ei

:\ L'acide '• est fort doux. Si c'était un acide minera],

qu'il fut moins étendu, pas sans ci.

LIVRE III Si

on les concevrait, on fera peu de chose encore si on ne les désire,
si on ne ies sent ç îbies à soi. Il est

aisé de convaincre un enfant que ce qu'on lui veut enseigner
est utile ; mais ce n'e i de le convaincre |3

l'on ne sait " suader. ^~ vain la tranquille raison

nous fait approuver ou blâmer, Il n'y a que la passion: qui nous fasse agir ; et comment se passionner pour des Intérêts qu'on n'a point encore ?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puisse voir. Tant que l'humanité lui est presque étrangère, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaissez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En ce qui lui peut être utile

dans un âge de ce dont il voit

dès à présent l'utilité. Du reste, jamais de comparaisons d'autres de rivaux, point de concur-

rents, même à la course, aussitôt qu'il commence à raisonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendrait que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'année suivante: je lui dirai : vous êtes grandi de tant de lignes ; voilà le fossé que vous sautiez, le fardeau que vous portiez ; voici la distance que vous parcouriez d'une haleine, etc. ; voyons maintenant ce que vous ferez, le rendrez ainsi sans le rendre jaloux de personne. Il verra, sans se fâcher. il le doit : je ne vois nul inconvénient qu'il soit émule de lui-même.

Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. On dit qu'Hermès grava sur des colonnes les événements de scènes, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. Si les livres n'ont été inventés que pour les hommes, ils ne seront conservés que par les hommes. Les livres bien écrits sont les monuments où se gravent le plus sûrement les connaissances humaines,

N'y aura-t-il po'nt moyen de i ; er tant de leçons
 éparses dans tant es. de les réunir sous un objet
 commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre" et <
 servir de stimu i m h cet â^e ? Si Ton
 peut inventer une les besoins naturels
 de l'homme se montrent e sensible à Fesorit
 d'nn enfant, e1 >yens c rvoir à ces mêmes
 besoins se développent successivement avec fa mêi facilité,
 c'est par la peinture vive et naïve de cet é1 qu'il faut donner le
 pleurer evp»cicè à son imaginatîe

Philosophe ardent, ie . . léjà s'allumer la vôtre. Ne

vous Tnertez pas en frais ; cette «îtuatîon est trouvée, elle est
 décrite, et. sans vous faire tort, '?:c.ucou? mieux que y;p|is ne la
 décririez vous-même : du ~cr~3 avec pîus de vérité et de
 sîmr'îc^é. Puisqu'il nous faut absolument des livres, fl en existe
 un qui fournit, à nwn gré, le plus heureux traité d'éducaVon na-
 turelle. Ce livre sera le premier que lira mon Emiie : seul il
 conr^era durant longtemps toute sa b'bloihèque, et il y tiendra
 toujours une place distinguée, il sera le texte auquel tous nos en-
 tretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de cornmen-
 tale. U servira d'épreuve, durant no3 progrès, à l'état de notre ju-
 gement ; et, tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous
 plaira toujours. Quel est donc ce merveîHeux livre? Est-ce Aris-
 tote ? Est-ce P'.rm ? Estce Bufîon ? Non, c'est Robinson Crusoé.

Rorrnson Crusoé d^ns son î^e. seul, dénourvu de l'assistance
 de ses semblab'es et des instruments de tous les arts, pourvoyant

cependant à sa subsistance, à sa conservation, et se procurant même une sorte de bien-être, voilà un objet intéressant pour tout âge, et ou'on a mille moyen«s de rend*-p agréable aux enfan's. Voilà comment nous réalisons l'île déserte qui me servait d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social ; vraisemblablement il ne doit p*s être celui d'Emile ; mais c'est sur ce même état ou"l doit apprécier tous le** autres. 1 e p*«* sûr pinv^n Ha G'-Mavpr au-dessus des préjugés, et d'ordonner ses jugements sur Hé** vrais Tar»no*ts des cbo«es. es'*- de ^e mettre à la ni a ce d'un bornme feo'4. et de iuf*** df» *r»t?t ronna pp4 *""»mme m doit juger lui-même, eu égard à sa propre utilité.

Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au na"fra<Te de Rob'nson n^ès dp son île. et Rt»»Q«ant à l'arrivée du vaisseau oui vient l'en t:rer, se-a tout à la fois l'amus°ment et l'instruction d'Emile durant l'énoque dont il est ici question, le veux eue la tête lui en tourne ; au'il s'oern^e pt»s cesc<* ^ son cbâ^eau, de ses chèvres, de ses plantat:ons ; qu'il aoprenne en dé^il. non dans des livras, mais s'»r les choses. *o11»- ce ru'il faut savoir en pareil ca<* : au'il pense être Rob'nson hy-mZ^e : qu'il se voie habllîé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque éqipage de la figure, au parasol près dont il n'aura nas besoin, le vruix phH «inquiète des maures à prendre si ceci ou cela venait à lui manquer ; qu'il examine la conduite de son héros ; nu'fl Cherche s'il n'a peu omis. s';l n'v av*»t r'en de rveux

faire ; qu'il marque attentivement ses fautes, et qu'il en

LIVRE II

profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas (ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établissement semblable ; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge où l'on ne connaît d'autre bonheur que le nécessaire et la liberté.

Quelle ressource que cette folie pour un homme habile, qui n'a su la faire naître qu'afin de la mettre à profit ! L'enfant, pressé de se faire un magasin pour son âme, sera plus ardent pour apprendre que le maître pour enseigner, il voudra savoir tout ce qui est utile, et ne voudra savoir que cela ; vous n'aurez plus besoin de le gêner, vous n'aurez qu'à le laisser se retenir. Au reste, dépêchez-vous de l'établir dans cette île, tandis qu'il y borne sa félicité, car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul, et où Vendredi qui maintenant ne le touche guère, ne lui suffira pas longtemps.

La pratique des arts naturels, auxquels peut suffire un seul homme, mène à la recherche des arts d'indus et qui ont besoin du concours de plusieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des solitaires, par sauvages; mais les autres ne peuvent naître que dans la société, et la rendent nécessaire. Tant qu'on ne considère que le besoin physique, chaque homme se suffit à lui-même ; l'introduction du superflu rend indispensable le partage et la distribution du travail ; car, bien qu'un homme travaillant seul ne gagne que la substance d'un homme, cent hommes travaillant de concert gagneront de quoi en faire subsister deux cents. Sitôt donc qu'une partie des hommes se renonce, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent supplée au travail de ceux qui ne font rien.

Votre plus grand soin doit être d'écarter de IV de votre élève toutes les notions des relations sociales qui ce sont pas à sa portée ; mais, quand Kenchainemen des connaissances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute son attention vers l'industrie et les arts mécaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'atelier en atelier, ne souffrez jamais qu'il voie aucun travail sans mettre lui-

-me la main à l'œuvre, ni qu'il en sorte sans savoir parfaitement la raison de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a. observé. Pour cela, travaillez vous-même. donnez-lui partout l'exemple : pour le rendre maître, soyez partout apprenti ; et comptez qu'une heure

- — '■' '■' reprendra plus de choses qu'il n'en retiendrait d'un jour d'explications

Il y a une estime publique attachée aux différents arts, en raison inverse de leur utilité réelle. Cette estime se mesure directement sur leur inutilité même, et cela doit être. Les arts les plus utiles sont ceux qui se guérissent le moins, parce que le nombre des ouvriers se proportionne au besoin des hommes, et que le travail nécessaire à tout le monde reste forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importants qu'on n'appelle pas artisans, mais artistes, travaillant uniquement pour les oisifs et les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles ; et, comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, et on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur usage. mais de ce que le pauvre ne l'a pas neut payer. Non habere bona nisi quibus populus Imperii (1).

Que deviendront vos élèves, si vous leur laissez r.
 cet sot préjugé, si vous le favorisez?: vous-même, s'ils
 vous voient, plutôt examiner, plutôt avec plus d'égards dans
 la boutique d'un orfèvre que dans celle d'un serrurier?
 le même jurement porteront-ils du vrai mérite des arts et
 la véritable valeur des choses, quand ils verront par-
 • le prix de fantaisie en cOntraHiction avec le prix de l'utilité
 réelle, et que plus la chose coûte, moins elle
 plaît? Au premier moment que vous la laisserez entrer ces
 es dans leur tête*, abandonnez le reste de leur éducation •
 malgré vous ils seront élevés comme tout le
 monde. vous avez perdu quatorze ans de soins. Emile songeant à
 meubler son île aura d'autres ma-
 res de voir. Robison eût fait beaucoup de profits de la boutique
 d'un taillandier que de tous les colifichets de
 l'Inde. Le premier lui eût paru un homme très respectable, et
 l'autre un petit charlatan.

« Mon fils est fait pour vivre dans ce monde : Il ne vivra pas
 avec des sarras, mais avec de bons fous : il faut donc qu'il connaisse
 les folies, puisque c'est par elles qu'ils veulent être conduits
 La connaissance même des choses peut être bonne, mais celle
 des hommes et de leurs jugements vaut encore mieux : car si
 dans la société humaine, le plus grand instrument de l'homme est
 l'homme • le plus senn-e est celui qui se glorifie de cet instru-

ment. A quoi bon donner aux enfant* l'idée d'un ordre imaginaire tout contraire à celui qu'ils trouveront

ta Pétrone.

iivre m

;eqVs,,o| \] ^- m s<? récent? Donfle|*

- premièrement des leçon? pour être sages, et pmS is leur en donnerez pour juger en quoi les autres son».

Voici les spécieuses ma*îmes sur lesquelles la fauss©

idence des pères travaille à rendre leurs enfants

lave? de aï ils les nourrissent, et jouets

i de la tourbe insensée dont ils pensent faire

lassions. Pour parvenir à connaîtra

l'homme, que de H faut connaître avant Un «

LTlomme est la dernière étude du - ' et vous prétendes

! Avant de l'instruire de sentiments, er: "ndre à les apprê-

cier : est-ce connaître une folie que de te prendre pour l& raison ? Pour être sage il faut discerner ce qui ne l'est i ; comment votre enfant connaîtra-t-iî les hommes,," s'il ne sait ni juger leurs jugements ni démêler leurs surs? C'est un 'mal de savoir ce qu'ils pensent, quand on ignore si ce qu'ils pensent est vrai ou faux. Apprenesdonc premièrement ce que sont les choses en elle*' '•mes, et voua lui apprendrez après ce qu'elles -ont à ainsi qu'il saura comparer l'opinion à m vérité er s'élever au-dessus du vulgaire ; car on ne coît* il point les préjuc nd on les adoote, et l'on ne

mène point le peuple quand on lui ressemble. Ma1'* si vous commencez par l'ins+ruire de l'opinion publique» avant de Jui apprend l'apnrécier, assurez-vous q t

quoi que vous puissiez faire, elle deviendra la sienne, et que vous ne la détru'rez plus. ?e conclus nue. pour rendra hftieifMix. il faut bien former ses jugements, au lieu.:] dicter les nôtr

Vous voyez oue jusqu'ici te n'ai point parlé des hofH*>

\ mon élève, il aurait eu trop de bon s?ns pour

entendre : ses relation* 'ce m? lui sont pas

Il nuisse iuffer des autres

sr lui. 11 ne connaît d'être d, et même

3 est bien éloigné de se sître ; mais s'il po^-e peu de

îents sur sa personne, au moins il n'en porte que de

s. Il ignore aneîlc est In place des autres, mais il

la sienne et s'y tient. Au lieu dos lois sociales qu'il

nous l'avons lié des cb^îne^ de la

nécessité II n'est presque encore qu'un être physique,

continuons de le traiter comme tel,

C'est par leur rapport avec son utiPté, Sa

Sreté. sa conservation, son bien-être, qtr^l doit apprécier

tous les corps de la caiure et tous les travaux des hom •

mes. Ainsi le fer doit tirer à ses yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, et le verre que le diamant. Et même il honore beaucoup plus un cordonnier, ou un maçon, qu'un Lempereur, un Leblanc et tous les joailliers de l'Europe ; un pâ lissier est surtout à ses yeux un homme très important, et il donnerait toute l'académie des sciences pour le moindre confiseur de la rue des Lombards. Les orfèvres, les graveurs, les doreurs, ne sont, à son avis, que des fainéants qui s'amuse à des jeux parfaitement inutiles ; i] ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du temps sans en être l'esclave : il en profite et n'en connaît pas le prix. Le calme des passions qui rend pour lui sa succession toujours égale lui tient lieu d'instrument pour le mesurer au besoin (1). En lui supposant une montre, aussi bien qu'en le faisant pleurer, je me donnais un Emile vulgaire, pour être utile et me faire entendre ; car, quant au véritable, un enfant si différent des autres ne servirait d'exemple à rien.

Il y a vu ordre non moins nature! et plus judicieux encore, par lequel on considère les arts selon les rapports nécessaires qui les lient, mettant au premier rang 3 indépendants, et au dernier ceux qui dépendent d'un grand nombre d'autres. Cet ordre", qui fournit d'importantes considérations sur celui de la société générale : ■ semblable au précédent, et soumis au même renversement dans l'estime des hommes ; en sorte que l'emploi des premières se fait ; des métiers sans fin

ans profit, et que plus elles changent plus la main-d'œuvre augmente de prix et s'élève honorable, je n'examine ; s'il est vrai que l'industrie

! plus grande et plus utile dans terre,

s minutieux qui donnent h forme à ces mft*

•es, que dans le premier travail qui les converti: ^<je des hommes; mais je dis qu'en chaque chose rt dont l'usage est îe pins général et le plus indispen-)le, est incontestablement celui qui mérite le plus stime. et que celui à qui moins d'autres arts son-. lécessaires la mérite encore par-dessus les plus suhorjon- nés. parce qu'il est plus libre et nlus prêt* de l'indéoendance. Voi- là les véritables règles de l'appréciation

t. Le temps peu! pmir nous sa mesure, qu/ind nos passions veulent récrier son cours à leur gré. Ln montre du sage es! 'cgnli- té d'humnir d In pnW de l'a. jours à £

'eure, et il la connaît toujours.

LIVRE III

trie ; tout le reste est arbitraire et

d de l'opinion. i

Le premier et le plus respectable de tous les arts est

l'agriculture : je mettrais la forge au second rang, la charpente au troisième, et ainsi de suite. L'enfant qui

n'aura point été séduit par les préjugés vulgaires en

jugera précisément ainsi Que de réflexions importantes

not'-e Fmife ne tirer»-t-il point là-dessus de son Robin

son ? Que pensera-t-il en voyant que les arts ne se rer-
"omien qu'en se subdivisant, en multipliant à l'infini
les instruments des uns et des autres ? Il se dira : Tous
ces gens-là sont sottement ingénieux : on croirait qu'ils
peur que leurs bras et leurs doigts ne leur servent
quelque chose, tant ils inventent d'instruments pour
1 passer. Pour exercer un seul art ils sont asservis à
te autres ; il faut une ville à chaque homme. Pour mon
ade et moi nous mettons notre génie dans notre
isse ; nous nous faisons de !~ oue nous puissions
porter avec nous. Tous ces hommes si fiers de leurs talents
ris Paris ne sa rien dans notre île, et seraient
apprentis à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du : os et l'adresse des de notre élève : mais consi-

:2 quelle direction nous donnons à ses curiosités en- "mes ;
considérez le sens, l'esprit inventif, la prévoyance ; considérez
quelle tête nous allons lui former. 15 tout ce qu'il verra, dans tout
ce qu'il fera, il voudra tout connaître, il voudra savoir la raison de
tout ; d'instrument en instrument, il voudra toujours remonter
au premier ; M n'admettra rien par supposition ; il refuserait
d'apprendre ce qui demanderait une connaissance pure ou'il n'au-
rait pas. S'il voit faire un ressort, il voudra savoir comment l'acier

a été tiré de la mine ; s'il voit assembler les pièces d'un coffre, il voudra savoir 2!tf l'arbre a été coupé ; s'il travaille lui-même, à jnue outil doni il i :- r inaue^a pas de dire :

je n'avais pas c&i outil, comment m'y prend raîs-Je il en faire un semblable ou pour m'en passer ?

"...: une à éviter dans les occupa-'

ie est de si

pc Durs le z'didez, qus

:A du travail vous • oue lu! cepend:

j sans vous l'osez ner. L'enfant doit ê

.: la chose ; mais voua devez être tout à Fenfr

ver, l'épier sans relâche et sans qu'il y paraisses,

pressentir tous ces sentiments d'avance, et gréveji ceux

W ÉMÎLE

û ne doit pzs avoir, f occuper enfin de manière que n seulement i\ se sente utile à la chose, mais qu'il s'y .se à force de bien comprendre à quoi sert ce qu'il l'ait.

La société des arts consiste en échanges d'industrie, Ile du commerce en échanges de choses, celte des tques en échanges de signes et d'argent ; toutes . v ___ iennent, et Ses notions élémentaires son! déjà prises ; nous avons jeté les fondements de tout ceia l'aide du jardinier Robert. Il ne ne ite maintenant qu'a généraliser ces mêmes idées, et étendre à plus d'exemples, pour lui faire comprendre jeu de trafic pris en lui-même, et rendu sen-

sible par détails d'histoire naturelle qui regardent les produc- ■fis particulières à chaque pays, par les détails d'arts et s qui regardent la navigation, enfin, par le td ou moindre embarras du transport, selon ; nt des lieux, selon la situation des terres, des mers, des rivières, etc.

Nulle société ne peut exister sans échange, nul échange sans mesure commune, et nulle mesure commune Sans égalité. Ainzi, toutes société a pour première loi quelque égalité conventionnelle, soit dans les hommes, soit dans les ehor

L'égalité conventionnelle enfne tes h diff&

ite de l'égalité naturelle, rend nécessaire le droit pool* \$f, c'est-à-dire le gctivernernent et les lois. Les connais* tances -es d'un enfant doivent êtr\$ nettes et bev-

MfÉ " - "e doit connaître du gouvernement, en . Énéraïs que ce qw se rapporte «y droit ^e propriété dont il a iéjà quelque id

Légalité conve eîte entre les choses a fait Inven-

ter ta monnaie ; car ia monnaie n'est qu'un terme de comparaison pour la valeur des choses de différentes; espèces ; et en ce sens ta monnaie est le vrai lien de l|j_ Société : mais tout peut être monnaie, autrefois le bétail Tétait, des coquillages le sont encore chez plusieurs peuples ; le fer fut monnaie à Sparte ; le cuir l'a été en Suède ; l'or et l'argent le sont par^i nous.

Les métaux, comme plus faciles à transporter, ont été généralement choisis pour ternes moyens de tous les échanges ; e! l'on a converti ces métaux en monnaie,' pouf épargner la mesure ou le poids à chaque écha k marque de la me ie attestation que la

— est cTun ie! poid : et fct prince seul 4 «If oit «de battra tut
ia lui mn\ a drol*

LIVRE III 39

d'exiger que son témoignage fasse autorité parmi tout un peuple.

L'usage de cette invention ainsi expliqué se fait sentir au plus stupide. Il est difficile de comparer immédiatement des choses de différentes natures, du drap, par exemple, avec du blé; mais quand on a trouvé une mesure commune, savoir Sa monnaie, il est aisé au fabricant et au marchand de rapporter la valeur des choses qu'ils veulent échanger à cette mesure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle somme d'argent et que telle quantité de blé vaille aussi la même somme d'argent, il s'ensuit que le marchand, recevant ce blé pour son drap, fait un échange équitable. Ainsi, c'est par la monnaie que les biens d'espèces diverses deviennent commensurables et peuvent se comparer,

N'allez pas plus loin que cela, et n'entrez par dans l'explication des effets moraux de cette institution. En toute chose il importe de bien exposer les usages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfants comment les signes font négliger les choses, comment de la monnaie sont nées toutes les chimères de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfants non seulement en philosophes, mais en hommes sages, et vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de philosophes même ont bien conçu.

Sur quelle abondance de objets intéressants on peut-on point tourner ainsi la curiosité d'un élève, sans jamais quitter les réels et aller à sa por-

tée, ni souffrir qu'i t dans son çap: idée

qu'il ne pu concevoir ? L'art du maître est de

ne laisser jamais appesantir ses observations sur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher sans cesse des grandes relations qu'il doit connaître un jour pour bien juger du bon et du mauvais ordre de la société civile. H faut savoir assortir les entretiens dont on l'amuse au tour d'esprit qu'on lui a donné. Telle question qui ne pourrait pas même effleurer l'attention d'ua autre, va tourmenter Emile pendant six mois.

Nous allons dîner dans une maison opulente ; nous trouvons les , d'un festin, beaucoup de monde,

beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un service élégant et fin. Tout cet appareil .isir et de fête a Chose d\ orte à la tête qua si pas :: is. l'effet dç toul cela • mon j -, gtfuitfngg,

dis que les services se sucrèrent, tandis ou'aufor: ta table régne mille' propos bruyants, je m'approche de son oreille, et je lui dis : Par combien de mains estimeriez-vous bien qu'ait passé tout ce que vous voyez sur cette table, avant que d'y arriver ? Quelle foule 'd'idées j'éveille dans son cerveau par ce peu de mots ! A l'instant, voilà toutes les vapeurs du délire abattues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiète. Tandis que les phîôhes, égayés par le vin, peut-être par leurs voisines, radotent et font les enfants, îe voilà, lui, philosopant t seul dans son/ coin ; il m'inAeroge, je refuse de andre, je le renvoie à un autre temps ; il s'impatiente, -ublie de mangrer et de horre, il brûle â'èxre hors de table pour m'entretenir à son aise. Quel objbet pour sa ricsité ! Quel texte pour son instruction ! Avec un int sain aue rien n'a pu cor-

rompre, qin? pensera-t-;^ luxe quand il trouvera que toutes les régions du monc .

é mises â contribution ; que vingt millions ins, peut-être, ont longtemps travaillé, qu'il en a ce la vie oeuf-être â des milliers d'hommes, et tout ce-a pour lui' présenter en pompe à •midi ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe ?

Epiez avec soin les conclusions secrètes qu'il tire en son cœur de toutes ces observations. Si vous l'avez moins î gardé que je ne le suppose, il peut être tenté de tourner s-es réflexions dans un autre sens, et de se reder comme un personnage important au monde, en voyant tant de soins concourir pour apprêter son dîm Si vous pressentez ce raisonnement, vous pouvez aisément le prévenir avant qu'il le fasse, ou du moing3 en effacer aussitôt l'impression. Ne sachant encore s'approprier les choses que par une jouissance matérielle, il

petit juger de leur convenance ou disconvenance ai lui que par des rapports sensibles. La comparaison d'un dîner simple et rustique, préparé par l'exercice, assaille par la faim, par la liberté, par la joie, avec son festin si magnifique et si compassé, suffira pour lui faire sentir que tout l'appareil du festin ne lui ayant donné aucun profit réel, et son estomac sortant tout auss] lient de la table du paysan que de celle du financier, il n'y avait rien a l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeler véritablement sien.

imaginons ce qu'en pareil cas t;n gouverneur pourra dire. Rappelez-vous bien ces deux repas, et déck en vous-même lequd voua avez fait avac le plus de plaisir .:, auquel ayçz-yaug remarqué le pjus d3 joie ? auquel

LIVRE ï!l 4i

-on mangé de plus grava appétit, bu pîu\$ gaiement, ri de meilleur cœur ? lequel a duré le plus longtemps is ennui, et sans avoir besoin d'être renouvelé par .utres services ? Cependant voyez la différence : ce in bis, que vous trouvez si bon, vient du blé recueilli par ce paysan ; son vin noir et grossier, mais désaltérant et sain, est du cru de sa vigne ; Se linge vient de son chanvre, filé l'hiver par sa femme, par ses filles, par servante ; nuelles autres mains que celles de sa faille n'ont fait les apprêts de sa table ; le moulin le plus proche et le marché voisin sont les bornes de l'univers pour lui. En que* donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'on fourni de plus la terre éloignée et là main des hommes sur l'autre table ? Si tout cela ne voua 2 pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à c 'Me abondance ? qu'y avait-il îà qui fût fait pour vous 7 vous eussiez été le maître de la maison, pourrat~i1 •jter, tout cela vous fût resté plus étranger enec: , r le soin d'étaler au* veux d -z autres votre jouissant eût achevé de vous l'ôter : vous auriez eu la peine, eux le plaisir.

Ce discours pevA tire fort beau ; "îiaîs îî ne vaut rien pour Emile dont il passe la portée, et à qui l'on ne dtcfe int ses réflexions. Parlez-lui donc plus simplement, .es ces deux épreuves, dites-lui quelque matin : G^ lerons-nous aujourd'hui ? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, et do ces parterres de fleurs de papier qu'on sert au dessert su? des miroirs ? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, et veulent que vous ayez dit ce que vous ne savez pas ? ou bien dans ce village à 6^ux lieues d'ici, chez ces bonnes pens qui nous revent si joyeusement et nous donnent de si bonne crème ? Le choix d'Emile n'est pas douteux : car il n'est i-i ba-

billard ni vain ; il ne peut souffrir la gêne, et tous 3 ragoûts fins ne lui plaissent point : mais tî est toujours ■~s prêt à courir en camoagne, et il aime fort les bons rfta, les bnns légumes, la bonne crème, et les bonnes ;ns (i). Chemin faisant, la réflexion vient d'elle-même.

|. Le goût <î«e Je supôt & mon Ph.*e rot»? la campapoe esî

t naturel de son ton. D'ailleurs, n'ayant rien de

" fat cî r- aux femmes, il ea i

que d'à [uent il se p

avec elles, et se gâte moins dans leur société dont tî

fr'eît pas encore ea état de sentir le charme. Je me suis gardé

ât ItsX spprecirs à 1 ter h ~z: '-z: à îsur dire é«-a fe&sssi

i2 ÊMÎLE

Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent I ces grands repas perdent bien buis peines, ou qu'ils ut suageni guère à no\$ plaisirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un sujet, seront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'esprit, un S^ura bien Ses varier au besoin ; le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, et cette étude tivnt aux occasions qu'ors leur offre de se montrer. On n'imaginera pas que, dans l'espace de trois ou quatre ans que nous avons & remplir ici, nous puissions donner à l'enfant le plus heureusement né une idée de tous les arts et de toutes les sciences naturelles, suffisante pour les apprendre un jour de lui-même ; liais, en faisant ainsi pas à pas

fui tous les objets qu'il lui importe de connaître, m le mettons dans le cas de développer son goût, j talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte son génie, et de nous indiquer ta route qu'il faut lui ouvrir pom seconder la nature,

Un autre avantage de cet enchaînement de connaissances bornées, mais justes, est de les lui montrer par leurs liaisons, par leurs rapports, de tes mettre toutes à leurs places dans son estime, et de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talents Qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui e«i voit bien l'ordre du tout voit la place où doit être» chaque partie- ; celui qui voit bien une partie et qui la eetw- tatt à fonà^ peu* |tr* un savant homme ; l'autre est en homm« Judicieux ; fft cls soi- venez que ee Que.

mous n.;vj? proposons cftc __;ience que

ts jugement.

Quoi q'ù'ïï \$n gôft, \r. : est indépendante da

#J€6 exemples ; elle e«1 fondée sur la mesure des. fa eut* tés de l'homme à ses différents âges, et sur le choix des occupations qui conviennent à ses facultés, je crois qu'on trouverait aisément une autre méthode avec laquelle on paraîtrait faire mieux ; mais, si eîie était moins appropriée à l'espèce, à l'âge, au sexe, je doute qu'elle eût Je même succès.

En commençant cette seconde période, nous avons prônas m£me & Vttf marquer préféraMemeni aux hommes Tes égards qui leur sont dus : je me »uîa fais ttac inviolable ld de «"exigier ries» de M dont la raison ne fut à sa portée ; Il n'y a poviv- fa

lvo«rs© raieovi peur un enfamt de Mort «titrer | l'autre. Avec cette simplicité

m *ûr «?« reytof - Itn Bff)k** et ^i;» v^ £99

OVRÊ hi m

nié (Je la surabondance de nos forces sur nos besoins pour nous porter hors de noua ; nous nous sommes él8R» ces dans les deux ; nous avons mesuré- ta terre ; nouf ©vous recueil li les !ois ds la nature ; en un mot nut& avons parcouru l'île entière : maintenant nous *evenuru à nous, nous nous rapprochons insensiblement de notre

bitation. Trop heureux, en y nt, de n'en i_

jve? encore en possession l'ennemi qui nom ei qui s'apprête à s'en emparer S

Que nouii resti \\ \ ■ tout c\$

naos envi in fout ce

que nous pouvons n< proprier, et de tirer parti 4

notre curiosité pç de notre bien-être. Jus-

qu'ici nous avons fait pi n d'Instruments de tous

ins savoir d irs aurions

être, inutiles à r.o i les, les nôtres pourront-irs \$çf

à d'aun j peut-être, à ne ur, aurons-nous besoif

des leurs. Ainsi nous trouverions tous notre compte à C€9 échanges; mais, pour les taire, il faut connaître nos besoin? mu-

tuels, il faut que chacun sache ce que d'autres ont | son usage, et
ce qu'il peut leur offrir en retour. Supposons dix hommes, dont
chacun a dix sortes de besoins; Il faut que chacun, pour son né-
cessaire, s'applique à dix sortes de travaux ; mais, vu la (aient,
Fuji

issira moins à quelqu'un de eux ; et, l'autre à ut

autre ; tous, propres à ces choses feront les mêmes

seront mal servis, Formons une société où chacun aura son besoin, et
où chacun s'efforcera de procurer le plus possible aux autres, au
genre d'occupation qui lui convient le mieux ; et son rôle sera des
talents des autres, comme \$

lui seul ne les avait tous ; chacun perfectionnera le sien - et
continuera l'exercice ; et il arrivera que tous les hommes
seront bien servis ; auront encore du loisir pour d'autres. Voilà
le principe apparent de toutes nos Institutions. Il n'est | mon sujet
d'en examiner les

conséquences ; c'est ce que je dans un autre

écrit. (1)

Sur ce principe, un homme fini voudrait se réserver Comme
un être isolé, ne tenant du tout à rien, et se suffire à lui-
même, ne pourrait être que misérable : il lui serait impossible
de subsister : car, trouvant la terre entière couverte de l'homme et
du bétail, et n'ayant rien de son genre ?

son besoin s'efface au moment de la naissance, et le besoin
de la vie est le seul qui reste.

{fe sut d\$} » où Ur\$ J l't-ll gré Le 3\$

**es« et' ce *ei pflemetit en sortir que d5v <

rester dans l'impossibilité d'y vivre, car la première loi de la nature est le soin de se conserver.

Ainsi se forment peu à peu dans l'esprit d'un en tes idées des relations sociales, même avant qu'il puis Être réellement membre actif de la société. EmHe v nue. pour avoir des instruments à son usage, ; lui i but encore à l'usage des autres, par lesquels il pur

nir en échange les choses oui lui sont nécessaires et qui sont en leur^ pouvoir, je ramène aiséme nt n sente le b-oin de ces échanges, et a se mettre en état den profiter. . n

Monseigneur, U faut que je vive, disait un tnalfteurer auteur sattriqué au ministre qui lui reprochait imtan de ce métier. Je n'en vois pas la nécessité, lui rep*:...: froidement l'homme en place. Cette réponse, excellente m>ur un mWstre, eût été barbare et fausse en toute an! bouche II faut que tout homme vive. Cet argument,

~-\' "chacun donne plus ou moins de force, a proporti ou'il a nfiis on moins d'humanité, me paraît sans repu.. nour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puisqi de toutes les aversions eue nous donne la nature, la p ■te est celle de mourir, il s'ensuit que tout est pe: elle à Quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre Les principes sur lesquels l'homme vertueux apprend à mépriser sa vie et à l'immoler à son devo nt b;en loin de cette simplicité primitive. Heu-eux !. munie* chez lésons on peut être bon sans effort i juste ***** wrfu ! S'il est qtHnue misérablement au mor où chacun ne puisse pas vivre sans mal faire et ou citovenS so'ent frinons .oar n*ces*i+e. ce^ et pas malfaiteur qu'il faut pendre, c'est celui qui le force a le devenir.

Sitôt au^{rm}V saura ce que c'est que ta v^e. mon premier soin
*era rie lui apprendre à la conserver, luso n'ai point distingué les
états, les rangs, les fortur te ne les distinguerai guère plus dans la
suite, pa i>bomme est fe même dans tous tes états; c he n'a pas
l'estomac plus m

an esclave; qu rrand n'est p qu"" honin\«e d« peuple

enfin les bes ns d'v inrônnez Vi m de l'homme a l'homme, et
non

gai â ce qui n'est point lai. Ne voyez-vous pas quco

LIVRE

*ravaiHenf à îe former exclusivement pou? un &i&î vqu\$!le ren-
dez inutile à tout autre ; et que, s'il plaît à la forlune, vous n'aurez
travaillé qu'à le rendre malheureux? Qu'y a-t-il de plus ridicule
qu'un grand seigneur devenu gueux, qui porte dans sa misère les
préjugés de sa nais= sance ? Qu'y a-î-il de plus vil qu'un riche ap-
pauvri, qui, se souvenanî du mépris qu'on doit à la pauvreté, se "?
nt devenu le dernier des hommes? L'un a pour toute ressource le
métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce
beau mot, // faut que je vive.

Voirà vous fiez à l'ordre actuel de la société sans songer que
cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est
impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos
enfants. Le grand devient petit ; le riche devient pauvre ; le mo-
narque devient sujet : les coups du sort sont-ils si rares que vous
puissiez compter d'en être exempt ? Nous approchons de J'état

de crise et du siècle des révolutions (î). Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'on fait les hommes, les- hommes peuvent le détraire : il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, et Sa nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands seigneurs. Que fera donc dans !a~ bassesse ce îatraoe que vous n'avez élevé que pour la grandeur? Que fera, dans la pauvreté, ce pubftcain qui ne sait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécile qui ne sait point user de lui-même, et ne met Séa être que dans ce qui est étranger à hd ? Heureux celui

i sait quitter alors l'état oui te quitte, et rester homme

dépff du sort ? Qu'on loue tant qu'on voudra ce roi

vaincu qui veut s'enterrer en furieux sous tes ctërms de

n t-Anc : moi, je le m^nme : je vois qu'A n'exMe cjue par sa couronne, et qu'il n'est rien du tout s'il o'esî roi : m?;- -cel"» qui la perd et s'en rn^e est alors audessus d'elle. Du rang de roi, qu'un \ùvhe, un fnéc&suf, un fht.i peut rpmpH^ cesmmp un autre, U monte à Vêî?: d'Homme c\vç si ppu d'hommes savent remnjir Alors Ũ triomphe de la fortune, il la brave, U ne doit rien qu'à lui seul : et, quand 51 ne lui reste à monter qjî(p |lu* il n'es^ no?nt nul. il Pr«t qufinite chr><?,? On» jNîmp nvVfjj: cent fois le roi de Syracuse maître d'école à Corinthe,

i. Je tiens pour împossîM* que Tes cffa^d^s mnnar«4>?es j?e .l'Knrope aipnî çr>cnre longtemps à diîrer : toutes ont hriŨé, et tout £tat qtîi brille est sut senti déclin. J'ai de mon opini; des rai-son* olii« pn^ticitlières ohp r^tfp *nr?vrij-r»<> ; rnaî<= Ũ n'€ pas_à propes de les dire, et ehacuo a a lss voit qve tircp,

g '? noS & ">cc;r-^ greffier à R — ty ' HimJWftsS

i, ne sachant que devenir s'il ne rè^ne pas ; q

ifitier du possesseur de trois royaumes, jouet de quî-

fKjue os^r insulter à sa misère, errant de cour en cour,

îrchani partout des secours, et trouvant partout des

affronts faute de savoir faire autre chose qu'un métier

n'est plus en son pouvoir.

i-'hn juel qu'il soit* n'a d'autre

% mettre dans la s<k >, tous ses autres

Diéns y and un homme est rie"

ùu il ne jouit pas de sa richesse, ou le public en jouit

I vole aux autres ce dont il «g prive ; et ne leur donne rien. Ail

re tant qu'il ne paye 1 bien. Mai* mon père, en iç gagnant, a
servi société., Soit, il -, .

• v vous fusr ni s^:-1? bien, puisq \ \ n'est pc

juste c;] homme ? fait pour la société en cl.' -

difij | ■ . : car G

snrier, ne | s pour Itti, et

'être rtanî ce qu'il fait, en lui !~" ?es, qin sont îa

du tin dans l'oisiveté ce

fl n'a pas £a#né lui-même te vole : et un rentier que tat pave
pour ne diffère puère, à mes

Veux, d'un bripannd oui vit ;épens des passants.

Hors de ta ;":~n à p

Hinnt i nlaît ; mais &:

La société, où il vît rK;. ctérçens des autre

U leur doit ea travail le prix de i ?tien ; cela

rravaHler est donc un ravoir in^fisn •q a l'homme social Riche
ou pauvre, puissant

faible, tout citoyen oisif es} un frvpon. Oî, de

t le pins de

travail des mains : de toutes tes

la plus indénem la fortune et des

:7me3 esl de l'artisan. L'artisan ne dépend que*

i ; il c; : libre nue le înhoureu*-

p, dont la récr le prince, un \ ;• ce chnmn :

: mais par- Kttvj, 9Û l'on veut vexer rsrtjçaa, sou bagage est
bienteu

ttvm \ji • m

fait ; îî emporte ses bras et l'en va. iWteîfcîÉ, !*&\$&«

cu'tnrc est 'e r métier de l'homme : c'est le pluâ

honnête, le plus utile, et par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas. à Emile : Apprends l'agriculture : i) la sait Tous les travaux rustiques lui sont familiers ; c'est p\$T eux qu'il a commencé, c'est à eus qu'il revient sans cesse, je lui dis donc" : Cultive l'héritage de tes pères : iris » perds cet héritage, ou si tu n'en as point, q;ïe faire ? Apprends un métier.

Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! monsieur, y

îZ*Vous ? j'y pense mieux que vous, madame, qui voulez Se réduire a ne Jdipouvoir jamais être qu'un lord, ;:n tr peut-être un jour moins que

rien : moi, je tau veux donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rr, i "honore dans tous les temps ; je veux

et, à ; ; et, quoi que vous puissiez

moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux quKâ tiendra de vc

La lettre tue et vivifie. il s'agit moins d?aj>

Ire un métier p< un métier, que pour varift>

.t? Il méprisant. Vous rae serez jamais

réduit à travailler pour vivre. Err ? tant pis, tant pis pour vous ! Mais, n'importe, ne travaillez point par nécessité,

u'Hez par gloire. Abaissez-vous à l'état d'artisan pouf erre au- du vôtre. Pour vous soumettre la fortune

et tes choses, commencez par vous en rendre indépendant Pour régner par l'opinion, commencez par régner su? elle.

Souvenez-vous que ce. n'est point un talent que je voua ide ;
c'est un fi vrai mener, un art pure-

ment mécanique, où les mains travailent plus que la tête, et
qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en pa-
.sons fort An-dessus du

er de manquer de pain, j'ai vu des pères pousser la prévoyance
jusqu'à joindre i d'instruire leurs

aces dont, à . ils pussent {Ire? parti pour vivre. Cea 3 croient
beaucoup , ils ne font rler^

■ ressources qu'ils pensent ménager a leurs enfants dépendent
de - e nu-dec^us de

veulent juVnrec tous ces

aux talents, si celui qui 1er? a ne se trouve dans des lircoi • fa-
vorables pr u^age, U périra d9

*e comme s'il n'en avait aucun.

Dès qu'il est question de manège et d'intrigues, autant vaut ivs
employer à \$\$ maifitefùr dafi\$ raUo dance qu'à

regagner, du sein de la misère, de quoi remonter 5 son pre-
mier état. Si vous cultivez des arts dont le succès tient à la répu-
tation de l'artiste, si vous vous rendez propre des emplois qu'on
n'obtient que par la faveur, que vous servira tout cHa.^quand,
justement dégoûté du monde, vous dédaignerez les moyens sans
lesquels on n'y peut réussir ? Vous avez étudié la politique et les
intérêts des princes : voilà qui va tort bien ; mais que ferez-vous
de ces connaissances, si vous ne savez parvenir aux ministres,
aux femmes de fa cour, aux chefs des bureaux, si vou3 n'avez le

secret de leur plaisir, si tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient ? Vous êtes architecte ou peintre ; soit, mais il faut faire connaître votre talent. Pensez-vous aller de but en blanc exposer un ouvrage au Salon ? Oh ! qu'il n'en va pas ainsi ! Il faut être de l'Académie : il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obscure. Quittez-moi la règle et le pinceau, prenez un fiacre, et courez de porte en porte: c'est ainsi qu'on acquiert la célébrité. Or, vous devez savoir que toutes ces illustres portes ont des suisses ou les portiers oui n'entendent que par geste, et dont les oreilles sont dans leurs mains. Voulez-vous enseigner ce que vous avez appris, et devenir maître de géographie, ou de mathématiques, ou de langues, ou de musique, ou de dessin ? pour cela même il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être chartatan qu'hahie, et que, si vous ne savez de Métier que le vôtre, jamais vous ne serez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces briquettes ressourcées sont peu solides, et combien d'autres ressources vous sont nécessaires pour tirer parti de ceiles-là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abaissement ? Les revers, sans vous instruire, vous avilissent ; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous élèverez-vous au-dessus des préjugés, arbitres de votre sort ? Comment mépriserez-vous la bassesse et les vices dont vous avez besoin pour subsister ? Vous ne dépendiez que des richesses, et maintenant vous dépendez des riches : vous n'avez fait qu'empirer votre esclavage et le surcharger de votre misère. Voilà le pauvre être libre ; c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Mais, au lieu de recourir pour vivre à ces fiantes connaissances qui sont faites pour nourrir l'âme et non le Commerce, si vous

recourez, au besoin, à vos mains et à l'usage que vous en savez faire. toutes les difficultés disparaissent, tous les manèges deviennent inutiles : la

UVRE in 4\$

ressource est toujours prête au moment où elle est nécessaire ; la probité, l'honneur, ne sont plus un obstacle à la vie : vous n'avez point besoin d'être lâche et menteur devant les gens, souple et rampant avec les fripons, vis complaisant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui peut à peu près la même chose quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche point ; vous n'avez à faire votre cour à personne, point de sot à flatter, point de Suisse à fléchir, point de courtisane à payer, et, qui pis est, à encenser. Que de coquins mènent les grandes affaires, peu vous importe ; cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête homme et d'avoir du pain. Vous entrez dans la première boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai besoin d'ouvrage. Compagnon, mettez-vous là, travaillez. Avant que l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîner ; si vous êtes diligent et sobre, avant que huit jours se passent vous aurez de quoi vivre huit autres jours ; vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste : ça n'est pas perdre son temps que d'en gagner ainsi.

je veux absolument qu'Emile apprenne un métier>- Un métier honnête, au moins, direz-vous. Que signifie ce mot ? Tout métier utile au public • n'est-il pas honnête ? je ne veux point qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur, comme le gentilhomme de Locke ; je ne veux qu'il soit ni musicien, ni comédien, ni faiseur de livres (1). A ces professions près et celles qui leur ressemblent, qu'il prenne quelle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien

j'aime mieux qu'il soit cordonnier que poète ; j'aime mieux qn1J Bave les grands chemins que de faire des fleurs de porcine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux sont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement iu'ils| ne le soient point. Mais passons, j'avais tort ; il ne suffit pas de choisir un métier utile, \) faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent des qualités d'âme odieuses et incompatibles avec l'humanité. Ainsi, revenant au premier mot. prenons un métier honnête ; maî3 souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité.

Un célèbre auteur de ce siècle, dont les livres sont pleins de grands projets et de petites vues, avait fait

i. Voui r*ête9 Men, vous, me dira-t-on. Je te suïa pour mon malheur, je l'avoue : et mes torts, que je pense avoir assee expiés, ne sont' pas pour autrui des raisons d'en avoir de SPmhlaWes. je n'écris pas pour excuser mes fautes, mais poisS erapp'^hrr mea lecteurs de las imiter.

Emile il é

fiQ ÉMĬLB

refctt, comme tous les prêtres de sa ^~~ -union, n'avoir point de femme en propre ; mais, se trouvant plus scrupuleux que les autres sur l'adultère, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies servantes, avec lesquelles il tèpâiùt de son mieux l'outrage qu'il avait fait à son espèce par ce téméraire engagement. Il regardait comme on devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie ; et du tribut qu'il lui payait en ce genre il peuplait la classe des artisans Sitôt que ces enfants étaient en âge, il leur faisan apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que les professions oiseuses, futiles ou sujettes à (a mode, telles, par exemple, que celle

de perruquier, qui n'est Jamais nécessaire, et qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la nature ne se rebutera pas de nous donner des cheveux. '

Voilà l'esprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Emile : ou plutôt ce n'est pas à nous de faire ce choix, c'est à lui : en mes dont il est imbu con-

servant en lui le mépris naturel des choses inutiles, jamais on ne voudra consumer son temps en travaux de rjuile valeur, et il ne connaît de valeur aux choses que celle de leur utilité réelle ; il lui faut un métier qui pût servir à Robinson dans son île.

En faisant passer en revue devant un enfant !e3 productions de la nature et de l'art, en irritant sa curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchants, et de voir briller la première étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qu? soit bien décidé. Mais une erreur commune et dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, et de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art l'esprit imitatif commun à l'homme et au singe, et qui porte machinalement l'un et l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, sans trop savoir à quoi cela est bon. Le monde est pîein d'artisans et surtout' d'artistes, qui n'ont pnint le talent naturel de l'art qu'ils exercent, et dans lequel on les a poussés des leur bas âge, soit déterminé par d'autres convenances, soit trornné par un zèle apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avaient vu pratiquer aussitôt. Tel entend un tambour et se croit général ; tel voit bâtir et veut être architecte Chacun est tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit estimé.

J'ai connu un laquais qui, voyant peindre et dessiner son -
naître, s* mit dans la tête d'être peintre et dessina- Dés t'ia&tafli
qu'U eut torraé cette résolution, il prit

-on- qpHÎ mfa plus quitté qz& ?a;î pendre te ntéâu, quFi3 ne
quittera de sa Vie San?, leçon? et sarm jes il se mit à dessiner tout
ce qui lui tombai? sous main ; il passa trois ans entiers coilé sur
ses barbouillages, sans que jamais rien pût l'en arracher qut son
Vice, et sans jamais se rebuter du peu de progrès qua médiocres
dispositions lui laissaient faire. Je l'ai va, six mois d'un été très
ardent, dans une petite :khambre au midi, où Ton suffoquait au
passage, assis, plutôt cloué tout le jour sur sa chaise, devant un
globes :-3ïner ce globe, le redessiner, commencer et reçois-* tltûî
sans cesse avec une invincible obstination, Jus-* à ce qu'il en eût
rendu la ronde-bosse as^ez b'en pou? : content de son travail.
Enfin, favorisé de son maître, guidé par un artiste, il est parvenu
au point de quitter la te et ds vivre de son pinceau, jusqu'à In
terme la

supplée au talent : U a atteint ce ferme Ci sera jamais. La
constance et l'émulation de cet - arçon sont louables ; il se fera
toujours estimer if sa fidélité, par ses mœurs ; mais il ne ceindra
jamais que des dessus de porte. Qui e&t~e& ; n'eût pas été trom-
pé par son zèle et ne l'eût pas pria pour un vrai talent ? Il y a bien
de la différence entre se plaire à un travail et y ètm propre. Il faut
des observa- ■ rions plus fines qu'en ne pense pour s'assurer du
vrai nie eî du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus S désirs
que ses dispositions, et qu'on Juge toujours par premiers, faute
de savoir étudier les autres, je von* aîl qu'un homme Judicieux
nous donnât un traité ds rt d'observer les enfants ; cet 3rï serait
très important & comiafi 3 n'en ont pas encore

. éléments.

mnons-nous Ici trop d'importance Mu r. Puisqu'il ne s'agit
que d'un travail des is, i pour Ei iîle ; et son apprentis-

eât déjà plus d'à moil nar les exercices dont

noué l'avons occupé fusqu1- snt Que voulez- vous

qu'il fasse ? 11 est prêt à tout : il sait déjà manier la bêche la
houe ; U sait se servir du tour, du marteau, du. rabot* de la lime ;
les outils de tous ks métiers lui sont déjà familiers. Il ne s'agit
plus que d'acquérir de quelqu'un ces outils un usage assez
prompt, assez facile, pour égaler en diligence les bons ouvriers
qui s'en servent ; et il a sur ce point un grand avantage par-des-
sus tous, cVc+ ri'avnir]? mtc,?, agile. les membres flexibles, pour
prendre sans peine toutes sortes d'attitudes et prolosgefi

sans effoit toutes sortes de moû'vcîtter.ts. De plus, ii y a Us or-
ganes justes et bien exercés ; toute la métallique de» arts lui est
déjà connue. Pour savoir travailler en maître, H ne lui manque
que de l'habitude, et l'habitude ne 8e gagne qu'avec le temps Au-
quel des métiers, dont le Choix nous reste à faire, donnera-t-il
donc assez de temps pour s'y rendre diiigent ? Ce n'est plus que
de cela qu'il S'agit

Donnez â l'homme un méfier qd convienne à son sexe, et au
jeune homme un métier qui convienne à son âge. Toute profes-
sion sédentaire et casanière, qui efféminé et ramollit le corps, ne
lui plaît ni ne lui convient. Jamais Jeune garçon n'aspira de lui-
même à être tailleur ; il faut de l'art pour porter à ce métier de
femmes le -sexe pour lequel il n'est pas fait (1). L'aiguillé et i'épée
ne sauraient être maniées par les mêmes mains. Si j'étais souve-

rain, je ne permettrais la couture et les métiers à l'aiguille qu'aux femmes et aux boiteux réduits à s'occuper Comme elles. En supposant les eunuques nécessaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne se contentent-ils de ceux qu'a faits la nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le coeur ? Ils en auraient de reste pour le besoin. Tout homme faîbête, délicat, craintif, est condamné par elle à la vie sédentaire, H est fait pour vivre avec les femmes ou à leur manière. Ou'il exerce quelqu'un des métiers qui leur sont propres, à la bonne heure, et, s'il faut absolument de vrais eunuques, qu'on réduise à cet état les hommes qui déshonorent leur sexe en prenant des emplois qui ne lui Conviennent pas. Leur choix annonce Terreur de fa nature : corrigez cette erreur de manière ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon élève les métiers malsains, mais non pas les métiers pénibles, ni même" les métiers périlleux. fis exercent à la fois la force et le courage ; ils sont propres aux hommes seuls, les femmes n'y prétenîend point. Comment n'ont-ils pas honte d'empiéter sur ceux qu'elles font ?

Luctanfur pauese, comedtint colipîiia pauca. Vos tanam trahitis, calathisque peracta refertis i Sellera (2) ...

i. Il n'y avat point de tailleurs parmi les anciens : les habits de» hommes se faisaient d&fiâ là maison par les femmes.

A Avv*n., £«*« II.

LIVRE III

Italie on ne voit point de femmes dans les boutiques ; et l'on ne peut rien imaginer de plus triste que le coup d'œil des rues de ce pays-là pour ceux qui sont accoutumés à celles de France et d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux dames des rubans, des pompoms, du réseau, de la chenille, je trouvais ces orures délicates bien ridicules dans de grosses mains, faites pour souffler à la forge et frapper sur l'enclume, Je me disais : Dans ce pays les femmes devraient, par représailles, lever des boutiques de fourbisseurs et d'armuriers. Eh ! que chacun fasse et vende les armes de son sexe» Pour les connaître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux à la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux ta hache et la scie, à équarrir une poutre, à monter sur un comble, à poser le faîte, à l'affermir de jambes de force et d'entrants ; puis crie à ta sœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te disait de travailler à son point croisé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je te sens ; mais je me laisse quelquefois entraîner à la force des conséquences. Si quelque homme que ce soit a honte de travailler en public, armé d'une doûle et ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un esclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, sitôt qu'on se rira des honnêtes gens. Toutefois, cédon aux préjugés des pères tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfants. Il n'est pas nécessaire d'exercer toutes les professions utiles pour les honorer toutes ; il suffit de n'en estimer aucune au-dessous de soi. Quand on a le choix, et que rien d'ailleurs ne

nous détermine, pourquoi ne consulterait-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les professions de même rang ? Les travaux des métaux sont utiles, et même les plus utiles de tous. Cependant, le moins qu'une raison particulière ne m'y porte, Je ne ferai point de votre fils un maréchal, un serrurier, on n'organise ; je n'aimerais pas à lui voir dans sa forge tailler d'un cyclone. De même je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier, il faut que tous les métiers se fassent ; mais qui choisit doit avoir égard à la propreté, car il n'y a point là d'opinion ; sur ce point les nous décident Enfin je n'aimerais pas ces stupides professions (font les ouvriers.. \$ms industrie et presque automates» n'exercent jamais leurs mains Qu'au même travail Lea #iseraa«l8, tes Wsmfi 6e bas. tes scieurs de jannes* à ççioî s'arrt. d'employer &. ces .rnJtie

SI ÊMILE

mes de sens ? c'est une machine qui en mène une I

Tout bien considéré, le métier que j'aimerais le moins fût du goût de mon élève, est celui de menuisier. Or tout propre, il est utile, Il peut s'exercer dans la maison tient suffisamment le corps en habitude ; il exige de l'adresse et de l'industrie ; et dans la forme des ouvrages, que l'utilité détermine, l'élégance et le goût ne sont pas exclus.

Que si par hasard le génie de votre élève était devenu fient tourné vers les sciences spéculatives, alors je préférerais pas qu'on lui donnât un métier conforme à ses inclinations ; qu'il apprit, par exemple, à faire des instruments de mathématiques, des lunettes, des télescopes, etc.

Quand Emile apprendra son métier, je veux l'apprendre avec lui, car je suis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons ensemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentissage, et nous prétendrons poifit être traités en messieurs, mais en v: apprentis qui ne le sont pas pour rire. Pourquoi iw serions-nous pas tout de bon ? Le czar Pierre était charpentier au chantier, et tambour dans ses propres troupes: pensez-vous que ce prince ne nous valût pas par la naissance ou par le mérite ? Vous comprenez quç ce n'est point k Emile que je dis cela ; c'est à vous, qui que vc puissiez être.

Malheureusement, nous ne pouvons passer tout r temps à rétabli. Noua ne sommes pas seulement apprentis ouvriers, nous sommes apprentis hommes ; et Pappren «*»j££ dt ce dernier métier est plut pénible et plus long que yeatre. Comment ferons-nous donc ? Pren axons-nous cm- Sttette de rabot une heure par |our comme on prend un îSMrttre à danser ? Non, nous ne serions pas des apprenti?, mets des disciples ; et notre ambition n'est pas tant d'apprendre la menuiserie que de nous élever % l'état de menuisier. Je suis donc d'avis que nous allions toutes les semaines une ou deux fois, au moins, passer la journée entière chez le maître, que nous nous levions à son heure; que nous soyons à l'ouvrage avant lui ; que nous mangions à sa table ; que nous travaillions sous ses ordres, et qu'après avoir eu l'honneur de souper avec sa famille nous retournions, si nous voulons, coucher dans nos durs. Voilà comment on apprend plusieurs métiers à fois, et comment on s'exerce au travail des mains 88 négliger l'autre apprentissage.

Soyons simples en faisant bien. N'allons pas repro* îîaàre U opu soins pour ia combattre» 5 .•

gueifitr d'avoir vaincu tes préjugés, c'est s'y soumettre. On dit qire, par un ancien usage de la maison ottomane, le grand seigneur est obligé de travailler de ses mains; eî chacun sait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chefs-d'œuvre. Î1 distribue donc magnifiquement ces chef-d'œuvre aux grands de la Porte ; et l'ouvrage est payé selon la qualité de l'ouvrier, Ce que je vois de mal à cela n'est pas cette prétendue vexation : car, au contraire, elle est un bien. En forçant les grands de partager avec lui tes dépouilles du peuple, le prince est d'autant moins obligé de pifler le peuple directement. C'est un soulagement nécessaire au despotisme et sans lequel cet horrible gouvernement ne saurait subsister.

Le vrai mal d'un pareil usage est Wrîee qu'A donne à. ce pauvre homme de son mérite. Comme le roi Midas, H voit changer en or tout ce qu'il touche, mgis î1 n'&perçoit: pas quelles oreilles cela fait pousser. Pour en conserver de courtes â notre Emile, préservons ses mains de ce riche talent ; que ce qu'il fait ne tire pas son prix de Pou* vrier, mais de l'ouvrage. Ne souffrons jamais au 'on juge du sien au'en le comparant à celui des bons maîtres Que son travail soit nr*<sé par le travail m^rne. et non oarce qu'il est de lui. Dites de ce qui est bien fait : Voilà qui csi bien fait: mais n'ajoutez point : Qui est^ee qui a faii cela ? S'i? dît lui-même d'un air fier et content de lui : C«/ mai nui F ai faii. ajoutez froidement • Varia ou UH autre, il n'importe ; c'est toujours au travail bien fait

Bonne mère, préserve-toi surtout de® mensonges qu'o& te prépare. Si ton fils sait beaucoup de choses, déf«e-toj de tout ce qu'il sait; s'il a le malheur d'être élevé dans Paris, tt d'être riche, il

est perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artistes, il aura tous leurs talents; mais, loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris, le riche sait tout ; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est pleine d'amateurs, et surtout d'amatrices, qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventait ses couleurs. Je reconnais à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes ; H y en peut avoir davantage : mais je n'en connais aucune parmi les femmes, et je doute qu'il y en ait En général, on acquiert un nom dans les arts comme dans (a robe j on devient artiste et juge des artistes comme o2 devient docteur en droit et magistrat

Si donc il était une foi? établi qu'il est beau de sanrofe un métier, vos enfants le sauraient bientôt sans Pape prendre ; ils pssB-craier.-: g\$ çou&e im co&s^Meïl

56 ÊMIL1

de Zurich. Point de fout ce cérémonial pour Emile ; point d'apparence, et toujours de la réalité Qu'on ne dise pas qu'il sait, mais qu'il apprenne en silence Qu'il fasse touïours son chef-d'oeuvre,' et que jamais il ne passe maître; qu'il ne se montre pas ouvrier par son titre, mais par son travail.

Si Jusqu'ici je me suis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps et du travail des mains, je donne insensiblement à mon élève le goût de la réflexion et de la méditation, pour balancer en fui la paresse qui résulterait de son indifférence pour les jugements des hommes et du calme de ses passions. Il faut qu'il travaille en paysan, et qu'il pense en philosophe, pour n'être pas aussi fainéant qu'un sauvage. Le grand secret de l'éducation est de faire q"e les exercices

du corps et ceux de l'esprit servent toujours de délassement l'un aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper sur tes instructions qui demandent un esprit plus mûr. Emile ne sera pas longtemps ouvrier sans ressentir par lui-même l'inégalité des conditions qu'il n'avait d'abord qu'aperçue. Sur les maximes que je lui donne et qui sont à sa portée, il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi seul, en se voyant si près de l'état des pauvres, il voudra savoir pourquoi j'en suis si loin. !! me fera peut-être, au dépourvu, des questions scabreuses : « Vous êtes riches, vous me l'avez dit, et je le vois. Un riche doit aussi son travail à la société, puisqu'il est homme. Mais vous, que faites-vous donc pour elle » ? Que dirait à cela un beau gouverneur ? je l'ignore. Il serait peut-être assez sot pour parler à l'enfant des soins qu'il lui rend. Quant à moi, l'atelier me tire d'affaire : « Voilà, cher Emile, une excellente question ; je vous promets d'y répondre pour moi quand vous y ferez pour vous-même une réponse dont vous soyez content . En attendant, j'aurai soin de rendre à vous et aux pauvres ce que j'ai de trop, et de faire une table ou un banc par semaine, afin de n'être pas tout à fait inutile à tout ».

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à cesser de l'être, rentré dans son individu. Le voilà sentant plus que jamais la nécessité qui l'attache aux choses. Après avoir commencé par exercer son corps et ses sens, nous avons exercé son esprit et son jugement ; enfin nous avons réuni l'usage de ses membres à celui de son cœur. Nous avons fait un homme et maintenant il ne nous reste plus, pour achever l'homme, que de

LIVRE in

faire tm êtn? aimant et sensible, c'est-à-dire de perfectionner la raison par le sentiment. Mais, avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choses, jetons les yeux sur celui d'où nous sortons, et voyons le plus exactement qu'il est possible jusqu'où nous sommes parvenus.

Notre élève n'avait d'abord que des sensations, maintenant il a des idées ; il ne faisait que sentir, maintenant il juge : car de la comparaison de plusieurs sensations successives ou simultanées, et du jugement qu'on en porte, naît une sorte de sensation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La manière de former tes idées est ce qui donne un caractère à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels est un esprit solide : celui qui se contente des rapports apparents est un esprit superficiel ; celui qui voit les rapports tels qu'ils sont est un esprit juste; celui qui les apprécie mal est un esprit faux ; celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence est un fou ; celui qui ne compare point est un imbécile. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées et à trouver des rapports est ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprft, etc.

Les idées simples ne sont que des sensations comparées, Il y a des jugements dans les simples sensations aussi bien que dans les sensations complexes, que j'appelle idée simples. Dans la sensation, le jugement est purement passif, il affirme qu'on sent ce qu'on sent. Dans (a perception ou idée, le hibernent est actif ; il rapproche, Iî compare, il détermine des rannorts que le sens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle est grande, la-

mais la nature ne nous trompe ; c'est toujours nous qui nous trompons.

Je dis qu'il est impossible que nos sens nous trompent car il est toujours vrai que nous sentons ce que nous sentons : et les Epicuriens avaient raison en cela. Les sensations ne nous font tomber dans Terreur que par les jugements qu'il nous plaît d'y joindre sur les causes productrices de ces mêmes sensations, ou sur les rapports qu'elles ont entre elles, ou sur la nature des objets qu'elles nous font apercevoir. Or c'est en ceci que se trompaient les Epicuriens, prétendant que les jugements que nous faisons sur nos sensations n'étaient jamais faux. Nous sentons nos sens : mais nous ne sentons pas nos jugements | low ^ proc'Aons.

Jz vds semr à un mmaût huit ans d'un frossags

a: êmtlb

glacé"; I! pôffe ta culHer à sa touche ce qu*

c'est, et, saisi du froid, s'écrie : Ah ! cela me brûle / o éprouve une sensation très vive ; H n'en connaît point de plus vive que !a chaleur du feu, et fl croit sentir celle* fà. Cependant il s'abuse ; le saisissement du froid le blesse, mais il ne le brûle pas ; et ces deux sensations ne Sont pas semblables, puisque ceux qui ont éprouvé l'u ci loutre ne les confondent point. Ce n'est donc pas ta sensation qui te trompe, mais le jugement qu'A en porte.

fl en est de même de celui qui voit pour la première fois on miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde au cœur de l'hiver ou de \\ cts qui trempe dans Peau tiède une main très chaude ou très froide, ou qui fait rouler entre deux

doigts croisés une petite boule, etc. S'il se contente de dire ce qu'il aperçoit, ce qu'il sent, son jugement étant purement passif, il est impossible qu'il se trompe : mais quand il juge de la chose par l'apparence, il est actif, il compare, il établit par induction des rapports qu'il n'aperçoit pas ; alors il se trompe ou peut se tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a besoin de l'expérience.

Montrez de même à votre élève des nuages passant entre la lune et lui, il croira que c'est la lune qui passe en sens contraire et que les nuages, sont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets se mouvoir préférahlement aux

grands. Il paraît que les nuages paraissent plus grands que fait fait à l'œil «à peine estimer l'éloignement. Lorsque, dans une fête de mode, il regarde d'un peu loin le tableau, il se trompe dans l'erreur contraire, et croit voir courir le tableau, par ce que, ne se sentant point en mouvement, il regarde le bateau, la mer ou la rivière, et tout son horizon, comme un tout immobile, dont le rivage qu'il voit courir ne lui semble qu'une partie.

La première fois qu'un enfant voit un bâton à moitié brisé dans l'eau, il voit un bâton brisé : la sensation est vraie ; et elle ne laisserait pas de l'être quand même nous ne saurions point la raison de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit . Un bâton brisé, et il dit vrai, car il est très sûr qu'il a la sensation d'un bâton brisé. Mais quand, trompé par son jugement, il va plus loin, et qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton brisé, Il affirme encore que ce qu'il voit est en effet un bâton brisé, alors il dit faux : pourquoi cela ? parce alors il devient actif plus par intuition-

W% nmâ ptr m es &<a'îl ne m

imm n

ont qu'il reçoit pa? un sens ©sratt confirmé p*

Puisque toutes nos erreurs viennent de nos fngemetttts, ît est clair que, si nous n'avions Jamais besoin de juger, nous n'aurions nul besoin d'apprendre ; nous ne serions jamais dan» le cas de nous tromper ; nous serions phm îjeureux de notre Ignorance que nous ne pouvons Pêixa de notre savoir. Qui est-ce qui nie que les mv&tit® ptô sachent mille choses vraies que les ignorante ne sauront jamais ? Les savants sont-iis pour cela plus près de te vérité ? Tout au contraire, ifs s'en éloignent en avançant ; parce que, la vanité es juge? faisait encore plus de p grès que les lumières, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugements faux. 11 est de la dernière évidence quQ !es compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonges ; et très sûrement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des sciences que dans tout un peuple de K

Puisque plus les hommes savent, pfcis Hs se trempent, le seul moyen d'éviter l'erreur est l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuserez jamais. C'est la leçon de ta nature aussi bien que de la raison. Hors les rapports immédiats, en très petit nombre et très sensibles, que îes choses ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reste. Un sauvage ne tournerait pas le pîed pour &ïïer voir te îên de la plus bêîie machine et tous îes prodiges de t'iteerricîfcé. Que tif importe 7 est le "noi te plus îmr.ûiêï à l'ignoft^à & (g p\m convenable tu sage.

Mats malheureusement ce mof ne tieos ta ¥»um Tout fions importe depuis que nous somme» dépendants de tout, et notre curiosité s'étend nécessairement avec nog besoins. Voila pourouï j'en donne une tfè» grande au philosophe et n'en donne point au sauvage. Ccîui-eî n'a besoin de personne ; l'autre a besoin de tout le monde, et surtout d'admirateurs.

On me dira que je sors de îa nature : je n'en croîs rien, EHe choisit ses instruments, et les règle, non sur Tapi* nion, mais sur le besoin. Or les besoins changent selon fa situation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de nature, et l'homme naturel vivant dans l'état de société* Emile n'est pas «m sauvage à reléguer dans !es dése fgfj

U faut qu'il sache y trouver a lire, tiî&r p

m EMILE

Puisque au mille: j de tant de rapports nouveaux dont îî va dépendre il faudra malgré lui qu'il juge, apprenonslui donc à bien juger.

La meilleure manière d'apprendre à bien juger est cefle qui tend le plus à simplifier nos expériences, et à pouvoir même nous en passer sans tomber dans Terreur. D'où il suit qu'après avoir longtemps vérifié les rapports des sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque sens par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre sens ; alors chaque sensation deviendra pour nou3 une idée, et cette idée

sera toujours conforme à la vérité. Telle est la sorte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troisième âge de la vie humaine.

Cette manière de procéder exige une patience et une circonspection dont peu de maîtres sont capables, et sans laquelle jamais le disciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorsque celui-ci s'abuse sur l'apparence du bâton brisé, pour lui montrer son erreur vous vous pressez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être ; mais qu'allez-vous lui apprendre ? rien que ce qu'il aurait bientôt appris de lui-même. Oh ! que ce n'est pas là ce qu'il faut faire ! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'instruire, il ne faut pas le détromper sitôt. Prenons Emile et moi pour exemple.

Premièrement, à la seconde des deux questions supposées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'est sûrement, dira-t-il, un bâton brisé. Je doute fort qu'Emile me fasse la même réponse. Ne voyant point la nécessité d'être savant ni de le paraître, il n'est jamais pressé de juger ; il ne luge que sur l'évidence, et il est bien éloigné de la trouver dans cette occasion, lui qui sait combien nos yeux sont trompés sur les apparences, ne fût-ce que dans la perspective.

D'ailleurs, comme il sait par expérience que mes questions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'aperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment ; au contraire, il s'en défie, il s'y fend attentif, il l'examine avec soin avant d'y

répondre. ĩamais Ũ ne me fait de réponse qu'il n'en soit content lui-même, et il est difficile à contenter. Enfm nous ne nous pĩsrons ni lui ni jm! de ģr^mv la venté des choses Mis ♦•tenant *s> n? P» donner dans l'erreur, Notas prions bien plus confus (te nous payer d'une rateoit

livre m *l

?uĩ n'est pas bonne, que de n'en ptinĩ im\\N®f du tout, f ne sais est un fĩot qui nous va si bien à tous d«mx, et que nous répétons si souvent, q?/ĩĩ ne cĩte plus rien à l'un ni à l'autre. M.v soit que cette étourdene lui échappe, ou qu'il l'évite % ir notre commode /* ««r sais, ma réplique es? la mēte : voyons, examinons.

Ce bĩton, qui trempe à moitié dans l'eaii, est fixé dan? une situation perpendiculaire ; pour savoir s'il esĩ brisé, comme il le paraĩt, que de choses n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la marn ?

1* D'abord, nous tournons tout autour du bĩton, et nous voyons que la brisure tourne comme nous. C'est donc notre œil seul qui la change, et ies regards ne remuent pas les corps.

2* Nous regardons bien à plomb sur te bout du bĩton qui est hors de l'eau ; alors le bĩton n'est plus courbe, !e bout voisin de notre œil nous cache exactement l'autre bout (1). Notre œil a-t-il redressé le bĩton?

3° Nous agitions la surface de l'eau ; nous voyons le bĩton se plier en plusieurs piēces, se mouvoir en zigzag, et suivre les on-

dulations d? l'eau. Le mouvement Que nous donnons à cette eau
suffit⁴¹ pour briser, amollir, et fondre ainsi le bâton ?

4° Nous faisons écouler l'eau, et nous voyons le bâton se redresser peu à peu à mesure que l'eau baisse. N'est-ce pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait et trouver la réfraction ? Un n'est donc pas vrai que la vue nous trompe, puisque nous n'avons besoin que d'elle seule pour rectifier tes erreurs que nous lui attribuons.

Supposons l'enfant assez stupide pour ne pas sentir le résultat de ces expériences ; c'est alors qu'il faut appeler le toucher au secours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laissez-le dans sa situation, et que l'enfant y passe la main d'un bout à l'autre ; il ne sentira point d'angle : le bâton n'est donc pas brisé ?

Voulez-vous me dire qu'il n'y a pas seulement ici des jugements, mais des raisonnements en forme. Il est vrai : mais ne voyez-vous pas que, sitôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un raisonnement ? La conscience de toute sensation est une proposition, un

i. Je n'ai depuis trouvé le contraire par une expérience plus exacte. La réfraction agit circulairement, et le bâton paraît plus gros par le bout qui est dans l'eau que par l'autre : mais cela ne dépend que de la force du raisonnement, et la confisque ce n'est pas cela juste.

ôu SMtLÊ

-\ . •>;■.'■■" xttt ""-- coirspar -, &

autre, Officiers. L'art de juger et l'art de raisonner

sont exactement le tñr

Emile ne saura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il

l'apprenne autour de ce bâton, il n'aura point disséqué

d'insectes ; U n'aura point compté les taches du soleil ; il

te saura ce que c'est qu'un microscope et un télescope»

Les doctes élèves se moqueront de son ignorance. Ils

n'auront pas tort ; car, avant de se servir de ces instru**

«te, j'entends qu'il les invente; et vous vous doutez

bien que cela ne viendra pas sitôt.

Voyez! L'esprit de tout me fait cette pSA

? petite coule entre deux doh ! , et qui] c. deux boules, te -ne
lui pir»

-:tra5 ookut à°y regarder, qu'auparavant u ne soit COU*

Ces ébircissements suffiront, je pense, pour marquer

qu'ici l'esprit de m >ve, et la roue pu? laquelle U 1 ce progrès.

M

àiea e§rs tort de choses que

. ut lui Vous craignez que je n'ao eÊpni . connaissant

Ces! tout le contraire ; Je lui apprends bien plus à les r-qu'à
les savoir, je lui montre la route de la science

é, immense, lente à parcourir,

ô lui fais {ni qu'il reconnaisse
 Èrèe, mais Je ne h bis d'aller le
 ^£ d'apprendre de lui-même, il use de sa raison et
 MB de csil;* cPautrui pour ne rien donner à l'opi-
 r à l'autorité, et la plupart de
 mnertf bien moins de nous que des
 De c : continuel il doit résulter une
 -,ieur d'esprit semblable à celle qu'on donne au corps
 fa "travail et tgie. Un autre avantage est
 on n'avance qi m. L'esprit, non
 le corps, ne porte ce qu'il pe\ tf porter. Quand
 "tendement s'approprie les choses avant de les déposer
 i mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui ; au lieu
 qu'en surchargeant la mémoire a son insu, on s'expose
 à n'en jamais rien tirer qui lui soif propre.
 aile a peu de connaissances, mais celles qu'il a sont
 itablement siennes ; il ne sait rien à demi. Dans le
 peifo nombre des choses qu'il sait, et qu'il sait, bien, la
 J3 importante est qu'il y en a beaucoup qu'il ignore e*
 qu'il peut savoir un four, beaucoup plus que d'autres

aunes savent et qu'il ne saura de sa vie, et uue iuSnîë

livré m

----- ne ganta {&\$&& & f ttl

universel, non par les lumières, niais par la faculté «feu acquérir ; un esprit ouvert, intelligent, prêt à tout, et comme dit Montaigne, sinon instruit, du moment instructive Il me suffit qu'il sache trouver Va quoi bon sur tout ce qu'il fait, et être pourquoi sur tout ce qu'il croit Encore une fois, mon objet n'est point de lui donner la science* mais de lui apprendre à l'acquiescer au besoin, de la lui faire estimer exactement ce qu'elle vaut, et de lui faire aimer la vérité par-dessus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, et l'on ne point «forcé de rétrograder.

Emile «fa que ces connaissances naturelles et purement physiques ; il ne sait pas même le nom de l'histoire, ni ce que c'est que néiaaph; liô. H sonnait les

rapports l'homme aux chose*, m&fà nul à&3

rapports moraux de l'homme à l'homme. On sait peu généraliser d'idées, peu faire d'abstractions ; il voit des qualités communes à certains corps sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. 13 connaît l'étendue abstraite à l'aide des figures de la géométrie ; il connaît la quantité abstraite à l'aide des signes de l'algèbre ; ces figures et ces signes sont les supports de ces abstractions, sur lesquels ses sens se reposent. Il ne cherche point à connaître les choses par leur nature, mais seulement par les relations qui l'intéressent. Il n'estime ce qui leur est étranger que par rapport à lui, mais cette estimation est exacte et sûre. La fantai-

sie, la convention, n*y entrent pour rien ; il fait plus de cas de ce qui lui est pins utile, et; ng sa départant Jamais de cette manière d'appréciés, o ne doa* ne rien à l'opinion.

Emile est laborieux, tempérant, patient, ferme, plein Je courage ; son imagination, nullement allumée, ne lui grossit jamais tes d: ~f sensible à peu de maux,

et H sait souffrir avec constance, parce qu'il n'a point! is n disputer contre la destinée. A l'égard de la mort, il ne sait pas encore bien ce que c'est ; mais, accoutumé à subir sans résistance la loi de la nécessité, quand H faudra mourir il mourra sans gémir et sans se débattre y c'est tout ce que la nature permet dans ce moment abhorré de tous Vivre libre et peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot. Emile a de ta vertu tout ce qui se rapporte à lui-même. Pour avoir aussi les vertus sociales, fl lui manque uniquement de coimaîtxe les relationâ qui les

64 ÊMILB

exigent ; il hil manque uniquement des lumières que sũa esprit est tout prêt & recevoir.

U se conduire sans é^ard aux autres, et trouve bon que les autres ne penseni point à lui 11 n'exige nen de personne et ne croit nen devoir à personne II est seuî dans Sa société humaine, tl ne compte que sur lui seul M a droit aussi plus qu'un autre de compter sur lui-mèrr»*1, Car il est tout ce qu'on peut être à son â^e il n'a point d'erreurs, ou n'a que celles qui nous sont inévitables ; ! n'a point de vices, ou n'a que ceux dont nul homme ne peut se garantir. Il a le corps sain, les membres agiles, l'esprit

juste et sans préjugés, le cœur libre et sans passions. L'amour-propre, la première et la plus naturelle de toutes, y est encore à peine exalté Sans troubler le repos de personne, il a vécu content, heureux- et libre, autant que ta nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainsi parvenu à sa quinzième année ait perdu les précédentes ?

LIVRE QUATRIEME

Que nous passons rapidement sur cette terre ! le premier quart de la vie est écoulé avant qu'on en connaisse l'usage ; le dernier quart s'écoule encore après qu'on a cessé d'en jouir. D'abord, nous ne savons point vivre : bientôt nous ne le pouvons plus ; et, dans l'intervalle qui sépare ces deux extrémités inutiles, les trois quarts du temps qui nous reste sont consumés par le sommeil, par le travail, par la douleur, par la contrainte, par les peines de toute espèce. La vie est courte, moins par le peu de temps qu'elle dure, que parce que, de ce peu de temps, nous n'en avons presque point pour la goûter. L'instant de la mort a beau être éloigné de celui de la naissance, la vie est toujours trop courte quand cet espace est mal rempli.

■ Nous naissons, pour ainsi dire, en deux fois ; Finie pour exister, et l'autre pour vivre ; Une pour l'espèce, et l'autre pour le sexe Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort sans doute ; mais l'analogie extérieure est pour eux. Jusqu'à l'âge nubile, les enfants des deux sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue ; même visage, même figure, même teint, même voix, tout est égal : les filles sont des enfants, les garçons sont des

enfants ; te même nom suffit à des êtres si semés. Les mâles, en qui l'on empêche le développement ultérieur du sexe, gardent cette conformité toute leur vie ; ils sont toujours de grands enfants ; et les,

Emile II «

femntes, ne perdant point cette même conformité, semblent, à bien des égards, ne jamais être autre chose.

Mais l'homme, en général, n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance 11 en sort au temps prescrit par la nature ; et ce moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences.

Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes : une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans Humeur, des emportements fréquents, une continuelle agitation d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinabê; fl devient sourd à la voix qui le rendait docile ; c'est un lion dans sa fièvre; U méconnaît son guide, -il ne vent plus être gouverné.

Aux signes moraux d'une humeur qui s'altère se Joignent des changements sensibles dans la figure. Sa physionomie se développe et s'empreint d'un caractère ; le coton rare et doux qui croît au bas de ses joues brunit et prend de la consistance. Sa voix mue, ou piutôt il la perd : il n'est ni enfant ni homme et ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'âme, qui n'ont rien dit jusqu'ici, trouvent un tangage et de l'expression ; un feu naissant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une sainte innocence, mais ils n'ont plus leur première imbécillité : il sent déjà qu'ils peuvent trop dire ; il commence à savoir tes bais-

ser et rougir ; il devient sensible avant de savoir ce qu'il sent ; il est inquiet sans raison de l'être Tout cela peut venir lentement et vous laisser du temps encore ; mais si sa vivacité se rend trop impatiente, si son emportement se change en fureur, s'il s'irrite et s'attendrit d'un instant à l'autre, s'il 'verse des pleurs sans sujet, si, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, son pouU s'élève et son œil s'enflamme, si la main d'une femme se posant sur la sienne le fait frissonner, s'il se trouble ou s'intimide auprès d'elle; Ulysse, ô sage Ulysse ! prends «Tarde à toi; les outres que tu fermais avec tant de soin sont ouvertes; les vents sont déjà déchaînés; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout est perdu.

C'est ici la seconde naissance dont j'ai parlé ; c'est ici nue l'homme naît véritablement à la vie, et put rien d'humain n'est étranger à lui. Jusqu'ici nos soins n ont été que des jeux d'enfant ; ils ne prennent qu a présent une véritable importance. Cette époque où finissent les éducations ordinaires est proprement celle ou la nôtre

tîVRBIVi, 'W

commencer » mais pour biêrî t. c'al nouveau

plan, reprenons de plus haut l'état des choses qui s'y rapportent

Nos passions sont les principaux instruments de notre conservation : c'est donc une entreprise aussi raine que naicule de vouloir les détruire ; c'est contrôler la nature, cpt réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu disait à l'homme ci anéantir les passions qu'il lui donne, Dieu voudrait et ne voudrait pas; il se contredirait lui-même. Jamais il n'a doisnr cet ordre insensé, rien de pareil n'est

écrit dans le cœur humain ; et ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de son cœur.

Or, je trouverais celui qui voudrait empêcher tes passions de naître presque aussi fou que celui qui voudrait les anéantir ; et ceux qui croiraient que Mel a été mon projet jusqu'ici m'auraient sûrement fort mal entendu. |

Mais raisonnerait-on bien si, de ce qu'il est dans la nature de l'homme d'avoir des passions, on allait conclure que toutes les passions qu'on nous sentons en nous et que nous voyons dans les autres sont naturelles ? Leur source est naturelle, il est vrai ; mais mille ruisseaux étrangers l'ont grossie : c'est un grand fleuve qui s'accroît sans cesse, et dans lequel on trouverait à peine quelques gouttes de ses premières eaux. Nos passions naturelles sont très bornées ; elles sont les instruments de notre liberté, elles tendent à nous conserver. Toutes celles qui nous subjuguent et nous détruisent nous viennent d'ailleurs ; la nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à son préjudice

La source de nos passions, l'origine et le principe de 3 les autres, la seule qui naît avec l'homme et ne le quitte jamais tant qu'il vit, est l'amour de soi ; passion primitive, innée, antérieure à toute autre, et dont toutes les autres ne sont, en un sens, que des modifications. En ce sens, toutes, si l'on veut, sont naturelles : mais la plupart de ces modifications ont des causes étrangères sans lesquelles elles n'auraient jamais lieu ; et ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuses, nous sont nuisibles ; elles changent le premier objet et vont contre leur principe : c'est alors que l'homme se trouve hors de la nature, et se met en contradiction avec soi.

L'amour de soi-même est toujours bon et toujours conforme à Tordre. Chacun étant chargé spécialement de sa propre conservation, Je premier et le plus important de ses soins, est et doit être d'y veiller sans cesse iM

68 £MH-E

comment y veillerait-il ainsi s'il n'y prenait le plus grand intérêt ?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conserver; D faut que nous nous aimions plus que toute chose; et, 'par une su'te immédiate du même sentiment, nous aimons ce qui nous conserve. Tout enfant s'attache à sa nourrice. Romulus devait s'attacher à la louve qui l'avait ,tu;u rvoK^t-H rM attafthpmmfMvf est nurement machinal.

: repousse : ce n'est là qu'un instinct aveugle. Ce qui transforme cet instinct en sentiment, l'attachement en amour, l'aversion en haine, c'est l'intention manifestée de nous nuire ou de nous être utile. On ne se passionne pas pour les êtres insensibles qui ne suivent que l'impulsion qu'on leur donne ; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur disposition intérieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inspirent des sentiments semblables a ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous sert, on le cherche, mais ce qui nous veut servir on 1 aime ; ce qui nous nuit, on le fuit ; mais ce qui nous veut nuire, on

lG Leaipremier sentiment d'un enfant est de s'aimer lui-même ; et le second, qui dérive du P^J;,^!1.8^ % ceux qui l'approchent : car, dans lnf/\4ysaJabnfeS\t°Vsl est, il ne connaît personne que par I assistance ^ et ie& soins qu'il reçoit. D'abord l'attachement

qu'il a pour sa nourrice et sa gouvernante n'es ^ jf' ' ^ Me.
 cherche parce qu'il a besoin d'elles et qui! se trouve bkn de les
 avoirq • c'est plutôt connaissance que bienveiltaSef D lui faut
 beaucoup de temps .pour W^g que non seulement elles lui sont
 ^m***»™* veulent l'être ; et c'est alors qu'il commence à les ai-
 mer. Un enfant est donc, naturellement enclin ? i la bienveiL-

» FEUS " ^"«^Æ^ a autrui seve",c,cf^ devient impérieux, ja-
 loux, trom-

«sal!3 si >— -■-= »

LIVRE IV 6g

Sistef ; il bat la chaise ou la table pouf avoir 'désobéi. L'amour de
 soi, qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins
 sont satisfaits ; mais l'amourpropre, qui se compare, n'est jamais
 content et ne saurait l'être, parce que ce sentiment, en nous pré-
 férant aux autres, exige aussi que les autres nous préférant à eux,
 ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces et af-
 fectueuses naissent de l'amour de soi, et comment les passions
 haineuses et irascibles naissent de l'amour-propre. Ainsi, ce qui
 rend l'homme essentiellement bon, est d'avoir peu de besoins, et
 de peu se comparer aux autres; ce qui le rend essentiellement
 méchant, est d'avoir beaucoup de besoins, et de tenir beaucoup à
 l'opinion. Sur ce principe il est aisé de voir comment on i?cat di-
 riger au bien ou au mal toutes les passions des enfants el des
 hommes. il ejst vrai que, ne pouvant vivre toujours seuls, ils vi-
 vront difficilement toujours bons : cette difficulté même augmen-
 tera nécessairement avec leurs relations; et c'est en ceci surtout

que les dangers de la société nous rendent l'art et les soins plus indispensables, pour prévenir dans le cœur humain la dépravation qui naît de ses nouveaux besoins.

L'étude convenable à l'homme est celle de ses rapports, Tant qu'il ne se connaît que par son être physique, il doit s'étudier par ses rapports avec les choses ; c'est remploi de son enfance : quand il commence à sentir son être moral, il doit s'étudier par ses rapports avec les Sommes ; c'est l'emploi de sa vie entière, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Sitôt que l'homme a besoin d'une compagne, il n'est plus un être isolé, son cœur n'est plus seul; toutes ses relations avec son espèce, toutes les affections de son âme naissent avec celle-là ; sa première passion fait bientôt fermenter les autres.

Le penchant de l'instinct est indéterminé. Un sexe est attiré vers l'autre : voilà le mouvement de la nature. Le choix, les préférences, l'attachement personnel, sont l'ouvrage des lumières, des préjugés de l'habitude : il faut du temps et des connaissances pour nous rendre.

• capable d'amour : on n'aime qu'après avoir jugé, on ne s'effère qu'après avoir comparé. Ces jugements se font qu'on s'en aperçoive, mais ils n'en sont pas moins réels. Le véritable amour, quoi qu'on en dise, sera toujours honoré des hommes», car, bien que ses emportements nous égarent; bien «qu'il n'exclue pas du cœur qui

,le sent rtrr, qualités odieuses, et roielraei qu'il en gto*

cluïse, il eu supposé pourtant toujours d'estimables, sans lesquelles on serait hors d'état de le sentir. Ce choix qu'on met en opposition avec la raison nous vient d'elle. On a fait l'amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, et qu'il voit des rapports que nous ne pouvons apercevoir. Paur qtii n'aurait nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme serait également bonne, et la première venue serait toujours la pîus aimable. Loin que l'amour vienne de la nature, il est la régie et le frein de ses penchants : c'est par lui qu'excepte l'objet aimé un sexe n'est pîus rien pour l'autre.

La préférence qu'on accorde, on veut l'obtenir ; l'amour doit ttiv réciproque. Pour erre aimé, il faut se rendre ahnab!© ; pour être préféré, il faut se rendre pîus aimable qu'un autre, plus aimable qut tout autre, au moins aux yeux de l'objet aimé. De là les premiers regards sur ses semblables; de là les premières comparaisons avec eux ; de là l'émulation, les rivalités, la jalousie. Un cceur plein d'un sentiment qui déborde aime à s'épancher : du besoin d'une maîtresse naît bientôt celui d'un ami. Celui qui sent combien il est doux d'être aimé voudrait l'être de tout Je monde, et tous ne sauraient vouloir de préférence qu'il n'y ait beaucoup de mécontents. Avec l'amour et l'amitié I naissent tes dissensions, l'inimitié, la haine. Du sein de i tant de passions diverses je voiz l'opinion s'élever un | fcrêne inébranlable, et les stupides mortels, asservis à son ! empire, ne fonder leur propre existence que sur tes JugMRMtte d'autrui.

gtendez ces idées, et vous- verrez d'où vient a notre ; a»«Br-prr>pre la forme que nous lui croyons naturelle ; Ct comment l'amour de soi, cessant d'être un sentiment absolu devient orgueil

dans les grandes âmes, dans les petites, et, dans toutes, se nourrit sans cesse aux dépens du prochain. L'espèce de ces passions, n'ayant point son siège dans le cœur des enfants, n'y peut naître à l'âge de l'enfance ; c'est nous seuls qui l'y portons, et jamais elles n'y prennent racine que par notre faute : mais il n'en est plus ainsi du cœur du jeune homme ; quoi que nous puissions faire, elles y naîtront malgré nous, il est donc temps de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes sur l'état critique dont il s'agit ici. Le passage de l'enfance à la puberté n'est pas tellement déterminé par l'âge qu'il ne varie dans les individus à l'âge de six ans. • Toul

Liras iv «i

chauds et les pays froids; et chacun voit que les tempéraments ardents sont formés plus tôt que les autres; mais on ne peut se tromper sur les causes, et souvent attribuer au physique ce qu'il faut imputer au moral ; c'est un des abus les plus fréquents de la philosophie de notre siècle. Les instructions de la nature sont tardives et lentes; celles des hommes sont presque toujours prématurées. Dans le premier cas, les sens éveillent l'imagination; dans le second, l'imagination éveille les sens: elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énervier, & faiblir d'abord les individus, puis l'espèce même à la longue. Une observation plus générale est plus sûre que celle de l'effet des climats est que la puberté et la puissance du sexe est toujours plus hâtive chez les peuples instruits et policés que chez les peuples ignorants et barbares (1). Les enfants ont une sagacité singulière pour démêler, à travers toutes les singeries de la décence, les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte,

les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du mystère qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, sont autant d'aiguillons à leur curiosité. A la manière dont on s'y prend, il est clair que ce qu'on feint de leur cacher n'est que pour le leur apprendre; et c'est, de toutes les instructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Consultez l'expérience, vous comprendrez à quel point cette méthode insensée accélère l'ouvrage de la nature et

i, « Dans Tes villages, dit M. de Buffon, et chez les gens aisés* les enfants accoutumés à des nourritures abondantes et sucrées arrivent plus tôt à cet état ; à la campagne où le pauvre peuple, les enfants sont plus tardifs, parce qu'ils «ont mal et trop peu nourris \$ il leur faut deux ou trois années de plus » (Hist. nat , t. IV, p. 238). J'admets l'observation. mais non l'explication, puisque, dans le pays où le villageois se nourrit très bien et mange beaucoup, comme dans le Valais, et même en certains cantons montagneux de l'Italie, comme le Frioul, l'âge de puberté dans les deux sexes est également plus tardif qu'au sein des villes, où, pour satisfaire la vanité, l'on met souvent dans le manger une extrême parcimonie, et où la plupart font, comme dit le proverbe, habits de velours et ventre de son. On est étonné, dans ces montagnes, de voir de grands garçons, forts comme des hommes, avoir encore la voix aiguë et le menton sans barbe, et de grandes filles, d'ailleurs très formées, n'avoir aucun signe physique de leur sexe ; différence qui me paraît venir uniquement de ce que, dans les villages leurs mesures, leur génatraton, plus longtemps parvenue, fait plus tard l'usage • g, et le - . - . BMffsi pYêQ99Qi

raîne Te tempérament. C'est tel Fune des principales causes qui font dégénérer les races dans les villes. Les jeûner, gens, épuisés de bonne heure, restent petits, faihles, ma! faits, vieillissant au lieu de grandir, comme la vigne à qui l'on fait porter du fruit au printemps languit et meurt avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des peuples grossiers et simples pour connaître jusqu'à quel âge une heureuse ignorance y peut prolonger l'innocence des enfants : c'est "un spectacle à la fois touchant et risibîe d'y voir les deux sexes, livrés à la sécurité de leurs cœurs, prolonger dans la fleur de l'âge et de la beauté les jeux naïfs de l'enfance, et montrer par ieur familiarité môme la pureté de leurs plaisirs. Quand enfin cette aimable jeunesse vient à se marier, les deux époux, se donnant mutuellement les prémices de leur personne, en sont plus chers l'un à l'autre ; des multitudes d'enfants sains et robustes, deviennent le gage d'une union que rien n'altère, et le fruit de la sagesse de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquiert la conscience de son sexe diffère autant par l'effet de l'éducation que par Faction de la nature, il suit de là qu'on peut accélérer et retarder cet âge selon la manière dont on élèvera les enfants; et si le corps gagne ou perd de la consistance à mesure qu'on retarde ou qu'on accélère ce progrès, il suit encore que, plus on s'applique à le retarder, plus un jeune homme acquiert de vigueur et de force. Je ne parle encore que des effets purement physiques ; on verra bientôt qu'ils ne se bornent pas là.

De ces réflexions je tire la solution de cette question si souvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfants de bonne heure sur les objets de leur curiosité, ou s'il vaut mieux Iein* donner le change par de modestes erreurs. Je pense quTî ne faut faire ni l'un ni

l'autre. Premièrement, cette curiosité ne leur vient point sans qu'on y ait donné Heu : il faut donc faire en sorte qu'ils ne l'aient pas. En second lieu, des questions qu'on n'est pas forcé de résoudre n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait : il vaut mieux lui imposer silence que de lui répondre en mentant; il sera peu surpris de cette loi, si l'on a pris soin de l'y asservir dans les choses indifférentes. Enfin, si l'on prend le parti de répondre, que ce soit avec la plus grande simplicité, sans mystère, sans embarras, sans sourire D V «a beaucoup moins de danger à satisfaire la curiosité de Fenêtré qu'à l'exciter.

Hue vos réponses édetrt foujou?» graves, courtes,;. petî*

WVRB w m

éics, et sans Jamais paraître hésiter; je n'ai pas besoin rer qu'elles doivent être vraies. On ne peut apprendre enfants le danger de mentir aux hommes, sans aîr, de la part des hommes, le danger plus grand de mentir aux enfants. Un seul mensonge avéré du maître à l'élève ruinerait à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance absolue sur certaines matières est peut-être ce qui conviendrait le mieux aux enfants ; mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il est impossible de leur cacher toujours : il faut, ou que leur curiosité ne s'éveille en aucune manière, ou qu'elle soit satisfaite avant l'âge où elle n'est plus sans danger. Votre conduite avec votre élève dépend beaucoup, en ceci, de sa situation particulière, des sociétés qui l'environnent, des circonstances ou l'on prévoit qu'il pourra se trouver, etc. Il aorte Ici de ne rien donner au hasard; et si vous n'êtes pas sûr de lui faire ignorer jusqu'à seize ans la différence des sexes, ayez soin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfants un fan-. gage trop épuré, ni qu'on fasse de longs détours, don* ils s'aperçoivent, pour éviter de donner aux choses leur véritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matières, ont toujours beaucoup de simplicité ; mais des imaginations souillées par le vice rendent l'oreille délicate, et forcent de raffiner sans cesse sur les expressions. Les termes grossiers sont sans conséquence, ce sont les idées las* cives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur soit naturelle à l'espèce humaine, naturellement les enfants n'en ont point ; la pudeur ne naît qu'avec la connaissance du mal : et comment tes enfants, qui n'ont ni ne doivent avoir cette connaissance, auraient-ils le sentiment qui en est l'effet ? Leur donner des leçons de pudeur et d'honnêteté, c'est leur apprendre qu'il y a des choses honteuses et deshonnêtes, c'est leur donner un désir secret de connaître ces choses-là: tôt ou tard ils en viennent à bout, et la première étincelle qui touche à l'imagination accélère à coup sûr l'embrasement des sens. Quiconque rougit est déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Les enfants n'ont pas les mêmes désirs que tes hommes: mais sujets, comme eux, à la malpropreté qui blesse les sens, ils peuvent de ce seul assujettissement recevoir les mêmes leçons de bienséance. Suivez l'esprit de la nature, qui, plaçant dans les mêmes tfeux les organes des plaisirs - ^ets et ceu| dea besoins dégoûta tjs, nous fn*|tre Ses

tantôt par une autre ; à Phomme par la modestie, à l'enfant par la propreté.

Je qc vois qu'un bon moyen de conserver aux enfants leur mnocence, c'est que tous ceux qui les entourent la respectent et l'aiment; sans cela, toute la retenue dont on tâche d'user avec eux se dément tôt on tard : un sourire, un clin d'ceil, un geste échappé, leur disent tout ce qu'on cherche à leur taire ; il leur suffit, pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu eaclier. La délicatesse de tours Ci d'expressions dont se servent entre eux tes gens polis, supposant des lumières que les enfants ne doivent point avoir, est tout à fait déplacée avec eux ; mais, quand on honore vraiment leur simplicité, Ton prend aisément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté de langage qui sied et qui plaît à l'innocence : voilà le vrai ton qui détourne un enfant (Tune dangereuse curiosité. En tui parlant simplement de tout, on ne lui laisse pas soupçonner qu'il reste rien de plus à tui dire ; en joignant aux mots grossiers les idées déplaisantes qui leur conviennent, on étouffe le premier feu de l'imagination : on ne lui défend pas de prononcer ces mots et d'avoir ces idées; mais on lui donne, sans qiftû y songe, de la répugnance à les rappeler. Et com- &?en d'embarras cette liberté naïve ne sauve-t-elle point à ceux qui, la tirant de leur propre cœur, disent toujours c'o qu'tî faut dire, et le disent toujours comme ils l'ont senti ?

Comment se fon? îûs enfants? Question embarrassante qtÛ vient assez naturellement aux enfants, et dont ta réponse indiscrete ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs et de leur santé pour toute leur vie. La manière la plus courte qu'une mère imagine pour s'en débarrasser sans tromper son fils, est de tui imposer silence. Cela serait bon, sj on t'v eût accoutumé de longue main dans des questions indifférentes, et qu'il ne soup-

çonnât pas du mystère à ce nouveau ton; mais rarement elle s'en tient là. Cesi le secret des gens mariés, lui dira-t-eile; de petits

forçons ne doivent point être si curieux. Voilà qui est fort ien pour tirer d'embarras la mère ; mais qu'elle sache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le secrei des gens mariés, et <fj'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on me permette de rapporter une réponse bien différente que j'ai entendu faire à la même question, et fl me frappa d'autant plus qu'elle partait c . s crue dans ses rr

LIVRE fe 5T

mais qui savait au besoin fouler aux pieds, pour îe bien de 6on fils et pour la vertu, la fausse crainte du blâme et les vains propos des plaisants. H n'y avait pa3 longtemps que l'enfant avait jeté par !c3 urines une petite pierre qui M avait déchire l'urètre ; mans te mal passé était oublié. Maman, dit îe petit étourdi, comment se font les enfants? Mon fils, répond la mère sans hésiter, les femmes les pissent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie. Que les fous rient, que les soîs soient "scandalisés : mais que les sages cherchent si Jamais ils trouveront imç, réponse plus judicieuse, et qui alite mieux à ses Sus.

D'abord l'idée d'un besoin naturel, et connu de Veni&nf, 'détourne celle d'une opération mystérieuse. Les idées accessoires de la douleur et dç la mort couvrent celle-ïà d'un voile de tristesse, qui amortit l'imagination et réprime ta curiosité; tout porte

l'esprit sur tes suites de l'accouchement, et non pas sur ses causes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtants, des images de souffrance, voilà les éclaircissements où mène cette réponse, si la répugnance qu'elle inspire permet à l'enfant de les demander Par où l'inquiétude des désirs aurait-elle occasion de naître dans des entretiens ainsi dirigés ? et cependant vous voyez que la vente n'a point été altérée, et qu'on n'a point eu besoin d'abuser son élève au lieu de l'instruire.

Vos enfants lisent; ils prennent dans leurs lectures des connaissances qu'ils n'auraient pas s'ils n'avaient point lu; s'ils étudient, l'Imagination s'allume et s'affranchit du silence du cabinet; s'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voient des exemples dont ils sont frappés; on leur a si bien persuadé qu'ils étaient hommes, que, dans tout ce que font les hommes en leur présence, ils cherchent aussitôt comment cela peut leur convenir : il faut bien que les actions d'autrui leur servent de modèle, quand les jugements d'autrui leur servent de loi. Des domestiques qu'on fait dépendre d'eux, par conséquent intéressés à leur plaire, leur font courir aux dépens des bonnes mœurs; des gouvernantes rieuses leur tiennent à quatre ans des propos que la plus effrontée n'oserait leur tenir à quinze; bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit, mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens polis préparent des libertines; le laquais fripon rend l'enfant dé- : g • d<: IV

Un enfant élevé selon son âge est seul; il ne connaît d'attachements que ceux de l'habitude ; il aime sa sœur comme sa montre, et son ami comme son chien. Il ne se sent d'aucun sexe, d'aucun espèce : l'homme et la femme lui sont également étrangers; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font ni de ce qu'ils disent; il ne le

voit ni ne, l'entend, ou n'y fait nulle attention; leurs discours ne l'intéressent pas plus que leurs exemples: tout cela n'est point fait pour lui. Ce n'est pas une erreur artificieuse qu'on lui donne par cette méthode, c'est l'ignorance de la nature. Le temps vient où la même nature prend soin d'éclairer son élève; et c'est alors seulement qu'il a mis en état de profiter sans risque des leçons qu'il lui donne. Voilà le principe : le détail des règles n'est pas de mon sujet, et les moyens que je propose en \ d'autres objets servent encore d'exemple pour celui-:..

Voulez-vous mettre l'ordre et la règle dans les passions Haïssantes ? étendez l'espace durant lequel elles se développent» afin qu'elles aient le temps de s'arranger à mesure qu'elles naissent; alors ce n'est pas l'homme qui les ordonne, c'est la nature elle-même : votre soin n'est que de la laisser arranger son travail. Si votre élève était seul, vous n'auriez rien à faire; mais tout ce qui l'environne enflamme son imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne: pour le retenir, il faut le pousser en sens contraire. Il faut que le sentiment enchaîne l'imagination, et que la raison fasse taire l'opinion des hommes. La source de toutes les passions est la sensibilité, l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ses rapports doit être affecté quand ces rapports s'altèrent et qu'il en imagine ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature : ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les passions de tous les êtres bornés, même des anges, s'il y en a, car il faudrait qu'ils connussent la nature de tous les êtres pour savoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici donc le sommaire de toute la sagesse de Vrumame dans l'usage des passions : 1° sentir ses vrais rapports de l'homme tant

dans l'espèce que dans l'individu; 2° ordonne/ toutes les affections de l'âme selon ces rapports.

Mais l'homme est-il maître d'ordonner ses affections selon tels ou tels rapports ? Sans doute, s'il est maître de diriger son imagination sur tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude: d'ailleurs, Il s'agit moins ici d« oe qu'un fcomma peut fafr» &ur lui-même que de ©e que nous pouvons fln sur notre tflèvo par le Chofa dfcs

UVRE IV n

constances où nous le plaçons. Exposer l«s moyens ?res à le maintenir dans l'ordre de ta nature, c'est dire assez comment U en peut sortir.

Tant que sa sensibilité reste bornée à son individu, il n'y a rien de moral dans ses actions; ce n'est que quand elle commence à s'étendre hors de hii, qu'il prend d'abord les sentiments, et ensuite les notions du bien et du mal qui le constituent véritablement homme et partie intégrante de son espèce; c'est donc â ce premier point qu'il faut d'abord fsxex nos observations.

Eîles sont difficiles en ce que, pouf les faire, il faut rejeter les exemples qui sont sous nos yeux, et chercher ceux où les développements successifs se font selon l'ordre de la nature.

Un enfant façonné, poli, civilisé, qui n'attend que la puissance de mettre en œuvre les instructions préma« turées qu'il a reçues, ne se trompe jamais sur le moment où cette puissance lui survient : loin de l'attendro H l'accélère ; il donne à son sang une fermentation précoce, il sait quel doit être l'objet de ses désirs longtemps même avant qu'il les éprouve. Ce n'est pas la nature qui

l'excite, c'est lui qui la force : elle n'a plus rien à lui apprendre en le faisant homme- il l'était par la pensée longtemps avant de l'être en effet

La véritable marche de la nature est plus graduelle et plus lente. Peu à peu le sang s'enflamme, les esprits s'élaborent, le tempérament se forme. Le sage ouvrier qui dirige la fabrique a soin de perfectionner tous ses instruments avant de les mettre en œuvre ; une longue inquiétude précède les premiers désirs, une longue ignorance leur donne le change ; on désire sans savoir quoi. Le sang fermente et s'agite ; une surabondance de vie cherche à s'étendre au dehors. L'œil s'anime et parcourt les autres êtres, on commence à prendre intérêt à ceux qui nous environnent, on commence à sentir qu'on n'est pas fait pour vivre seul : c'est ainsi que le cœur s'ouvre aux affections humaines et devient capable d'attachement.

Le premier sentiment!- dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible n'est pas l'amour, c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables, et l'espèce l'affecte avant le sexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée ; c'est de profiter de la sensibilité naissante pour jeter dans le cœur du jeune adolescent les premières semences de l'humanité; avantage d'autant

78 ' ÉMHE

pié ü;t:k\ vz que le seul DÛ les

mêmes soins puissent avoir un vrai succès. j

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, et livrés aux femmes et à la débauche, étaient inhumains

et cruels ; fa fougue du tempérament les rendait impatients, vindicatifs, furieux ; leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusait à tout le reste ; ils ne connaissaient ni pitié ni miséricorde ; Us auraient sacrifié père, mère, et l'univers entier au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvements de la nature vers les passions tendres et affectueuses : son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables ; il tressaille d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement ; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporte, colère, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir ; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite ; il voudrait au prix de son sang racheter celui qu'il a versé ; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même ? au fort de sa fureur, une excuse, un mot le désarme ; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance, ni de la haine ; elle est celui de la cécité, de la clémence,

de la générosité. Oui, je le soutiens et je ne crains point de démentir par là. Ence, un enfant qui n'est pas

ft

rien "dit 'de s5n!3abteTj« le crois bien : vos philosophes, vés dans toute la corruption des collèges, n'ont garde de savoir c

C'est la faiblesse de l'homme ! -1 sociable ; ce

« ont nos misères communes qui portent nos coeurs a l'humanité : nous ne lui devrions rien si nous n'étions pas hommes. Tout attachement est un signe d'umsai si chacun de nous n'avait nul des autres, il ne

soncerait emère à s'unir a eux. Ainsi de noire inhr: même naï-
Miotre frêle bonheur. Un être vraiment heui

ire : Dieu seul jouit d'un bonheur absolu ;

as qui de nous en a l'idée? Si quelque être imparfait

poUva ' » à toi-même, de quoi jouirait-u selon

uvftffV, ' n

i *fâir. Seul, il serait tr :-, je ne cannois fias

que celui qui n'a besoin de rien, puisse aimer quelque chose ;
je ne conçois pas que celui qui n'-aime rien puisse être heureux. •

Il suit de la que nous nous attachons à nos semblable noms par le sentiment de leurs plaisirs que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité ds notre nature et les garants de leur attachement pour notât. Si nos besoins communs nous unissent par intérêt, nos misères communes nous unissent par affection. L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins d'amour que d'envie ; on l'accuserait volontiers d'usurper un droit qu'il n'a pas en se faisant un bonheur exclusif ; et l'amourpropre souffre encore en nous faisant sentir que cet homme n'a nul besoin de nous. Mais qui est-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit souffrir? Qui est-ce qui ne voudrait pas le délivrer de ses maux s'il n'en coûtait qu'un souhait pour cela ? L'imagination nous met à la place d'un misérable phûôi qu'à celle

de l'homme heureux ; on sent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amère, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble, quand l'un de nous est exempt des maux qu'il souffre, et que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter et nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvements de la sensibilité naissante, et tourner son caractère vers la bienfaisance et vers la bonté ? n'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie, par la trompeuse image du bonheur des hommes ; n'exposez point d'abord à ses yeux la pompe des cours, le faste des palais, l'attrait des spectacles ; ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes assemblées ; ne lui montrez l'extérieur de la grande société qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connaisse les hommes, ce n'est pas le former, c'est le corrompre ; ce n'est pas l'instruire, c'est le tremper.

Les hommes ne sont naturellement ni rois, ni grands, ni courtisans, ni riches : tous sont nés faibles et pauvres ; tous sujets aux misères de la vie, aux chagrins, aux maux, aux besoins, aux douleurs de toute espèce ; enfin, tous sont condamnés à la mort. Voilà ce qui est vraiment de l'homme ; voilà de quoi nul mortel n'est exempt.

m EMILE

mencez donc par étudier de la nature humaine ce qui en est le plus inséparable, ce qui constitue le mieux l'humanité.

A seize ans l'adolescent sait ce que c'est que souffrir ; car il a souffert lui-même ; mais à peine sait-il que d'autres êtres souffrent aussi, le voir sans le sentir n'est pas le savoir, et, comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que sentent les autres, ne connaît de maux que les siens ; mais quand le premier développement des sens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à sentir dans ses semblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, et à souffrir de leurs douleurs : c'est alors que le triste tableau de l'humanité souffrante doit porter à son cœur le premier attendrissement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'est pas facile à remarquer dans vos enfants, à qui vous en prenez-vous ? Vous les intruisez de si bonne heure à jouer le sentiment, vous leur en apprenez sitôt le langage, que, parlant toujours sur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-même et ne vous laissent nul moyen de distinguer quand, cessant de mentir, ils commencent à sentir ce qu'ils disent. Mais voyez mon Emile ; à l'âge où je l'ai conçu il n'a ni senti mentir. Avant de savoir ce que c'est qu'aimer, il n'a dit à personne : Je vous aime bien ; on ne lui a point prescrit la contenance qu'il devait prendre en entrant dans la chambre de son père, de sa mère, ou de son gouverneur malade ; on ne lui a point montré l'art d'affecter la tristesse qu'il n'avait pas. Il n'a feint de pleurer sur la mort de personne, car il ne sait ce que c'est que mourir. La même insensibilité qu'il a dans le cœur est aussi dans ses manières : indifférent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfants, il ne prend intérêt à personne : tout ce qui le dis-

tingue est qu'il ne veut point paraître en prendre et qu'il n'est pas faux comme eux.

Emile, ayant peu réfléchi sur les êtres sensibles, saura tard ce 'que c'est que souffrir et mourir. Les plaintes et les cris commenceront d'agiter ses entrailles, l'aspect du san* qui coule lui fera détourner les yeux, les convulsions d'un animal expirant lui donneront je ne sais quelle angoisse avant qn'il sache d'où lui viennent ces nouveaux mouvements. S'il était resté stupide et barbare, il ne les aurait pas ; s'il était plus instruit, il en connaîtrait la source : il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien sentir et pas assez pour concevoir ce qu'il sent.

Ainsi naïf la n«tié, premier sentiment relatff qui touche Je ec-cur humain, selon l'ordre do la nature. Pour devenir

IVRE IV

sensible et pitoyable, il faut que l'enîant sache qu'il y a des êtres semblables à lui, qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, et d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous, et nous identifiant avec l'animal souffrant, en quittant, pour ainsi dire, notre être pour prendre le sien ? Nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre ; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime et commence à le transporter hors de lui.

Pour exciter et nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avonsnous donc à faire, si ce n'est d'offrir au jeune homme des objets sur -lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui rétentent sur les autres êtres, qui le fassent partout retrouver hors de lui ; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent, et tendent le ressort du moi humain ? c'est-à-dire, en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes et douces qui plaisent naturellement aux hommes, et d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes et cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non seulement nulle, mais négative, et font le tourment de celui qui les éprouve.

Je crois pouvoir résumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes précises, claires et faillies à saisir.

PREMIÈRE MAXIME

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles sont plus apparentes que réelles. Ainsi l'on ne se met pas à la place du riche ou du grand auquel on s'attache ; même en s'attachant sincèrement, on ne fait que s'approprier une partie de son bien-être. Quelquefois on l'aime dans ses malheurs : mais, tant qu'il prospère, il n'a de véritable ami que celui qui n'est pas la dupe des ap-

parences et qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prospérité. On est touché du bonheur de certains états, par Emile 11 6

exemple, de la vie champêtre et paôtt -.arme ti<

. parce qu _ de paix et d'innocence, et de jouir de la même félicité ; c'est un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il suffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaisir à voir ses ressources, à contempler son propre bien, même quand on n'en veut pas user.

Il suit de là que, pour porter un jeune homme à l'hu-l inanité, loin de lui faire admirer le sort brillant des autres, il faut le lui montrer par les côtés tristes, il faut îô lui faire craindre. Alors, par une conséquence évidente, il doit se frayer une route au bonheur qui ire soit sur les traces de personne.

DEUXIÈME MAXIME

n« i-taint jamais dans autrui que les maux dont ou n< croit pas exempt soi-même.

Non ignara niali, rniseris succurrerc disco.

je ne connais rien de si beau, de si profond, de su touchant, de si vrai, que ce vers-là.

Pourquoi les rois sont-ils sans pitié pour leurs sujets ?■ C'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont-ils si durs envers les pauvres ? c'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la noblesse a-t-elle. un si grand mépris pour le peuple ? c'est qu'un noble nej sera jamais roturier. Pourquoi

les Turcs sont-ils gêné iement plus humains, plus hospitaliers que nous ? c'est que, dan3 leur gouvernement tout à fait arbitraire, la grandeur et la fortune des particuliers étant toujoursj précaire et chancelante, ils ne regardent point l'abaissement et la misère comme un état étranger à eux (1) ; chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste. Cette réflexion, qui revient sans cesse dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne sais quoi d'attendrissant que n'a point tout l'apprêt de notre sèche morale. ,

N'accoutumez donc pas votre élève a regarder du haut

i. Cela paraît changer un peu maintenant : les états semblent devenir plus fixes, et les hommes deviennent aussi plus

LIVRE IV

gloire les peines des infortunés, les travaux 'des misérables ; et n'espérez pas fui apprendre à les plain : s'il les considère comme lui étant étrangers. Faites-lui bien comprendre que îe sort de ces malheureux peut É lé sien, que tous leurs maux sont sous ses pieds, que raille événements imprévus et inévitables peuvent l'y p/onger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni sur la naissance, ni sur la santé, ni sur les richesses ; montrez-lui toutes les vicissitudes de la fortune ; cherchez-lui les exemples toujours trop fréquents de gens qui, d'un état plus élevé que le sien, sont tombés au-dessous de ces malheureux : que ce soit par leur faute ou non, ce n'est pas maintenant de quoi il est question ; sait-il seulement ce que c'est que faute ? N'empiétez jamais sur l'ordre de ses connaissances, et ne l'écairez que par les lumières

qui sont à sa portée ; il n'a pas besoin d'être fort savant pour sentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre si, dans une heure, il sera vivant ou mourant ; si les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dénis avant la nuit ; si dans un mois il sera riche ou pauvre ; si, dans un an peut-être, il ne rampera point sous le nerf de boeuf dans galères d'Alger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme son catéchisme : qu'il voie, qu'il sente j les calamités humaines : ébranlez, effrayez son imagination des périls dont tout homme est sans cesse environné ; qu'il voie autour de lui tous ces abîmes, et qu'à vous les entendre décrire il se presse contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide et poltron. direz- vous. Nous verrons dans la suite ; mais, quanl présent, commençons par le rendre humai sttfi

tout ce qui nous importe.

TROISIÈME MAXIME

pitié qu'on a du mal tPautrui ne se mesure quantité de ce mal, mais sur le sentiment qti te i.

ceux qui le souffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'i se trouve à plaindre. Le sentiment physique de nos mau: est plus borné qu'il ne semble ; mais c'est par la mt

>ire qui nous en fait sentir la continuité, c'est par Tirn; gination qui le3 étend sur l'avenir, qu'ils nous rende?

aiment à plaindre. Voilà, je pense, une des causes q. endurent plus aux maux des animaux qu'à Cfij ;

'des hommes, quoique la sensibilité commune dû également nous identifier avec eux. On ne plaint guère un cheval de charretier dans cou écurie, parce qu'on ne présume pas qu'en mangeant son foin il songe aux coups qu'il a reçus et aux fatigues qui l'attendent ; on ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on sache qu'il sera bientôt égorgé, parce qu'on juge qu'il ne prévoit par son sort. Par extension, l'on s'endurcit ainsi sur le sort des hommes ; et les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres en* les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général je juge du prix que chacun met au bonheur de ses semblables par le cas qu'il paraît faire d'eux, il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise. Ne vous étonnez donc plus si les politiques parlent du peuple avec tant de dédain, ni si la plupart des philosophes affectent de faire l'homme si méchant.

C'est le peuple qui compose le genre humain ; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états : si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense toutes les distinctions civiles disparaissent : ils voit les mêmes passions, les mêmes sentiments dans le goujat et dans l'homme illustre ; il n'y discerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté : et si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, et n'est pas aimable : mais il faut bien que les gens du monde se déguisent ; s'ils se montraient tels qu'ils sont, ils feraient horreur.

Il y a, disent encore nos sages, même dose de bonheur et de peine dans tous les états : maxime aussi funeste qu'insoutenable ; car, si tous sont également heureux, qu'ai-je besoin de m'incommoder pour personne ? Que chacun reste comme il est : que l'esclave soit maltraité, que l'infirme souffre, que le gueux périsse ; il n'y a rien gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumération des peines du riche, et montrent l'inanité de ses lins plaisirs. Quel grossier sophisme ! Les peines du riche ne lui viennent point de son état, mais de lui seul, qui en abuse. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'est point à plaindre, parce que ses maux sont tous son ouvrage, et qu'il ne tient vu'h lui d'être heureux. Mais la peine du misérable lui vient des choses, de la rigueur du sort qui s'appesantit sur lui ; il n'y a point

LIVRE IV

d'habitude qui lui puisse ôter le sentiment physique de la fatigue, de l'épuisement, de la faim : le bon esprit ni la sagesse ne servent de rien pour l'exempter des maux de son état. Que gagne Epictète

de prévoir que son maître va lui casser la jambe ? La lui casse-t-il moins pour cela ? 11 a, par-dessus son mal, le mal de l'â prévoyance. Quand le peuple serait aussi sensé que nous le supposons stupi pourrait-il être autre que ce

qu'il est ? Que pourrait-il faire autre que ce qu'il fait ? Etudiez les gens de cet ordre, vous verrez que, sous un autre langage, ils ont autant d'esprit et plus de bon sens que vous.- Respectez donc votre espèce ; songez qu'elle est composée essentiellement de la collection des peuples ; que, quand tous les rois et tous les philosophes en serraient ôtés, il n'y paraîtrait guère, et que les choses n'en iraient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre élève à aimer tous les hommes, et même ceux qui les méprisent ; faites en sorte qu'il ne se place dans aucune classe, mais qu'il se retrouve dans toutes : parlez devant lui du genre humain avec attendrissement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

C'est par ces routes et d'autres semblables, bien contraires à celles qui sont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adolescent pour y exciter les premiers mouvements de la nature, le développer efc l'étendre sur ses semblables ; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvements le moins d'intérêt personnel qu'il est possible ; surtout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces sentiments qui nous forcent de nous comparer aux autres ; car ces comparaisons ne se font jamais sans quelque impression de haine contre ceux qui nous ;nt la préférence, ne fût-ce

que dans notre propre cs':~a : alors il faut s'aveugler ou s'irriter, èive un méchant ou un sot ; tâchons d'éviter cette alternative. Ces passions si dangereuses naîtront tôt ou tard, me dit-on, mal-

gré nous. Je ne le nie pas ; chaque chose a son temps 'et son lieu : je dis seulement qu'on ne doit pas leur aider à naître

Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut se prescrire. Ici les exemples et les détails sont inutiles, parce qu'ici commence la division presque infinie des caractères, et que chaque exemple que je donnerais ne conviendrait pas peut-être à un sur "cent mille. C'est à cet âge aussi que commence, dans l'habile maître, l'véritable fonction de l'observateur et du philosophe, qui sait l'art de sonder

les i les formel Tandis que le jeu

homme ne songe point encore à se contrefaire, et ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui présente o voit dans son air, dans ses yeux, dans son geste, l'impression qu'il en reçoit ; on lit sur son visage tous les mouvements de son âme : à force de les épier, on parvient ; ■les prévoir, et enfin à les diriger.

•* On remarque, en général, que le sang, les blessure.-. les cris, les gémissements, l'appareil des opérations douloureuses, eftout ce qui porte aux sens des objets de souffrance, .saisit plus tôt et plus généralement tous les hommes. L'idée de destruction, étant plus composée, ne frappe pas de même ; l'image de la mort touche pi fard et plus faiblement, parce que nul n'a par_ devers soi l'expérience de mourir ; il faut avoir vu des cadavre» pour sentir les angoisses des agonisants. Mais quand une fois cette image s'est bien formée dans notre esprit, il n'y a point de spectacle plus horrible à nos yeux, soit P cause de l'idée de destruction totale qu'elle donne alors par les sens, soit parce que, sachant que ce moment est inévitable pour tous les hommes, on se

sent plus vivement affecté d'une situation à laquelle on est sûr de ne pouvoir échapper.

: Ces impressions diverses ont leurs modifications: degrés, qui dépendent du caractère particulier de chaque individu et de ses habitudes antérieures; mais une universelles, et nul n'en est tout à fait exempt. Il en est de plus tardives et de moins générales, qui sont plus propres aux âmes sensibles; ce sont celles qu'on reçoit: les peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs de la tristesse. Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris et des pleurs: les longs et sourds gémissements d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage pâle et mûr, d'un œil éteint et qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'âme ne leur font rien pour eux; ils sont jaloux de leur sensibilité.

n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcis! cruauté. Ils pourront être intègres et justes, jamais cléments, généreux, pitoyables: mais ils ne pourront être justes, si toutefois un homme n'est digne quand il n'est pas miséricordieux.

Il faut ne vous pressez pas de juger les jeunes gens par cette règle, surtout ceux qui, ayant été élevés comme ils le sont, n'ont aucune idée des peines morales que

l'on a jamais fait éprouver, car, encore une fois, ils ne peuvent pas plaindre que les maux qu'ils connaissent; et cette apparente insensibilité, qui ne vient que d'ignorance, se change bientôt en attendrissement quand ils commencent à sentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connaissaient pas. Pour mon Emile, s'il a eu de la simplicité et du bon sens dans son en-

fance, je suis bien sûr cm'il aura de l'âme et de la sensibilité dans sa jeunesse ; 'car la vérité des tentimenis tient beaucoup à la justesse des idées.

Mais pourquoi le rappeler ici ? Plus d'un lecteur me reprochera, sans doute, l'oubli de mes premières resolutions et du bonheur constant que j'avais promis a mon élève. Des malheureux, des mourants, des spectacles de douleur et de misère ! quel bonheur ! quelle jouissance pour un jeune cœur qui naît à la vie ! Son triste instituteur, qui' lui destinait une éducation si douée, ne le fait naître que pour souffrir. Voilà ce qu'on dira. Que m importe ? j'ai oromis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Est-ce ma faute si, toujours dupes de

carence, vous la prenez pour la réalité ? 1 Prenons deux jeunes gens sortant de la première éducation et entrant dans le monde par deux portes directement opposées. L'un monte tout à coup sur l'Olympe et se répand dans la plus brillante société, on le mène à la cour, chez les grands, chez les riches, chez les jolies femmes, je le suppose fêté partout, et je n'examine pas l'effet de cet accueil sur sa raison; je suppose qu'elle y résiste. Les plaisirs volent au-devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amuse; il se livre à tout avec un intérêt qui vous séduit. Vous le voyez attentif, empressé; curieux; sa première admiration vous frappe; vous l'estimez content : mais voyez l'état de son âme ; vous croyez qu'il jouit; moi, je crois qu'il souffre.

Qu'aperçoit-il d'abord en ouvrant les jeux ? des multitudes de prétendus biens qu'il ne connaissait pas, et dont la p1 nart, n'étant qu'un moment à sa portée, ne semblent se montrer à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promène-t-îl dans un palais ? vous voyez â son inquiète curiosité qu'il se de-

mande pourquoi sa maison paternelle n'est pas ainsi. Toutes ses questions vous disent qu'il se compare sans cesse au maître de cette maison, et tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallèle aiguise sa vanité en le révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en secret contre l'avarice de ses parents. Est-il plus païé

qu'un autre ? il a â douleur de voir cet autre l'effacer ou par sa naissance ou par son esprit, et toute sa dorure humiliée devant un simple habit de drap. Brille-t-il seul dans une assemblée ? s'élève-t-il sur la pointe du pied pour être mieux vu ? qui est-ce qui n'a pas une disposition secrète à rabaisser l'air superbe et vain d'un jeune fat ? Tout s'unit bientôt comme de concert; les regards inquiétants d'un homme grave, les mots railleurs d'un caustique, ne tardent pas d'arriver jusqu'à lui ; et, ne fût-il dédaigné que d'un seul homme, le mépris de cet hoTime empoisonne à l'instant les applaudissements des autres.

Donnons-lui tout ; prodiguons-lui les agréments, le mérite; qu'il soit bien fait, plein d'esprit, aimable, il sera recherché des femmes; mais en le recherchant avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt fou qu'amoureux: il aura des bonnes fortunes; mais il n'aura ni transports ni passion pour les goûter. Ses désirs toujours prévenus, n'ayant jamais le temps de naître, au sein des plaisirs, il ne sent que l'ennui de la gêne : le sexe fait pour le bonheur du sien le dégoûte et le rassasie même avant qu'il le connaisse; s'il continue à le voir, ce n'est plus que par vanité; et, quand il s'y attacherait par un goût véritable, il ne sera pas seul jeune, seul brillant, seul aimable, et ne trouvera pas toujours dans ses maîtresses des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracasseries, des trahisons, des noirceurs, des repentirs de toute espèce inséparables d'une pareille vie; l'expérience du monde en dégoûte, on le sait; je ne parle que des ennuis attachés à la première illusion.

Quel contraste pour celui qui, renfermé jusqu'ici dans le sein de sa famille et de ses amis, s'est vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout à coup dans un ordre de choses où il est compté pour si peu, de se trouver comme noyé dans une sphère étrangère, lui qui fit si longtemps le centre de la sienne ! Que d'affronts, que d'humiliations ne faut-il pas qu'il essuie, avant de perdre, parmi les inconnus, les préjugés de son importance pris et nourris parmi les siens ! Enfant, tout lui cédait, tout s'empres-sait autour de lui : jeune homme, il faut qu'il cède à tout le monde ; ou, pour peu qu'il s'oublie et conserve ses anciens airs, que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même ! L'habi-tude d'obtenir aisément les objet3 de ses désirs le rjorte à beau-coup désirer, et lui fait sentir des privations continuelles. Tout

LIVRE iv m

ce qui le flatte le tente; tout ce que d'autres ont, il voudrait l'avoir; il convoite tout; il porte envie à tout le monde ; il voudrait dominer partout : la vanité le ronge, l'ardeur des désirs effrénés enflamme son jeune cœur, la jalousie et la haine y naissent avec eux ; toutes les passions dévorantes y prennent à la fois leur es-sor; il en porte l'agitation dans le tumulte du monde; il la rap-porte avec lui tous les soirs; il rentre mécontent de lui et des autres : il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille

fantaisies : et son orgueil lui peint jusque dans ses songes les chimériques biens dont le désir le tourmente et qu'il ne possédera de sa vie. Voilà notre élève; voyons le mien.

Si le premier spectacle qui le frappe est un objet de tristesse, le premier retour sur lui-même est un sentiment de plaisir. En voyant de combien de maux il est exempt, il se sent plus heureux qu'il ne pensait l'être ; il partage les peines de ses semblables; mais ce partage est volontaire et doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, et du bonheur qui l'en exempte ; il se sent dans cet état de force qui nous étend au delà de nous, et nous fait porter ailleurs l'activité superflue à notre bien-être. Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connaître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent; mais, tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi: or si, tous étant assujettis aux misères de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très doux, puisqu'elle dépose en notre faveur, et qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences ; nous le supposons où il est le moins; nous le cherchons où il ne saurait être : la gaieté n'en est qu'un signe très équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné qui cherche à donner le change aux autres et à s'étourdir lui-même : ces gens si rians, si ouverts, si sereins dans un cercle, sont presque tous tristes et grondeurs chez eux, et leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs Sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai

ni folâtre; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guère -et

9d EMILE

ne rît guère: il resserre, pour ainsi dire, le b autour de son cœur. Les jeux bruyants, ^turbulente ioie voilent les dégoûts et l'ennui; rcais la mélancolie est amie de la volupté: l'attendrissement et les larmes accompagnent les plus douces jouissances, et 1 excessive ioie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ns.

Si d'abord la multitude et la variété des amusements apparaissent contribuer au bonheur, si i umionmte dum. m'c égale paraît d'abord ennuyeuse, en y regardant mu on trouve, au contraire, que la plus douce habitude l'âme consiste dans une modération de jouissance qui îaisse peu de prise au désir et au dégoût. L inquiet; ■ des désirs produit la curiosité, l'inconstance ; le vide « turbulents plaisirs produit l'ennui, on ne s ennue jamais de son état quand on n'en connaît point de plus -agréa; De tous les' hommes du monde, les sauvages sont c moins curieux et les moins ennuyés; tout leur est îr.r férent- ils ne Jouissent pas des choses, mais deux ; passent leur vie à ne rien faire, et ne s ennuient jamais.

L'homme du monde est tout entier dans son masqi N'étant presque jamais en lui-même, il y, est toujours étranger et mal à son aise quand il force dy rentrer. O qu'il est n'est rien, ce qu'il paraît est tout pour lui. "te ne puis -^l'empêcher de me représenter sur le visage du jeune homme dont j'ai parié ci-devant, je ne sais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplaît, qui rebute les gens unis, et sur celui du mien, une phyi nomie inté-

ressante et simple, qui montre le contentement la véritable sérénité de l'âme, qui inspire l'estime, la confiance, et qui semble n'attendre que l'épanouissement de l'amitié pour donner la sienne à ceux qui s'approchent. On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement de traits déjà marqués par la nature. Pour Tioi, je penserais qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former et prendre de la physionomie par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'âme. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est si certain • et quand elles tournent en habitude, elles doivent laisser des impressions durables. Voilà comme je conçois que la physionomie annonce le caractère, et qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses qui supposât des connaissances que nous n'avons pas. Un enfant n'a eue deux affections bien marquées l'espérance et la crainte; il rit ou il pleure, .rmedia:

; livre iv: m

:. ouf lui; sans cesse il passe de l'un de ces

lavements à l'autre; cette alternative continuelle empêche qu'ils ne fassent sur son visage aucune impression constante, et qu'il ne prenne de la physionomie; mais dans l'âge où, devenu plus sensible, il est plus vivement, ou plus constamment affecté, les impressions plus profondes laissent des traces plus difficiles à détruire; ci

l'état habituel de l'âme résulte un arrangement de traits que les passions rend ineffaçables. Cependant il n'est

rare de voir des hommes changer de physionomie à l'instant; j'en ai vu plusieurs dans ce cas, et j'ai vu plusieurs jours trouvé que ceux que

j'avais pu bien observer et ■ tc avaient au: gé de passions habi-
tuelles. Cette

île observation, bien confirmée, me paraîtrait décisive, •l'est
pas déplacée dans un traité d'éducation, où il perte d'apprendre à
juger des mouvements de l'âme

:es signes extérieurs.

Je ne sais si, pour n'avoir pas appris à imiter des ;ières de
convention et à feindre des sentiments qu'il i, mon jeune homme
sera moins aimable; ce n'est s de cela qu'il s'agit ici; je sais seule-
ment qu'il sera is aimant, et j'ai bien de la peine à croire que celui
: n'aime que lui puisse assez bien se déguiser pour lire autant que
celui qui tire de son attachement pour

autres un nouveau sentiment de bonheur; mais, quant
à ce sentiment même, je crois en avoir assez dit pour
der sur ce point un lecteur raisonnable, et montrer
je ne me suis pas contredit.

je reviens donc à ma méthode, et je dis : Quand î'àgc
critique anproche, offrez aux jeunes gens des spectacles
les retiennent, et non des "spectacles qui les excitent;
inez le change à leur imagination naissante par des
►jets qui, loin d'enflammer feurs sens, en répriment
tivité. Eloignez-les des grandes villes, où la parure et
rnnodestie des femmes hâtent et préviennent les leçons

la nature, où tout présente à leurs yeux des plaisirs
 'ils ne doivent connaître qu\; quand ils sauront tes
 , choisir; ramenez-les dans leurs premières habitations, où
 simplicité c. re laisse les passions de leur âge se
 ;elooper moins rapidement : ou, si leur goût pour les
 te les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce
 ne, une dang . Choisissez avec Sdîn
 *:urs sociétés, leurs occupations, leurs plaisirs ► ne leur
 inirez que des tableaux touchants, mais modestes, qui
 s remuent s; séduire, et qui nourrissent leur s'en-
 mvoir leurs sens: songez aussi qu'il y.

a partout quelques excès à craindre, et que les passions immodérées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre élève un gardernalade, un frère de la charité, d'affliger ses regards par des objets continuels de douleurs et de souffrances, de le promener d'infirmes en infirmes, d'hôpital en hôpital, et de la Grève aux prisons ; il fluj le tflldlPr tf nftT? vnÛ"rrW à l'aspect des misères humaines. Longtemps frappé des mêmes spectacles, on n'en sent plus les impressions ; l'habitude accoutume à tout : ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, et ce n'est que l'imagination qui nous fait sentir les maux d'autrui: c'est ainsi qu'à force de voir mourir et souffrir, les prêtres et les médecins deviennent

choisi, et montré dans un Jour" convenable, lui donnera pour un mois d'attendrissement et de réflexions : ce n'est pas tant ce qu'il voit, que son retour sur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement qu'il en porte ; et l'impression durable qu'il reçoit d'un objet lui vient -moins de l'objet même que du point de vue sous lequel on le porte à se le rappeler. C'est ainsi qu'en ménageant les exemoles. le? leçons, les images, vous émou'sserez longtemps l'aiguillon des sens. ?t donnerez le change à la nature en suivant ses propres directions.

A mesure qu'il acquiert des !ui choisissez des

idées qui s'y rapnortent : à mesure q s désirs s'allument, choisissez des tableaux propres réprimer. Un vieux militaire, qui s'est distingué par mœurs autant que par son courage, m'a raconté que, dans sa première jeunesse, son père, homme de sens, mais très dévot, vovant son tempérament naissant le livrer aux femm n'épargna n'en pour le contenir ; mais enfin, malgré tn' ses soins, le sentant orêt à lui échapper, i! s'avisa de 1 ■ mener dans un hôpital de véroles, et. sans le prévenir de rien, le fit entrer dans une salle où une tronoë de ces 'malheureux expiaient par un traitement effroyable le désordre qui les y avait exposés. A ce hideux asneet qui révoltait à la fois tous les r-ens. le jeune homme faillit se trouver mal. «: Va. misérable débauché, lui dit alors le père d'un ton véhément : suis le vi! p int oui t'entraîne : bientôt tu seras trop heurei admis ût cette salle où. victime des pt"s infâmes douleurs, tu forceras ton père à remercier Dieu de ta mort •>.

Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frap-

LIVRE IV

pait le jeune homme lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Condamné par son état à passer sa jeunesse dans des garnisons-, il aima mieux essayer toutes les railleries de ses camarades que d'imiter leur libertinage. « J'ai été homme, me dit-il, j'ai eu des faiblesses ; mais parvenu jusqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique sans horreur ». Maître ! peu de discours ; mais apprenez à choisir les lieux, les temps, les personnes, puis donnez toutes vos leçons en exemples, et soyez sûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance est peu de chose ; le mal qui s'y glisse n'est point Sans remède ; et le bien qui s'y fait peut venir plus tard. Mais il n'en est pas ainsi du premier âge où l'homme commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais assez pour l'usage qu'on en doit faire, et son importance exige une attention sans relâche : voilà pourquoi j'insiste sur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture est de tout retarder tant qu'il est possible : rendez les progrès lents et sûrs; empêchez que l'adolescent ne devienne homme au moment où rien ne lui reste à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les esprits destinés à donner du baume au sang et de la force aux fibres se forment et s'élaborent; si vous leur faites prendre un cours différent, et que ce qui est destiné à perfectionner un individu serve à la formation d'un autre, tous deux restent dans un état de faiblesse, et l'ouvrage de la nature demeure imparfait. Les opérations de l'esprit se sentent à leur tour de cette altération, et l'âme, aussi débile que le corps n'a que des fonctions faibles et languissantes. Des membres gros et robustes ne font ni le courage ni le génie; et je conçois que la force de l'âme n'accom-

pagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes inconnus de la communication des deux substances sont mal disposés. Mais, quelque bien disposés qu'ils puissent être, ils agiront toujours faiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un sang épuisé, appauvri, et dépourvu de cette substance qui donne la force et du jeu à tous les ressorts de la machine. Généralement on aperçoit plus de vigueur d'âme dans les hommes dont les ieunes gens ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer ; et c'est, sans doute, une des raisons* pourquoy les peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens et en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités

déliéaa, qu'il " mais ceis

rendes et nobles ion, m et de raison qui

distinguent et honorent l'homme par de belles Actions?, par des vertus» par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guère que dans les premiers.

Les maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend la jeunesse ténébreuse; et je le vois : mais n'est-ce pas

feu son

lui en

un pé*

dont effaceront-ils dans l'esprit de son élève l'image des vices qu'il a conçus ? banniront-ils de son cœur les désirs- oui le tourmentent ? amortiront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il sait

l'usage ? ne g'irritera-t-i! pas contre les obstacles qui s'opposent au seul honneur uom il ait l'idée ? Et, dans la dure loi qu'on lui présent, sans pouvoir îa lui faire entendre, que verra-t-ii, Sinon te caorïee et la haine d\m homme qui chercha à le tourmenter ? Est-il étrange qu'il se mutine, et le haïsse à son tour ?

je conçois bien qu'en ^ rendant facile on ?euTS* rendre plus supportable, et conserver une apparente au rite * mais te ne vois pas trop à quoi sert l'autorité quoi ne garfe sur son élève qu'en fo- mentant les vices qu devrait réprimer : c'est comme si, pour cal- mer un Cheval fougueux, l'écuyer le faisait sauter dans un préci- pice. , î oin eue ce feu de l'adolescent soit v.n obstacle a rê&3n, c'est par lui qu'elle.se consomme « £*fâ* c'est lui oui vous donne une prise sur le cœur a un jeune homme quand U cesse d'être moins fort que vous. Ses "ères affections sont les rênes .avec les- quelles i S tous ses mouvements; il était libre, et je le ' Svi Tan! qu'il n'aimait rien, il ne dépendait que de TufSe et de ses besoins; sitôt qu'il aime, il dépend de SS^ttachements; ainsi se forment les premiers Mens qui. runiss-nt à son espèce. En dirigeant sur elle sa sensibniténaissante, ne croyez pas qu'elle embrassera d'abord ms tes hommes, et que ce mot de genre humam «tofiëra Sur lui quelque chose ; non, cette sensibilité se tornevT première- ment à ses semblables, et ses sem trtablw ne seront point pour lui des inconnus mais ceu> avec lesquels il a des liaisons, ceux oue l'habitude 1m j rendue diers ou nécessaires, ceux qu'il voit évi- demmen voir avec lui des manières de penser et as sentir corn munes ceux qu'il voit exposés aux peines qu il a souffèr Ss, et semblés aux plaisirs qu'il a go, m, en u.

livre rv ■ £fô

- de la nature plus manifestée lui Jisposition . .:r. Ce ne fcerà

après avoir cultivé son naturel en mille manières, après m des réflexions sur ses propres sentiments et sur ceux il observera C autres, qu'il pourra parvenir à

âéraliser ses notions individuelles sous l'idée abstraite -ama-nite, et joindre à ses affections particulières celles qui peuvent l'identifier avec son espèce. En devenant capable d'attachement, il devient sensible eîui des autres (î), et par là même, attentif aux signes cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir sur lui ? Que de chaînes vous avez mises tour de son coeur aval * qu'il s'en aperçut ! Que ne sen~ -t-il point quand, ou\ rant les yeux sur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui ; quand il pourra so comparer aux autres jeunes gens de son âge, et vous comparer aux autres gouverneurs ? Je dis quand U le verra ; mois gardez-vous de le lui dire ; si vous le lui dites il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéissance retour des soins que vous Fui avez rendus, il croira ï vous l'avez surpris : il se dira qu'en feignant de l'obliger gratuitement vous avez prétendu le charger cTipe dette, et le lier par un contrat auquel il n'a point consenti. En vain vous ajouterez que ee que vous exiger de n'est que pour lui-même ; vous exiger enfin, et vous ger en vertu de ce que vous avez fait sans son aveu. land un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, et se trouve enrôlé malgré lui, vous criez à l'injustice ; n'êtes— vous pas plus injuste encore de demander à votre élève le prix des soins qu'il n'a point acceptés ?

L'ingratitude serait plus rare si les bienfaits à usure étaient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'est un sen-

timent si naturel ! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme, mais l'intérêt y est : il y a moins d'obligés ingrats que de bienfaiteurs intéressés. Si vous y vendez vos dons, je marchanderai sur le prix ; mais si vous feignez de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude : c'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de lois que de lui-même : en voulant l'enchaîner on le dégage ; on l'enchaîne

x, L'attachement peut se passer de retour, Jamais l'amitié : • est un échange, un contrat comme les autres ; mais elle le plus saint de tous. Le mot à'ami n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son

i est très sûrement un fourbe, car ce n'est qu'en feignant de rendre l'amitié qu'on peut l'obtenir.

en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce Veau, le poisson vient, et reste autour de lui sans défiance ; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur est-il le bienfaiteur ? le poisson est-il l'ingrat ? Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bienfaiteur l'oublie ? Au contraire, il en parle toujours avec plaisir, il n'y songe point sans attendrissement : s'il trouve occasion de lui montrer par quelque service inattendu qu'il se ressouvient des siens, avec quel contentement intérieur il satisfait alors sa gratitude ! Avec quelle douce joie il se fait reconnaître ! Avec quel transport il lui dit : mon tour est venu ! Voilà vraiment la voix de la nature ; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnaissance est un sentiment naturel, et que vous n'en détruisiez pas l'effet par votre faute, assurez-vous que

votre élève, commençant à voir le prix de vos soins, y sera sensible, pourvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix, et qu'ils vous donneront dans son cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais, avant de vous être bien assuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter en vous faisant valoir auprès de lui. Lui vanter vos services, c'est les lui rendre insupportables ; les oublier, c'est l'en faire souvenir. Jusqu'à ce qu'il soit temps de le traiter en homme, qu'il ne soit jamais Question de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il se doit. Pour le rendre docile, laissez-lui toute sa liberté ; dérobez-vous pour qu'il vous cherche ; élevez son âme au noble sentiment de la reconnaissance, en ne lui parlant jamais que de son intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faisait était pour son bien, avant qu'il fût en état de l'entendre : dans ce discours il n'eût vu que votre désoeuvrement, et il ne vous eût pris que pour son valet. Mais, maintenant qu'il commence à sentir ce que c'est qu'aimer, il sent aussi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime ; et, dans le zèle où vous fait occuper de lui sans cesse, il ne voit plus rattachement d'un esclave, mais l'affection d'un ami. Or, rien n'a tant de poids sur le cœur humain que la voix de l'amitié bien reconnue : car on sait qu'elle ne nous trompe jamais pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe, mais non qu'il veuille nous tromper. Oubliez-bis on résiste à ses conseils, mais jamais on ne les méprise.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral : nous venons de faire un second pas d'homme. Si c'en était ici le lieu, j'essayerais de montrer comment des premiers mouve-

ments du cœur s'élèvent les premières VT>ix de la conscience, et comment des sentiments d'amour et de haine naissent les premières notions du bien et du mal. je ferais voir que fastice et bon/t5 ne sont point seulement des mots abstraits, de purs êtres moraux formés par l'entendement, mais de véritables affections de l'âme éclairée par la raison, et qui ne sont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives ; que par la faisoîi seule, indépendamment de la conscience, on ne peut établir aucune loi naturelle, et que tout le droit de la nature n'est qu'une chimère (1), s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain. Mais je songe que je n'ai point à faire des traités de métaphysique et de morale, ni des cours d'études d'aucune espèce ; îi me suffit de marquer Tordre et le progrès de nos sentiments et de no 5 connaissances relativement à notre constitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici!

Mon Emile n'ayant jusqu'à présent regardé que luimême, te premier regard qu'il jette sur ses semblables le porte à se comparer avec eux ; et le premier sentimen? qu'excite en lui cette comparaison est de désirer la première place. Voilà îe point où l'amour de soi se changeen amour-propre, et où commencent à naître toutes Icipassions qui tiennent à celle-là. Mais, pour décider si celles de ces passions qui domineront dans son caractère seront humaines et douces, ou cruelles et malfaisantes,

1. Le précepte, même d'agir avec autrui comme nous voulon.? qu'on agisse avec nous, n'a de vrai fondement que la conscience et le sentiment ; car où est la raison précise d'agir étant moi comme si j'étais un autre, surtout quand je suis moralement sûr de ne jamais me trouver dans le même cas ? et qui me répondra qu'en suivant bien fidèlement cette maxime j'obtiendrai qu'on îa

suive de même avec moi ? Le méchant tire avantage de la probité du juste et de sa propre injustice ; il est bien aise que tout le monde soit juste excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en dise, n'est pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une âme expansive m'identifie avec mon semblable, et que je me sens pour ainsi dire en lui, c'est pour ne pas souffrir que je ne veux pas qu'il souffre ; je m'intéresse à lui pour l'amour de moi, et la raison du précepte est dans la nature elle-même, qui m'inspire le désir de me bien être en quelque lieu que je sois senté exister. D'où je conclus qu'il n'est pas vrai que les préceptes de la loi naturelle soient fondés sur la raison seul. Ils ont une base plus solide et plus sûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de soi est le principe de la justice pure. Le sommaire de toute la morale est donné dans l'Évangile par celui de la loi,

Bnib U 1

S SAULE

si est tout le monde des passions de

sération, ou d'envie et de convoitise, il faut savoir à quelle place il se sentira parmi les hommes, et quels genres d'obstacles il pourra croire avoir à vaincre pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, il faut lui montrer les hommes par les accidents communs à l'espèce, il faut maintenant lui montrer par leurs différences. Ici vient la mesure de l'inégalité naturelle et civile, et le tableau de tout l'ordre social.

Il faut étudier la société par les hommes, et par la société : ceux qui voudront traiter la

politique et la morale n'entendront jamais rien à l'un des deux. En s'attachant d'abord aux premières, on voit comment les hommes en doivent être affectés, et quelles passions en doivent naître : on voit que c'est réciproquement par le progrès des passions que ces relations se multiplient et se resserrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs qui rend les hommes indépendants et libres. Quiconque désire peu de choses tient à peu de gens ; mais confondant toujours nos vains désirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondements de la société humaine ont toujours pris les effets pour les causes, et n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnements.

Il y a dans l'état de nature une égalité de fait réelle et indétructible, parce qu'il est impossible dans cet état et que la seule différence d'homme à homme soit assez grande pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique et vaine, parce que les moyens destinés à la maintenir servent eux-mêmes à la détruire, et que la force publique, ajoutée au plus fort pour opprimer le faible, rompt l'équilibre libre que la nature avait mis entre eux (1). De là naît la contradiction découlant toutes celles qu'on trouve : comme dans l'ordre civil entre l'apparence et la réalité, toujours la multitude sera sacrifiée au petit nombre, et l'intérêt public à l'intérêt particulier ; ces no-

us spécieux de justice et de vertu sont d'in-

struments à la violence et d'armes à la tyrannie : d'où il s'en-

suit que les ordres distingués qui se prétendent utiles à

i. L'esprit universel dci

scr toujours ie fort c<

qui c'a rien. Cet ie • et U est sas*

exception.

• sonl, > qu'à (

; par où l'on doit juger de la considérât! on qui leur est due selon la justice et selon la raison. Reste à voir si le rang qu'ils se sont donné est plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour savoir quel jugement chacun de nous doit porter de son propre sort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe ; mais, pour la bien faire, il faut commencer par connaître le cœur humain.

S'il ne s'agissait que de montres" aux jeunes gens

l'feouuM par ion masque, on n'aurait pas besoin de le

leur montrer, ils le ent toujours de reste ; mais,

[ue le masque n'est pas l'homme, et qu'il ne faut

pas que son vernis le séduise, en leur peignant les hom-

Z~les4eux tels qu'ils sont, et non pas enfin

ent, niais afin qu'il;" ; les plaignent et no

leur veuillent pas ressembler : c'est, à mon gré, le sentir

ment le mieux entendu que l'homme puisse avoir sur

son espèce.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route opposée à celle que nous avons suivie jusqu'à présent, et d'instruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui que par la sienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine ; mais si, respecté d'eux, il les voit se tromper mutuellement, il en aura pitié. Le spectacle du monde, disait Pythagore, ressemble à celui des jeux olympiques : les uns y tiennent boutique et ne songent leur profit ; les autres y payent de leur personne et cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les jeux, et ceux-ci ne sont pas les pires.

voudrais qu'on choisit tellement les sociétés d'un
jeune homme, qu'il pensât bien de ceux qui vivent avec
lui ; et qu'on lui apprît à si bien connaître le monde,
qu'il pensât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il sache que
l'homme est naturellement bon, qu'il le sente, qu'il juge
de son prochain par lui-même ; mais qu'il voie comment
la société déprave et pervertit les hommes ; qu'il trouve
dans leurs préjugés la source de tous leurs vices ; qu'il
soit porté à rayer chaque individu, mais qu'il méprise
la multitude ; qu'il voie que tous les hommes portent le
peu près le même masque, mais qu'il sache aussi qu'il est
plus beaux que le masque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ses inconvénients c

n'est pas facile dans la pratique.; car, s'il devient obser-
vateur de trop bonne heure, si vous l'exercez à épier c
« les ne! ions d'autrui, yo endrez médissant
ixT ûfltte-'

et 8atîrîqrtP&> décisif et prompt* â juger ; il se fera un. odieux
plaisir de chercher à tout de sinistres interprétations, et a ne voir
en bien rien même de ce qui est bien ; il s'accoutumera du moins
au spectacle du vice, et à voir Iss méchants sans horreur, comme
on s'accoutume à voir les malheureux sans pitié. Bientôt la per-
versité générale lui servira moins de leçon que d'exemple : il se
dira que, si l'homme est ainsi, il ne doit pas vouloir être
autrement.

Que si vous voulez l'instruire par principes et lui faire
connaître avec la nature du cœur humain l'application des causes
externes qui tournent nos penchants en vices, en le transportant
ainsi tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels,
vous employez une métaphysique qu'il n'est point en état de
comprendre ; vous retombez dans l'inconvénient, évité si soi-
gneusement jusqu'ici, de lui donner des leçons qui ressemblent à
des leçons, de substituer dans son esprit l'expérience et l'autorité
du maître à sa propre expérience et au progrès de sa raison.

Pour lever à la fois ces deux obstacles et pour mettre le cœur
humain à sa portée sans risquer de gâter le sien, je voudrais lui
montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres temps
ou dans d'autres lieux, et de sorte qu'il pût voir la scène sans ja-
mais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'histoire : c'est par elle
qu'il lira dans les cœurs sans les leçons de la philosophie : c'est

par elle qu'il les verra, simple spectateur, sans intérêt et sans passion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accusateur.

Pour connaître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler ; ils montrent leurs discours et cachent leurs actions : mais dans l'histoire elles sont dévoilées, et on les juge sur les faits ; leurs piropos même aident à les apprécier : car, comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent paraître ; plus ils se déguisent, mieux on les connaît.

Malheureusement cette étude a ses dangers, ses inconvénients de plus d'une espèce : il est difficile de se mettre dans un point de vue d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'histoire, est qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mau-

ï côtés que par les bons, comme elle n'est intéressante

e par les révolutions, les catastrophes ; tant qu'un peuple croît et prospère dans le calme d'un bon gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à

LIVRE IV 1W

en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes ; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin : toutes nos histoires commencent où elles devraient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent ; ce qui

nous manque est celle des peuples qui se multiplient ; ils sont assez heureux et assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux. Et en effet nous voyons, même de nos jours, que les gouvernements qui se conduisent le mieux sont ceux dont on parle le moins. Nous ne savons donc que le mal ; à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchants de célèbres, les bons sont oubliés ou tournés en ridicule : « Le temps, dit Bacon, comme un grand fleuve, ne nous apporte que ce qui est de plus léger et de moins solide ; tout ce qui a le plus de poids va au fond, et demeure englouti dans son vaste-lit ». Voilà comment ? l'histoire, ainsi que la philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'histoire ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés ; ils changent de forme dans la tête de l'historien, ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sait mettre exactement le lecteur au lieu de la scène pour voir un événement tel qu'il s'est passé ? L'ignorance ou la partialité déguise tout : sans altérer même un trait historique, en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paraîtra-t-il le même, et pourtant rien n'aura changé que l'œil du spectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé ? Combien de fois un artifice de plus ou moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de poussière élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un combat sans que personne s'en soit aperçu ? Cela empêche-t-il que l'historien ne vous dise la cause de la défaite ou de la victoire avec autant d'assurance que s'il eût été partout ? Or, que m'im^{portent} portent les faits en eux-mêmes, quand la raison m'en reste Inconnue ; et

quelle» leçons pu is-je tirer d'un évé« semant dont jignore la vraie cause ? L'historien m'ea jîpnne une, mais il la controuve ; et il la critique eile-mêm^ dtnt qîi fait îmt fa bnji\$, n'est qu'un art de conjecturer.

ILE

l'art de choisir, plusieurs mensonges celui qui fe

semble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lu Cléopâtre ou Cassandre, ou d'autres livres de cette espèce ? L'auteur choisit un événement connu ; puis, l'accommodant à ses vues, l'ornant de détails de son invention, de personnages qui n'ont jamais existé, et de portraits imaginaires, entasse fictions sur fictions pour rendre sa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces romans et vos histoires, si ce n'est que le romancier se livre davantage à sa propre imagination, et que l'historien s'asservit plus à celle (faut-il dire) d'autrui ; à quoi j'ajouterai, si Ton veut, que le premier se propose un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne se soucie guère.

On me dira que la fidélité de l'histoire intéresse moins que la vérité des mœurs et des caractères ; pourvu que le cœur humain soit bien peint, il importe peu que les événements soient fidèlement rapportés : car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a quinze mille ans ? On a raison, si les portraits sont bien rendus

à la nature ; mais, si la plupart n'ont leur modèle que dans l'imagination de l'historien, n'est-ce pas retomber dans l'inconvé-

nient qu'on voulait fuir, et rendre à 1 autorité des écrivains ce qu'on veut ôter à celle du maître ? Si mon élève ne doit voir que des tableaux de fantaisie, j'aime mieux qu'ils soient tracés de ma main que d'une autre ; ils lui seront du moins mieux appropriés.

Les pires historiens pour un jeune homme sont ceux

î Jugent les faits, et" qu'il juge lui-même; c'est ainsi feu1!! apprend â connaître les hommes. Si h jugement d« l'auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par i'cdiï d'un autre; et quand cet œil lui manque, il ne voit gîus rien. _

Je laisse à part l'histoire moderne: non seulement parce qu'elle n'a plus de physionomie et que nos hommes se ressemblent tous, mais parce que nos historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, et qui souvent ne représentent rien (!)• Généralement les anciens font moins de portraits, mettent moins d'esprit et plus de sens dans leurs jugements : encore y a-t-il entre eux un grand choix .à faire, et il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrais mettre dans la oiain d'un

T Voyez Davitla, Guichardin, Strada, Solis, Machiavel, et mieî-quefois d.e Thou lui-même. Vcrtot est rresmie fe »ev QUI ait joindre sans faire de portraits.

LIVRE IV 'Kfi

jeune homme ni Poÿbe, ni Saïlusie ; Tacite est le livre des vieillards, les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers

traits du cœur de l'homme avant d'en vouloir sonder les profondeurs ; il faut savoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La philosophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La jeunesse ne doit rien généraliser ; toute son instruction doit être en règles particulières.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modèle des historiens. Il rapporte les faits sans les juger ; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur ; loin de s'interposer entre les événements et le lecteur, il se dérobe : on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre, et l'on ne voit pas nue dans ses récits que la chose du monde la moins instructive, savoir : des combats. La Retraite des Dix mille et les Commentaires de César ont à peu près la même sagesse et le même défaut. Le bon Hérodote, sans portrait, sans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéresser et de plaire, serait peut-être le meilleur des historiens, si ces mêmes détails ne dégénéraient souvent en simplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former : il faut déjà du discernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, son tour viendra ; mais il est politique, il est rhéteur, il est tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'histoire, en général, est défectueuse, en ce qu'elle ne tient registre que de faits sensibles et marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates ; mais les causes lentes et progressives de ces faits, lesquelles ne peuvent s'assigner de même, restent toujours inconnues. On trouve souvent dans une bataille gagnée ou perdue la raison d'une révolution qui, même avant cette bataille, était déjà devenue inévitable. La guerre ne fait guère que

manifester des événements déjà déterminés par des causes morales que les historiens savent rarement voir.

L'esprit philosophique a tourné de ce côté les réflexions de plusieurs écrivains de ce siècle ; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des systèmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choses comme elles sont, mais comme elles s'accordent avec son lè.

Ajoutez à toutes ces réflexions que l'histoire montre. Jbten plus les actions que les hommes, parce qu'eliç û\$

saisît ceux-ci que dans certains moments choisis, dans leurs vêtements de parade; elle n'expose que l'homme

:ic qui s'est arrangé pour être vu ; elle ne le suit point

:3 sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis ; elle ne le peint que quand il repré-

te : c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerais mieux la lecture des vies particulières pour

remencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau se dérober, l'historien le poursuit partout r il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour dviiei' l'œil perçant du spectateur •< et c'est quand l'un crori mieux se cacher, que l'autre le fait mieux connaître. k Ceux, dit Montaigne, qui écrivent les vies, d'autant

Ils s'amuseut plus aux conseils qu'aux événements,

3 à ce qui se passe au dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceux-là me sont plus propres : voilà pourquoi c'est mon homme

que Plutarque s>.

Il est vrai que le génie des hommes assemblés, ou des peuples, est fort différent du caractère de l'homme en particulier, et que ce serait connaître très imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner aussi dans la

habitude ; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, et que qui connaîtrait parfaitement les penchants de chaque individu, pourrait prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux anciens, par ces raisons que j'ai déjà dites, et de plus, parce que tous les détails familiers et bas, mais vrais et caractéristiques, étant du style moderne, les hommes sont aussi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que sur la scène du monde. La décence, non moins sévère dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire ; et comme on ne peut montrer les hommes que reorésentant toufours. on ne les connaît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres. On aura beau faire et refaire cent fois la vie des rois, nous n'aurons plus de Suétones (1).

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans lesquels ■ ' n n'osons plus entrer : il a une r"***<*e îmniîtabip h peindre les jr-ronda hommes dans les petites choses ; et il

jK Un ZQ'di dt rite historiens, qui a îrnlré" TScîte dans lés gf&nda traits, a osé imiter Suétone, et quelqueafoia transcrire Ceminés <^n3 l«a petits ; et cela même, qui cjwte au pris tl* gçu Kvreà fa fât crîtfjtrtr piuroï jrcus*

LIVRE W ïfà

est sî heureux 'dans fe choix de ses traits, que souvent un oiot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un enot plaisant Annibal rassure son armée effrayée, et la fait marcher en riant à la bataille qui lui' livra l'Italie. Agésîas, à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand roi. César, traversant un pauvre village et causant avec ses amis, décèle sans y penser le fourbe qui disait ne vouloir qu*être l'égal de Pompée. Alexandre avale une médecine- et ne dit pas un seul mot ; c'est le plus beau moment de sa vie. Aristide écrit son propre nom sur une coquille, et justice ainsi son surnom. Phflopccemen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisfne de son hôte. Voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions; c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses pubîques sont ou trop communes ou trop apprêtées ; et c'est presque uniquement â cellès-cî que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'airêter. ' Un des plus grands hommes du siècle dernier fut incontestablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connaître et aimer ; mais combien s'est-on vu forcé d'en supprimer qui l'auraient fait connaître et aimer davantage 1 Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, et que Plutarque n'eût garde d'omettre, mais que Ramsay n'eût eu garde d'écrire quand il l'aurait su.

Un jour d'été qu'il faisait fort chaud, le vicomte de Turenne. en petite veste blanche et en bonnet, était à la fenêtre dans son anti-chambre. Un de ses gens survient, et, trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine avec lequel ce domestique était familier. Il s'approche doucement par derrière, et, d'une main qui

n'était pas légère, lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître ; il se jette à genoux tout éperdu : Monseigneur, j'ai cru que c'était George... Et quand c'eût été George, s'écrie Turenne en se frottant le derrière, il ne fallait pas frapper si fort. Voilà donc ce que vous n'osez dire ? misérables ! soyez donc à jamais sans naturel, sans entrailles ; trempez, durcissez vos oreilles de fer dans votre vile déceance ; rendez-vous méprisables à force de dignité. Adieu toi, bon jeune homme qui lis ce trait, et oui sens avec attendrissement toute la douceur d'âme qu'il montre, « même dans le premier mouvement ^ 1rs aussi les fêtes & assés de ces grands hommes » x dès qu'il 44 aîl

m . EMILE

question de sa naissance et de son nom. Songe que c'est le même Turenne qui affectait de céder partout le pas à son neveu, afin qu'on vit bien que cet enfant était le chet d'une maison souveraine. Rapproche ces contrastes, aime la nature, méprise l'opinion, et connais l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures ainsi dirigées peuvent opérer sur l'esprit tout neuf d'un jeune homme. Appesantis sur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire sans penser, ce que nous lisons nous frappe d'autant moins que, portant déjà dans nous-mêmes les passions et les préjugés qui remplissent l'histoire et les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paraît naturel, parce que nous sommes hors de la nature, et que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on se représente un jeune homme élevé selon mes maximes ; qu'on se figure mon Emile, auquel dix-huit ans de soins assidus n'ont eu pour objet que de conserver un jugement intègre et un cœur sain

; qu'on se le figure au lever de la toile, jetant pour la première fois les yeux sur la scène du monde, ou plutôt, placé derrière le théâtre, voyant les acteurs prendre et poser leurs habits, et comptant les cordes et les poulies dont le grossier prestige abuse les yeux des spectateurs. Bientôt, à sa première surprise succéderont des mouvements de honte et de dédain pour son espèce ; il s'indignera de voir ainsi tout le genre humain à l'aise de lui-même, s'avilir à tes jeux d'enfants ; il s'affligera de voir ses frères s'entredéchirer pour des rêves, et se changer en bêtes féroces pour n'avoir pas su se contenter d'être hommes.

Certainement, avec les dispositions naturelles de l'élève, pour peu que le maître apporte de prudence et de choix dans ses lectures, pour peu qu'il le mette sur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice sera pour lui un cours de philosophie pratique, meilleur sûrement, et mieux entendu, que toutes les vaines spéculations dont on brouille l'esprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir suivi les romanesques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puisse jouir dès à présent sans tant de tourments : nous ne voyons là qu'un bon mot qui passe ; mais Emile y verra une réflexion très sage qu'il eût faite le premier, et qui ne s'effacera jamais de son esprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puisse en empêcher l'impression. Quand ensuite, en lisant la vie de ce insensé, il trouvera que tous ses grands succès, ont abouti à aller faire tiizt

LIVRE IV

in d'une femme, au Heu d'admirer cet héroïsme

tendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un si

mû capitaine, dans toutes les intrigues d'un si grand

li tique, si ce n'est autant de pas pour ailer chercher

cette malheureuse tuile qui devait terminer sa vfe et ses

projets par une mort déshonorante ?

Tous les conquérants n'ont pas été fuéS ; fous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises ; plusieurs paraîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, sans s'arrêter aux apparences, ne e du bonheur des hommes que par l'état de leurs :rs, verra leurs misères dans leurs succès mêmes ; H verra leurs désirs et leurs soucis rongeurs s'étendre et s'accroître avec leur fortune ; i! les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leurs termes ; il tes nra semblables à ces voyageurs inexpérimentés qui, Rengageant pour fa première fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne, et, quand ils sont at* sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguste, après avoir soumis ses concitoyens et détruit 3 ri-vaux, régit durant quarante ans le plus grand empire qui ait existé ; mais tout cet immense poui*ôir rempèohait-i! de frapper les murs de ça iètQ et de remplir son vaste palas-s de ses cris, en redemandant à Varru> ses légions exterminées ? Quand il aurait vaincu tous ses ternis, de quoi lui auraient servi ses vains triomphes, tandis que les peines de toute espèce naissaient sans

cesse autour de lui, tandis que ses plus chers amis attendaient à sa vie et qu'H était réduit à pleurer la honte ou la fiqrt de tous ses proches? L'Infortuné voulut gouverner le monde, et ne sut pas gouverner sa maison ! Qu 'arrhra-fc.il de cette négligence ? îl vît périr à la fleur de f âge son neveu, son fils adootif, son gend?e ; son peftit-ffis fut réduit à manger fa bourre de son lit oour prolonger de quelques heures sa misérable vie ; sa fille et sa pctfte-iîlle, après l'avoir couvert de leur infamie, moururent Tune de misère et de faim dans une île déserte, l'autre en prison r la main d'un archer ; lui-même enfin, dernier reste sa malheureuse famille, fut réduit par sa propre femme • ne laisser après lui ou'un monstre pour lui succéder. 1 fut le sort de ce maître du monde tant célébré pour gloire et son bonheur : croirai-je qu'un seul de ceux qui les admirent les voulut acquérir au même prix ?

j'ai pris l'ambition pour exemple ; mais îe jeu de toutes les passions humaines offre de semblables leçons à qui

veut étudier l'histoire pour se connaître et se rendre sage aux dépens des morts. Le temps approche où la vie d'Antoine aura, pour le jeune homme, une instruction plus orochaine que celle d'Auguste. Emile ne se reconnaîtra quère dans les étranges objets qui frapperont ses regards durant se* nouvelles études ; mais il saura d'avance écar^ 1er Priîustca des passions avant qu'elles naissent ; et, voyant que de tous tes temps elles ont aveuglé les hommes 11 sera prévenu de la manière dont elles pourront l'aveuglçr à son tour, si jamais i! s'y livre (1). Ces leçons, je le saiX !u« sont mal appropriées ; peut-être au besoin seront* elles tardives, insuffisantes : mais souvenez-vous que ce ne sont r-oingt celles que j'ai voulu tirer de cette étude. Kn la commençant, je me

proposais un autre objet ; et sûrement, si cet objet est mal rempli, ce sera la faute du maître.

Songez qu'aussitôt que l'amour-propre est développé, le mot relatif se met en jeu sans cesse, et que jamais le jeune homme n'observe les autres sans revenir sur lui-même et se comparer avec eux. Il s'agit donc de savoir à quel rang ; il se mettra parmi ses semblables après les avoir examinés. Je vois, à la manière dont ont fait lire l'histoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainsi dire, dans tous les personnages qu'ils voient : qu'on s'efforce de les faire devenir tantôt Cicéron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre, de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas ; mais, quand à mon Emile, s'il arrive une seule fois dans ces parallèles, au'il aime mieux être un autre que lui, cet autre, fût-il Socrate, fût-il Caton, tout est manqué : celui qui commence à se rendre étranger à lui-même ne tarde pas à s'oublier tout à fait.

Ce ne sont point les philosophes qui connaissent le mieux les hommes ; ils ne les voient qu'à travers les Dréjlgés de la philosophie ; et je ne sache aucun état où l'on en ait tant. Un sauvage nous juge plus sainement que ne fait un philosophe. Celui-ci sent ses vices, s'indigne des nôtres, et dit en lui-même : Nous sommes tous méchants ; l'autre nous regarde sans s'émouvoir, et dit : Vous êtes des fous. Il a raison, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon élève, est ce sauvage, avec cette diffé-

x. Ces* touJetiM le prè]wxé qui fomente dnns nos cœur» '/im-pétuosité âea passons. Cehrî qui ne volt que ce qui est, <# n'estime que e« qu'il connaît, ne se passionne guère. Les eiTcarô <h uos jus^ta^sife prodtfiwitf l'axâçor àt teus ncs désira.

rence qîTEmtte ays&t plus réfléchi, pfitô comparé aidées, vu nos erreurs de plus près, se tient plus en garde contre lui-même et ne juge que de ce qu'il connaît

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres ; c'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchants: s'ils ne nous faisaient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchants nous fait oublier celui qu'ils se font euxmêmes ; nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connaître combien leur propre cœur les en punit ; nous sentons l'offense et nous ne voyons pas le châ-timent : les avantages sont apparents, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices n'est pas moins tourmenté que s'il n'eût point réussi ; l'objet est changé, l'inquiétude est la même : ils ont beau montrer leur fortune et cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux ; mais, pour le voir, il n'en faut pas avoir un semblable.

Les passions que nous partageons nous séduisent ; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent ; et, par une inconséquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'adversion et l'illusion sont inévitables, quand on est force de souffrir de la part d'autrui le mal qu'on ferait si l'on était à sa place.

Que faudrait-il donc pour bien observer les hommes ? Un grand intérêt à les connaître, une grande impartialité à les juger, un cœur assez sensible pour concevoir toutes les passions humaines, et assez calmes pour ne les pas éprouver. S'il est dans la vie un moment favorable à cette étude, c'est celui que j'ai choisi

pour Emile ; plus tôt ils lui eussent été étrangers, plus tard il leur eût été semblable. L'opinion dont il voit le jeu n'a point encore acquis sur lui d'empire ; les passions, dont il sent l'effet, n'ont point agité son cœur : il est homme, il s'intéresse à ses frères ; il est équitable, il juge ses pairs. Or, sûrement, s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux, car le but de tous les tourments qu'ils se donnent, étant fondé sur des préjugés qu'il n'a pas, lui paraît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il désire est à sa portée ; et de qui dépendrait-il, se suffisant à lui-même et libre de préjugés ? il a des bras, de la santé (1), de la

t. Je crois pouvoir compter hardiment la santé et la bonne constitution au nombre des avantages acquis par son éducation, ou plutôt au nombre des dons de la nature que son éducation lui a conservés.

11Q ÉIWLE

madl&ikx: \$*& t>î àt iuoi les satisfecv

:rri cUvb la plus absolue . le plus grand d

:x qH*U ce:;. £. U pla' uisérabîes

- esclaves de tout ce Qui leur obéit ; il plaint ces fautes enchaînées à leur vaine réputation ; U plaint ces

; il plaint ces voluptueux

z&mùQ qui livrent leur vie entière à l'ennui pour

paraître avoir «du oïaliir ; il p : l'ennemi qui lui

ferait du mal à lui-même, car dans ses méchancés

râit sa misère ; il se curait : En se donnant le be*C

ers nuire, cet homv il dépendre son sort du mien,

:ore un pas et nous touchons au but. L'amour-pr un instru-
ment utile, mai ! souvent il

main qui et tait rarement du bien sans m

ea conï espèce humaine

de faire honneur à' I d'attribuer à sqio mérite l'effet de son
bonheur. 11 se dira : je suis sage, les homme? sent fous : en les
plaignant U les raéprifélicitant U s'estimera davantage, et, se sen-
heureux qu'eux, il se croira plus digne de l'être*. . iià Terreur \n
plus à craindre, parce qu'elle est la j difficile à détruire. S'il restait
dans cet état ii aurait peu igné à tous nos soins ; et s'il fallait op-
ter, je ne i ^aimerais pas mieux encore l'illusion des préjugés c
celle de l'orgueil.

; grands hommes ne s'abusent point sur leur |t riorité ; ils la
voient, la sentent, et n'en sont pas moins modestes : plus plus ils
conna tout ce

leur manque : Us sont moins vains de leur éié nous qu'humi-
liés du sentiment de leur misère ; et, ci lusifs qu'ils possèdent, ils
sont trop sen wr ihzi vanjté d'un don q<S tomme de bien pei

. ti ; mais de qu tnme d'esprit est-il Va

o pour n't ce pas Cotin ?

leî c'est tout auire chose enc

nt, ni un entendement bouché :

pour montrer i at l'éducation sur l'homme. Tous les <

». Quand donc, : :nce de mes soi
d'être, de voir, de sentir i ■• autres

LIVRÉ» IV lit

TBu&metâ té qtfés&, Emile a ïm ; Sf é* irâî^8 4 y |£j : détrom-
per, ou -ur, de peur qtfiJ

ne soif trop tard ensuite pour I ire,

IJ n'y a point de folie dont on ne puisse guérir un

homme qui n'est pas fou, hors la vanité ; pour ceile-ci,

rien n'en corrige que I" , si toutefois quelque

ase en peut œm^ ; à sa naissance au moins, on peut

l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en

beaux raisonnements, pour prouver "à l'adolescent qu'il I
homme comme les autres et sujet aux mêmes fai-

-iui sentir, o . is il ne Je saura. Cv :ore ici un cas d'ei 5 ; c\:-t

rement n

dents qui peuvent lui prouver qu'il n'est pas plus e; î nous. L'a

nières ; je Ia; ■-., . re tout leur

ntage avec lui ; si des l'entraîngiefli è

Jque extrav lui en laisserais courir le dane/er;

des filous l'attaquaient au jeu, je leur livrerais pouf faire leur
dupe (1) ; je U encenser, oîuît.

avaliser par eux ; et quand, [ayant mis à sec, ils mûait par se
moquer de- lui, je les remercierais encore ?a présence des leçons
qu'ils ont bien voulu lui donner.

Us seuls pièges dont je le gara avec soin seraient

-■; des courtisanes ; les tt9 que j'aurais

pour lui seraient de partager tous les dangers que je ais courir
et tous les ! e je lui laisser

rvoir. j'end: n silène plnlنيا, sans

roche, sans jan ' „ ci 'soyez

■ qu'avec cetîe discret! , tout ce qu'il

m'aura vu souffrir pour lui fera plus d'tmpfe \ut son

ce qu'il aura :: lui-même,

i. Au reste, notre élève '■■ ; .Qtîe

, lui qui

i3c mohih pael on conduit ints étant Hntérêt et la

- au* ' nés et nie; escrocs

m brehan, et leur santé dans un mauvais lieu. 11 y a toujours

parier que le plus savant ;ç deviendra le

• ;ueuT_ct le plus débauc] oint enfance n'ont point dans 1

; oa doit se . e\$t

ttre partout ta c s pis, Je ie d'abord à pré>

Ijer ?

m MILE

Je ne puis rrtroipëchor de relever ici la fausse dignité des gouverneurs qui, pour jouer sottement les sages, rabaisent leurs élèves, affectent de les traiter toujours en enfants, et de se distinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravalier ainsi leurs jeunes courages, n'énargnez rien pour leur élever l'âme ; faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent, et, s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, descendez à eux sans honte, sans scrupule ; songez que votre honneur n'est plus dans vous, mais dans votre élève ; partagez ses fautes pour l'en corriger ; chargez-vous de sa hante pour l'effacer ; imitez ce brave Romain qui, voyant fuir son armée et ne pouvant la rallier, se mit à fuir à la tête de ses soldats, en criant: Ils ne fuient pas, ils suivent leur capitaine. Fut-il déshonoré pour cela ? Tant sans faut : en sacrifiant ainsi sa gloire il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos suffrages et renversera: nos insensés préjugés. Si je recevais un soufflet en remplissant mes fonctions auprès d'Emile, toin de me venger de ce soufflet, j'irais partout m'en vanter ; et je doute qu'il y eût dans le monde un homme assez vil (1) pour ne pas m'en respecter davantage.

Ce n'est pas que l'élève doit supposer dans le maître des lumières aussi bornées que les siennes et la même facilité à se laisser séduire. Cette opinion est bonne pour un enfant qui, ne sachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à sa portée, et ne donne sa confiance qu'à ceux qui savent s'y mettre en effet ; mais un jeune homme de l'âge d'Emile, et aussi sensé que lui, n'est plus assez so-t pour prendre ainsi le change, et il ne serait pas bon qu'il le prie. La confiance qu'il doit avoir en son gouvern-

Pnr ec;f d'une autre espèce ; elle doit porter sur l'autorité de la raison, sur la supériorité des lumières, sur les avantages que le jeune homme est en état de connaître, et dont il sent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il est aimé de son conducteur ; maintenant il doit se convaincre encore eue ce conducteur est un homme sage, éclairé, qui, voulant son bonheur, sait ce qui peut le lui procurer. !1 doit savoir que, pour son propre intérêt, il kir convient d'écoul avis ; or, si le

maître se laissait tromper comme. le disciple, il perdrait le droit d'en exiger de la déférence et de lui donner d leçons. Encore moins l'élève doit-il supposer que le maître le laisse à dessein tomber dans des pièges, et tend des embûches à sa simplicité. Que faut-il donc faire pour

i. Je me trompais, j'ec ai découvert un : c'est M. Fonney.

ÛV6.B iVl İ13

■ a la fois ces deux inconvénient ? Ce qu'il y a de meilleur et de plus naturel, être simple et vrai comme lui, l'avertir des périls auxquels il s'expose, les lui montrer clairement, sensiblement, mais sans exagération, sans humeur, sans pédantesque étalage ; surtout sans lui donner vos avis pour des ordres, jusqu'à ce qu'ils le soient devenus et que ce ton impérieux soit absolument' nécessaire. S'obstine-t-il après cela, comme il fera très souvent ? alors ne lui dites plus rien ; laissez-le en liberté, S5uivez-le, imitez-le, et cela gaiement, franchement ; H\ vous, amusez-vous autant que lui, s'il est possible. S conséquences deviennent trop fortes, vous êtes tou là pour les arrêter ; et cependant combien le j

ne, témoin de votre prévoyance et de votre cor sance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une et îîle l'autre? Toutes ses fautes

sont autant de liens

fournit pour le retenir au besoin ; or, ce qui le plus grand art du maître, c'est d'amener les oeuvres

à diriger les exhortations de manière qu'il s'avance quand le jeune homme cédera et qu'il

tiendra, afin de l'environner partout des leçons

et sans jamais l'exposer à de trop grands dangers.

Avertissez-le de ses fautes avant qu'il y tombe • et si il y est tombé, ne les lui reprochez point ; vous ne devez ni l'enflammer et mutiner son amour-propre : une révolte ne profite pas. Je ne connais rien de plus inopérant que ce mot : je vous l'avais bien dit. Le moyen de faire qu'il se souvienne de ce qu'on lui a dit, est de paraître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand le voyez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez cette humiliation par de bonnes paroles ; il se rassurera en voyant que vous ne le punissez pas, et qu'au lieu d'achever de l'écraser, le consolez ; mais, si à son chagrin vous ajoutez reproches, il vous prendra en haine, et se fera un plaisir de ne vous plus écouter, comme pour vous prouver qu'il ne se soucie pas comme vous de l'importance de vos avis.

Le retour de vos consolations peut encore être pour lui instructif, d'autant plus utile qu'il ne s'en doute point : en lui disant, je suppose, que mille autres font les

fautes, vous le mettez loin de son compte, et vous ne paraissant que le plaindre : car,

il croit valoir mieux que les autres Hommes,

une excuse bien mortifiante que de se consoler par leur

Emile* 11 8

exceffli ir que le u'il peut prétendre
est qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le temps des fautes est celui des fables ; en censurant le coupable sous un masque étranger, on l'instruit sans l'offenser ; et il comprend alors que l'apologue n'est pas un rnc par la vérité dont il se faiM'appiication.

L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un ïatteur con'çoit à me ' le corbeau n'était qu'un ainsi, d'un

fait il tire une maxime ; et l'expérience qu'il eût bientôt oubliée, se ;\ au moyen de la fable, dans son juge-

ment. 11 n'y a ; ■ connaissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'< ... utrui ou par la sienne.

Ba cas où cette expérience c. creuse, au lieu

de me, on tire sa leç< .ristoire. Quand

l'épreuve ace, il est bon que le jeune

de l'apologue, on féd nés les cas particuliers qui lui sont

com

J< ::s doivent être

dév énoncées. Rien n'est si vain, si

ma! morale pai lie on termine la
pas ou
ne fie, de
ma: ! Pourquoi donc,
en; ter le plaisir de la
trer ire que
plai
à i -- vous lui dites, qu'il n'ait absolument rien
à f: entendre ; il fai ;our propre du
maître urs quelque prise au sien ; jl faut qu'il
se | : Je conçois, -, j'agis, je m'ins-
intalon de la (ne, est;
d'interpréter au parterre des u'on nĩ éjà
que trop, je ne veux point qu'un ; leur soit Pan-
talon, encore moins un auteur. Il faut toujours se faire en-
tendre, mais il ne faut pas toujours dire : celui qui dit tout dit peu
de cho: à la fin on ne l'écoute
plus. (:it ces . : que La Fontaine
ajoute à la fable d renouille qui \ ? A-t-il peur
qu'on ne l'ait pas compris ? A-t-il besoin, ce grand peintre,
d'écrire les noms au-dessous des objets qu'il peint ? Loin de gé-

néraliser par là sa morale, il la parti-

IV

■ ; il ki en quelque 'les

i - ei qu'on ne l'applique à s. Je vou-

lis qu'avant de mettre les fables de cet auteur inimitable ei -
mains d'un jeune homme, ou en retranc toutes ces conclusions
par lesquelles il prend la :iô d'expliquer ce qu'il vient de dire aus-
si clairement agréablement. Si votre élève n'entend la fable qu'à
de de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas

ii •;. es fables un ordre

tique et plus cor; l'orme aux progrès des sentiret des lumières
du jeune i de me ! le que ci

nia l'oc(au, puis ŪQ (1), puis la

-, etc. .' N c<

i deux mule : -, parce [t e je ;, . luvienna u r .•nt cie, qu'en t-
tourdiss. b: de

l'emploi qu'il fable, î'app

la dire, la i eut et cenj jamais la

i il êfai

aire cune appïicatic i ^nt,

: n'ai ie:x;x':i re faire cet - ■■■ étude

bjet de la . : de l'enfa it n ' toute 1

compa; t-il

tici ; et

voici pour Ern le cornu

je pas non plus tout

bonne, afin qu'on

bie ; que vous le médirez au point de contempler les jeux de la fortune sans envier le sert de ses favoris, et a'être content de lui sans se croire plus sage que les autres. Vous avez aussi commencé à le rendre acteuï pour le rendre spectateur, il faut achever ; car du parterre on voit le s tels qu'ils paraissent, mais de la scène on les voit tels qu'ils sont. Pour embrasser le tout,

i. Il faut encore appliquer ici la correction 3e M, Fôrmeï, C'est la • cigale, puis le corbeau, etc.

.m EMILE •

il T j lier

pour voir les défaite. Mais à quel litre un jeune homme rera~t-il dans les affaires du monde ? Quel droit a-t-il d'être initié dans ces mystères ténébreux ? Des intrigues de plaisir bornent les intérêts de son âge ; il ne dispose encore que de lui-même : c'est comme s'il ne disposait de rien. L'homme est la plus vile des marchandises ; et, parmi nos importants droits de propriété, celui de la personne est toujours le moindre de tous.

Quand je vois que, dans l'âge de la plus grande activité, l'on ont spécu-

latives, et qu'après, sans la moindre e: ce, ils s<

tout d'un coup jetés dans le monde et dans les affaires, je trouve qu'on ne choque par, in. raison que la

nature, et je ne suis plus sur; te si peu de e

sachent se conduire. Par quel bizarre tour d'(apprend-on tant cîte choses inutiles, tandis que V?st d'agir esteornp rien ? On pré former pour

société, et l'on nous instruit comme si chacun de nous (lovait passer sa vie à penser seul e;;;1; sa cellule, ou à traiter des sujets en l'air avec dos indifférents. Y i vivre à vos enfants, en leur en-seigm certaines < dn corps et certaines formules de

paroles qui ne signifient rien. Moi aussi, j'ai appris à vivre à mon Emile ; car je lui ai appris à vivre a.

me, et de plus ; gner son pain : mais ce n'est

pas assez. Pour vivre dans le monde, il faut savoir traiter avec les h . il faut connaître les instruments qui

nnent prise sur eux ; il faut calculer l'action et réacti : partie ans la soc! /île, et pré\

. événements, qu'on soit rarement trompé dans -, ou qu'on ait du moins toujours pris les mr réussir. I e : mettent

s gens propres affaires et de,

er de leur propre bien ; mais que leur serviràii •:autions, si,
jusqu'à I

ir aucune expérience ? lis n'auraient ri, ut gagné wîre, et .se-
raient Ijiiï aussi neufs à \ à quinze. Sans doute îî faut empêcher
qu'un jeu ,ié par son ignorance ou trompé par : i à lui- ; mais à to

: ;à tout âge on p

les malheu- ■

t aux enfants lent ; l'exercice des verj

lîVkk w m

les cœurs raïï!< ité :

ant îe bien qu'on devient bon ; je ne connais

.. pratique plus sûre. Occupez votre élève à toutes

bonnes actions qui. sont à sa portée ; que l'intérêt des

,ents soit toujours le sien ; qu'il ne les assiste pas

pAcnt de sa bourse, mais de ses soins ; qu'il les

.-, qu'il les protège, qu'il leur consacre sa personne

et son temps ; qu'il se fasse leur homme d'affaires ; il ne

lira de sa vie un si noble emploi. Combien d'op-

es, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront justice,

quand il la demandera pour eux avec cette intrépide

té que donne l'exercice de la vertu ; quand il ior-

uera les portes des grands et des riches ; quand il ira, s'il
lé faut, jusqu'au pied du trône faire entendre la voix des
infortunés, à qui to abords sont fermes par leur
te, et que la crainte d'être punis des maux qu'on
leur fait empêche même d'oser s'en plaindre i
Tons-no imiie un chevalier errant, ufiiredj
, loris, un paladin ? Ira-t-il s'ingérer dans les
publiques, faire le sage et le défenseur des lois
chez les grands, chez îes magistrats, chez îe prince, faire
le solliciteur chez les juges et l'avocat dans les tribunaux?
Je ne sais rien de tout cela. Les noms badins et ridicules
langent rien à la nature des choses. 51 fera tout ce qu'il sait
être utile et bon : il ne fera rien de plus ; et il

sue rien n'est utile et bon pour lui de ce qui ne convient pas à
son âge : il sait que son premier devoir est envers lui-même ; que
les jeunes gens doivent se défier

hardi à bien faire, et courageux à dire la vérité. Tels
nt ces illustres Romains qui, avant d'être admis dans
les charges, passaient leur i jeunesse à poursuivre îe crime
et à défendre l'innocence, sans autre intérêt que celui de
traire en servant la justice et protégeant les bonnes

irs.

ni le bruit ni les querelles, non seulement entre les hommes (1), pas même entre les animaux:

lui crier querelle : lui-même

aura-t-il ? Je réponds qu'il n'aura jamais de querelle,

ne s'y prêterait jamais assez pour en avoir. Mais enfin;

qui est-ce qui est à, l'abri d'un soufflet ou

celui ; n'est-ce pas la ivrogne, ou d'un

.- coquin qui, pour avoir ; tuer son âme,

fiQj»jacftÇ£ par les c-;.»ko»P,iS£ } C'est autre ejioss ij jl pe

il n'excite jamais deux chiens à se battre ; jamais il ne fit pour suivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation, qui, n'ayant point fomenté son amour-propre et la haute opinion de lui-même, l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination et dans le malheur d'autrui. Il souffre quand il voit souffrir; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit et se complaît à voir ton

ie, c'est quand un homme de vanité se fait voir regarder

comme exempt de mêmes peines, par sa supériorité.

Celui qu'on a l'air de se tourmenter

ne saurait dans le vice qui en est le pouvoir. En

fin, donc la paix : l'image même de la paix : quand

i! peut contribuer a le produire, c'est un moyen de plus (ie ie partager. Je n'ai pas supposé qu'en voyant < malheureux 11 n'aurait pour eux' que cette pitié Stérile et cruelle qui se contente o ire les maux qu'elle peut

guérir. Sa bienfaisance active lui donne bientôt lumières qu'avec un cœur plus dur ii n'eût point acquises, ou qu'il eût acquises beaucoup plus tard. S'il voit régner ia discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier : s'il voit des affligés, il s'informe du sujet de leurs peines : s'il voit deux hommes se haïr, il veut connaître îa cause de leur inimité ; s'il voit Urt opprimé gémir des vexations un puissant et du riche, il cherche de quelles manœuvres se couvrent ces vexations ; et, dans l'intérêt

pémî que l'Honneur 'des' citoyens, ni leur vie, soit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne, ou d'un brave coquin ; et l'on ne peut pas plus se préserver d'un pareil accident Que de la ciatiê

lui rend donc en cela son indépendance ; il est alors seul magistrat, seul ju£c entre l'offenseur et lui : il est seul interprète et ministre de la loi naturelle ; ii se doit justice et peut seul se la rendre, et il n'y a sur 3a terre nul gouvernement assez insensé pour îc punir de se l'être faite en pareil cas. le ne dis pas" qu'il doive s'aller battre, c'est une extravagante; je dis qu'il se doit justice, et qu'il en est le seul dispensateur. Sans tant de vains édita contre les duel:.. \\\$ souverain,

ie réponds ou'il n'y aurait jamais ni soufflet ni démenti donné dans mes Etats, et cela par un moyen fort simple dont les tribunaux ne se mêleraient point. Quoi qu'il en soit, ?ait en pareil cas la justice qu'il i lui et l'exem-

ple uu'il doit à la sûreté de:? gens d'honneur. 11 ne dépeud pas

.ie le plus ferme d'« 1 u'ott ne l'insulte.

il éépi on ne se.jyj

l'avoir insulté,

qu'il prend a fous les misérables, tes moyens 'de finir leurs
maux no sont Qu'avons-

nous donc à faire pour tirer parti de ces dispositions *i'unc
manière corn ? De régler ses soins

et ses connaissances, et d'employer se: i\ îes aug-

menter.

• Je ne me lasse point de le redire, mettez foutes les 'eçons des
jeur discou,;

qu'ils n'apprem .'expé-

rience CCI::

exercer à par! :

faire sentir, sui s d'un c (îe du u

gage des p : et toute

sans intérêt de rien persuader js pré-

ceptes de j':.

à quînconqi porte à un

pour déterminer ses soldats . Si, au

lieu de ses magnifiques hara com-

me il doit s'y prendre pc lui

donner congé, soyez sûr qu'il :

règles.

Si je voulais enseigner ça fhél in jeune

dont toutes les passions fussent déj; .i'opp.ées, Je lui

présenterais sans cesse des objets propres à flatter ces passions, et j'examinerais avec lui que] langage il doit tenir aux autres hommes pour les ei \ favoriser .

désirs. Mais mon Emile n'est pas dans une situation si avantageuse à l'art oratoire ; borné presque au seul nécessaire physique, il a moins bei es autres que autres n'ont 'besoin de lui ; et n'ayant rien à leur dem

et peu figuré : il pi

ment pour être lu ; il est p x, parce

qu'il n'a pas appris à géi îées : il a peu

d'images, parce qu'il est rarement passionné.

Ce n'est pas pourtant qu'il soit tout à fait flegmatique et froid : ni son âge, ni ses . , ne le

permettent. Dan.- - 9 vivi-

; . son jeune cœur sent : son

ion ; pénétré du tendre amour de l'hui ransmet en parlant les mouvements de son âme ; use franchise a je ne sais quoi de plus enchanl .: l'artificieuse éloquence des autres, ou plutôt lui seul

véritablement éloquent, puisqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il sent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Si j'y pense, plus je trouve qu'en mettant ainsi la sagesse en action, et tirant de nos bons ou mauvais ; des réflexions sur leurs causes, il y a peu de connaissances utiles qu'on ne puisse cultiver dans l'esprit d'un jeune homme, et qu'avec tout le vrai savoir qu'on peut acquérir dans les collèges, il acquerra de plus une science plus importante encore, qui est l'application de ce qu'il a acquis aux usages de la vie. Il n'est pas possible que, prenant tant d'intérêt à ses semblables, il ne s'apprenne de bonne heure à peser et apprécier leurs actions, leurs plaisirs, et à donner en général une juste valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur ; hommes, que ceux qui ne s'intéressent à personne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent que leurs propres affaires

tout à régler sur lui-même

[es, et dans tout ce qui porte atteinte à leur bien-être, ils voient aussitôt le bouleversement de tout

l'univers?

Etendons l'amour-propre sur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, et il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait sa racine. Moins l'objet de nos soins tient immédiatement à nous-mêmes, moins "l'illusion de l'intérêt particulier est à craindre ; plus on généralise cet intérêt, plus il devient équitable, et l'amour du genre humain n'est autre chose en nous que l'amour de la justice. Voulons-nous donc qu'Emile aime la vérité, voulons-nous qu'il la connaisse ? dans les affaires tenons-le toujours loin de lui ; plus ses soins seront consacrés au bonheur d'autrui, plus ils seront éclairés et sages, et moins il se trompera

sur ce qui est bien ou mal ; mais ne souffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement sur des acceptions de personnes ou sur d'injustes préventions. Et pourquoi nuirait-il à l'un pour servir l'autre ? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous" ; c'est là le premier intérêt du sage

LIVRE IV J

après i ivè : car chacun est partie île s"on espèce

et non d'un antre individu.

Pour empêcher îa pitié de dégénérer en faiblesse, îi faut donc îa généraliser et l'étendre sur. tout le genre humain. Alors "on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que, de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. 11 faut par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espèce encore plus que de noire prochain ; et c'est une très grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchants.

Au reste, il faut se souvenir que tous ces moyens par lesquels je jette ainsi mon élève hors de lui-même, ont cependant toujours un rapport direct à lui, puisque non seulement il en résulte une jouissance intérieure, mais qu'en le rendant bienfaisant au profit des autres je travaille à sa propre instruction.

J'ai d'abord donné les moyens, et imainîenani: montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu à peu dans sa tête l

Quels sentiments sublimes étouffent dans son cœur le germe des petites passions ! Quelles net-

é de jui e ! quelle justesse de raison je vois se : en lui cultivés, de l'expérience

i concentre les vœux d'une âme grande dans l'étroite borne des possibles, et fait qu'un homme supérieur aux autres, ne pouvant les élever à sa mesure, sait s'abaisser à la leur î Les vrais principes eu juste, les vrais modèles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre se gravent dans son entendement ; il voit la place de chaque chose et la cause qui l'en écarte ; il voit ce qui peut faire le bien et ce qui l'empêche : sans avoir éprouvé les passions humaines, il connaît leurs illusions et leur jeu.

J'avance, attiré par la force des choses, mais sans m'en imposer sur les jugements des lecteurs. Depuis longtemps ils me voient dans le pays des chimères ; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant si fort des opinions vulgaires, je ne cesse de les avoir présentes à mon esprit : je les examine, je les médite, non pour les suivre ni pour les fuir, mais pour les peser à la balance du raisonnement. Toutes les fols qu'il me force à m'écarter d'elles, instruit par l'expérience, je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas, je sais que, s'obstinant à n'imaginer possible que ce qu'ils voient, ils prendront le ieune homme que je figure pour un être imaginaire et fantastique,, parce qu'il diffère .de ceux guxcfueïs. ils le

comparent ; sans songer qu'il faut bien qu'il cri 'diffère, puisque élevé tout, différemment, affecté de sentime* tout contraires, instruit tout autrement qu'eux, il ses beaucoup plus

surprenant qu'il leur ressemblât que d'être tel que je le suppose. Ce n'est pas l'homme de l'homme, c'est l'homme de la nature : assurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne supposais rien que tout le monde ne pût observer ainsi que moi, parce qu'il est un point, savoir la naissance de l'homme, duquel nous partons tous également ; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la nature, et vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon élève, à six ans, différait peu des vôtres que vous n'aviez pas eu. le temps de défigurer ; maintenant ils n'ont plus rien de semblable, et l'âge de l'homme fait, dont il approche, doit le montrer sous une forme absolument différente, si je n'ai pas perdu tous mes soins. La quantité d'acquis est peut-être assez égale de part et d'autre ; mais les choses acquises ne se ressemblent point. Vous êtes étonnés de trouver à l'un des sentiments sublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe ; mais considérez aussi que ceux-ci sont déjà tous philosophes et! théologiens, avant qu'Emile sache ce que c'est que philosophie, et qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venait me dire : Rien de ce que vous supposez n'existe ; les jeunes gens ne sont point faits ainsi ; Us ont telle ou telle passion : ils font ceci ou cela : c'est comme si l'on niait que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges, si prompts à la censure, de considérer que ce qu'ils disent là je le sais tout aussi bien qu'eux, que j'y ai probablement réfléchi plus longtemps, et que, n'ayant nul intérêt à leur en imposer, j'ai droit d'exiger qu'ils se donnent au moins le temps de chercher en quoi je me trompe : qu'ils examinent bien

la constitution de l'homme, qu'ils suivent les premiers développements du cœur dans telle ou telle circonstance, afin de voir combien un individu peut différer d'un autre par la force de l'éducation ; qu'ensuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, et qu'ils disent en quoi j'ai mal raisonné, je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, et je crois plus excusable de l'être, c'est qu'au lieu de me livrer à l'esprit de syl au i ison-

uoient et ne me fie qu'à l'i i ne me fonde

livre iv m

point sur ce que j'ai imaginé, mais sur ce que Va! vii. il

est vrai que je n'ai pas renfermé mes expériences dans

l'enceinte dès murs d'une ville ni dans un seul ordre de

gens; mais, après avoir comparé tout autant de rangs et

de peuples que j'en ai pu voir dans une vie passée à

les observer, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui était

d'un peuple et non d'un autre, d'un état et non pas d'un

n'ai regardé comme appartenant incontestable

à l'homme, qu'à ce qui était commun à tous, à

■. dans quelque rang et dans quel tation

que ce fi

Or, si, suivant cette méthode, vous suivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particulière, 'et qui tiendra le moins qu'il est possible à l'autorité et à l'opinion d'autrui, à qui do mon élève ou des vôtres pe usez- vous qu'il ressemblera le plus ? Voilà, ce me semble, la question qu'il faut résoudre pour savoir si je me suis égaré.

! L'homme ne commence pas aisément à penser ; mais, sitôt qu'il commence, il ne cesse plus. Quiconque a pensé pensera toujours, et l'entendement une fois exercé à l'ia réflexion ne peut plus rester en repos. On pourrait donc croire que l'esprit humain n'est point naturellement si prompt à s'ouvrir, et qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop longtemps inscrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais considérez premièrement que, voulant former l'homme de la nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un sauvage et de le reléguer .1 des bois ; mais qu'en-

fermé dans le tourbillon social, il suffit qu'il ne s'y laisse entraîner ni par les passions ni par les opinions des hommes, qu'il voie par ses yeux, qu'il sente par son cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de sa propre raison. Dans cette position, il est clair que l'ia multitude d'objets qui le i it, les fréquents Sentiments dont il est affecté, les divers moyens de pourvoir à ses besoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'aurait jamais eues, ou qu'il eût acquises plus lentement. Le progrès naturel à l'esprit est accéléré, mais non renversé. Le même homme qui doit rester stupide dans' les forêts doit devenir raisonnable et sensé dans les villes, quand il y Se dateur. Rien n'est plus propre

à rendre sage que les folies qu'on voit sans les partager ; et celui même qui les partage s'instruit encore, pourvu qu'il n'ej de ceux qui les font.

5 24 l-.MItE

Considérez ssi que, bornés par nos facilités choses sensibles, nous n'offrons presque aucune prise ; notions abstraites de îa philosophie et aux idées purement intellectuelles. Pour y al . il faut ou ne dégager du corps auquel nous sommes si fortement attachés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel et le I ou enfin franchir rapi et presque d'un saut l'int valle par un pas de géant dont l'enfance n'est pas capable, et pour lequel il faut même aux hommes bien des éc('Ions faits exprès pour eux. La première idée abstraite i ;t le premier de ces échelons ; niais j'ai bien de la peine à voir comment on s'avise de le construire.

L'Etre incompréhensible: qui embrasse tout, qui- "d le mouvement au monde et forme tout ie système i Otres, n'est ni visible à nos yeux, ni palpable à nos n w il échappe à tous nos sens: l'ouvrage se montre, m l'ouvrier se cache. Ce n'est pas une petite affaire connaître enfin qu'il : xi et, quand m .aimés j vernis là, quand nous nous demandons quel est-il, où < il ? notre esprit se confond, s'égare, et nous ne savons p que penser.

Locke veut qu'on commence par l'étude des esprits, et qu'on passe ensuite à celle des corps : cette méthode est celle de la superstition, des préjugés, de l'erreur ; ce n'est point ceîne de la raïosn, ni même de la nature i ordonnée ; c'est se boucher les yeux pour apprendre à voir. Ïl faut avoir longtemps ûhi&ciù les corps pour faire una véritable notion des esprits et soupçonner

qu'ils existent : l'ordre contraire ne sert qu'à établir Je matérialisme.

Puisque nos sens sont les premiers instruments 'de nos connaissances, les êtres corporels et sensibles sont les seuls dont nous ayons immédiatement l'idée. Ce mot esprit n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé. "Un esprit n'est qu'un corps pour le peuple et pour les Binants : n'imaginent-ils pas des esprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit ? Or on m'avoi: que des esprits qui ont des bras et des langues ressemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les p pies du monde, tans excepter ks Juifs, se sont fait des dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'esprit, de trinité, de personnes, sommes pour la plupart de vrais anthropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu est partout : mais nous c î aussi (

l'air est père" .: '-, au mot: sphère ; et le

mot esprit, du.us sou origine nu s même ijuy,

là %t vêtit, ju'en aocoilûniû les gfcfts "a çlife cics

mots sans les entendre, il est facile après cela .de leur faire dire font ce qu'on veut.

Le sentiment de notre action sur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que, quand ils agissaient Sur nous, c'était d'une manière semblable à edie dont nous agissons sur eux. Ainsi l'homme a commencé par an tous les êtres dont î sentait l'action : se sentant n fort que la plupart de ces êtres, faute de connaître bornes de leur puissance, il l'a supposée illimitée, et il en fit des dieux aussitôt qu'il en fir des corps. Durant les iers âges, les

hommes, effrayés de tout, n'ont rien vu de mort dans la nature. L'idée ci e la matière n'a pas été s lente à : or en eux eue ce'ie de l'esprit,

lue cette première idée est une abstraction elle-même, ni ainsi rempli l'univers de dieu:: sensibles. Les s, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les , les m; it avait son âme, son

sa vie. Los man ! de Laban, les manitous des

s, les fétiches des nègres, tous i orales de In

nature et des hommes ont été les premières divinités des mortels ; le polythéisme a été leur première religion et rie leur premier culte, lis n'ont pu reconnaître un seul Dieu que quand, généralisant de plus en pins leurs idées, ils ont été en état de remonter à une première cause, de réunir le système total des êtres sous une seule idée, et de donner un sens au mot substance, lequel est [us grande des abstractions, Tout enfant qui croit en Dieu est donc nécessairement idolâtre, ou du moins anthropomorphite ; et quand une fois l'imagination a vu Dieu, il est bien rare que l'entendement le conçoive. .Voilà précisément l'erreur où mène l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne sais comment, à l'idée abstraite de la substance, on voit que, peur admettra une substance e nique, il lui faudrait supposer des qualités incomplètes

s'excluent mutuellement, telles que la pensée et l'étendue, dont l'une est e [lemnt divisible ut dont

l'autre exclut toute divisibilité. On conçoit d'ailleurs que la pensée, ou si l'on veut, le sentiment, est une qu'o': primitive et inséparable de la substance à laquelle eï?e rtient ; qu'il en est de

même de retendue par rapà sa substance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent ime de ces qualités perdent la substance à laie elle appartient ; que par conséquent la mort n'e i qu'une séparation de substances, et que les êtres où ees

ÉAlieE

deti nies sont (deux subs-

tance? auxquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, considérez maintenant quel!?, distance reste encore cd ire la notion des deux substances et celle de la nature divine, entre l'idée incompréhensible de l'action de notre âme sur noire corps et l'idée de l'action de Dieu sur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de tou ance, celle des attributs divi

tpui : idées qu'il appartient à si peu d'hommes de

t aussi obscures qu'elles le sont, qui n'ont rien d'obscur pour le peuple e qu'il n'y

touchent ? C'est eu vain que • sont

ait point être épou fit sonder la'

profondeur. Tou: ts ; ils ne Bavent

mettre di &sure fort

irqué i x deçà aeront un

par leurs yeux ; il ne s'i loin qu'ils ne pourront \ pourront allei
ils h

chose, li : i:x m<

possî . it ce (;

ee qu'ils !

l'ignorât! ' raint de se

mesurer avec Achille, -et d ?r au combat, |

>an

ù la montagne.

Je prévois eue, seront surpris de mej

voir suivre tout le pi ! mon élève sans lui parier de r

âme, et peut-être ; »s ^û

me ; car, . tôt qu'il ne faut, il

t risque de ne le ! .

Si j'avais à peindre la stupidité fâcheuse, je peindrais

LIVRE! IV

liahĩ Iû catéchisme à 'd ùits j si je

voulais rendre tin enfant fou, je l'obligerais d'expliquer ce qu'il dit en disant son catéchisme. On m'objectera que . la plupart des dogmes du christianisme étant des mystères, attendre que l'esprit humain soit capable de les concevoir, ce n'est pas attendre que l'enfant soit homme, c'est attendre que l'homme ne soit plus. A cela je réponds premièrement qtr'il y a des mystères qu'il est

non seulement impossible à l'homme de concevoir, mais de croire, et que je ne vois pas ce qu'il - à les enseigner aux

enfants, si ce n'est de leur apprendre à mentir \le. bonne

ure. Je dis plus que, pour être les mystères, il

rendre. au m ;;;préhensibles ;

les enfants ne sont : Les de cette con-

ception-là. Pour l'âge où tout est mystère, il n'y a point de mystères proprement dits.

// faut croire en Dieu pour être sauvé. Ce doit me mal

tendu est le principe d'intolérance, et

la cause de toutes ces vaines instructions qui portent le coup mortel à la raison . ne peut l'accoutumant à se

servir de mots. Sans doute il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le saint éternel ; mais si, pour l'obtenir, il suffit de répéter de certaines paroles, je ne vois

- . ce qui nous empêche de peupler le ciel de sansonnets et de pies, tout aussi bien que d'enfants,

L'obligation de croire en suppose la possibilité. Le philosophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il use mal de la

raison qu'il a cultivée, et qu'il est. en état d'entendre les vérités qu'il veut l'enfant qui professe la religion

chrétienne, que croit-il ? ce qu'il conçoit ; et il conçoit si peu ce qu'on lui fait dire, que, si vous lui dites le contraire, il n'y croit pas aussi volontiers. La foi des enfants et de beaucoup d'hommes est une affaire

de géographie. Seront-ils récompensés d'être nés à Rome plutôt qu'à 1 ? On dit à l'un que Mahomet est le prophète de Dieu, et il dit que Mahomet est le prophète de Dieu ; on dit à l'autre que Mahomet est un fourbe, et il dit que Mahomet est un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre, s'ils se fussent trouvés transposés. Peut-on p; . deux dispositions si semblables pour envoyer l'un en paradis et l'autre en enfer ? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'est pas en Dieu qu'il croit, c'est à Pierre ou à Jacques qui lui disent qu'il y a quelque chose qu'on appelle Dieu ; et il le croit à la manière d'Euripide :

O Jupiter ! car de toi il n'en s'agit Je ne connais seulement que le nom. (1) Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raison ne sera privé du bonheur éternel ; les catholiques croient la même chose de tous les enfants qui ont reçu le bap-

ême à la dévotion, quand L'esprit humain est incapable des opérations nécessaires pour reconnaître la Divinité. Toute la différence que je vois ici entre vous et moi est que . prétendez que les enfants ont à sept ans une capacité, et que Dieu ne la leur accorde pas même à quinze. (C'est tort ou raison, il ne s'agit pas ici (Voyez l'article ici, mais (c'est une simple observation de fait

Par le même principe, il est clair que tel homme, venu jusqu'à la vieillesse - • ;

pour cela privé de sa présence dans notre vie si

■ aveuglement n'a pas été vain, et je dis qu'il l'est pas toujours. Vous en convenez pour les insensibles ;

qu'une «maladie prive (de leurs facultés spirituelles, même bon de leur qualité d'homme, ni par conséquent du droit

.-.: aits de leur Créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir aussi pour ceux qui, sé< s de toute société

■ leur enfance, auraient mené une vie absolument saine, privés des lumières qu'on acquiert que dans le commerce des hommes? (2) Car il est une impossibilité démontrée qu'un pareil sauvage pût jamais élever ses réflexions jusqu'à la connaissance du vrai Dieu. Là raison nous dit qu'un homme est punissable que par les fautes de sa volonté, et qu'une ignorance invincible ne lui saurait être imputée à crime : d'où il suit que devant la justice éternelle tout homme qui croirait, s'il avait eues lumières nécessaires, est réputé croire, et qu'il n'y aura d'incrédules que ceux dont le cœur se ferme à la vérité.

Ouvrons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne sont pas en état de l'entendre, car c'est vouloir y parvenir. l'erreur. Il vaudrait mieux n'avoir aucune idée de la

i. *Plutarque*. Traite de l'Amour, trad. d'Amyot. C'est ainsi que commençait d'abord la tragédie de Ménélaüs ; mais les Rois du peuple d'Athènes forcèrent Euripide à changer cet commencement.

OUVRAGE IV

divinité qu'on d'eut avoir des idées basses, fantastiques, injurieuses, indignes d'elle ; c'est un moindre mal de la méconnaître que de l'outrager. J'aimerais mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que si l'on disait que Plu-

tarque est injuste, envieux, jaloux, et si tyran, qu'il exige plus qu'il ne laisse le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'esprit des enfants est qu'elles y restent toute leur vie, et qu'ils ne conçoivent plus, étant hommes, d'autre Dieu que celui des enfants. J'ai vu en Suisse une bonne et pieuse mère de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point instruire son fils de la religion dans le premier âge, de peur que, content de cette instruction grossière, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raison. Cet enfant n'entendait jamais parler de Dieu qu'avec recueillement et révérence, et sitôt qu'il en voulait parler lui-même, on lui imposait silence, comme sur un sujet trop sublime et trop grand pour lui. Cette réserve excitait sa curiosité, et son amour-propre aspirait au moment de connaître ce mystère qu'on lui cachait avec tant de soin. Moins on lui parlait de Dieu, moins on souffrait qu'il en parlât lui-même, et plus il s'en occupait : cet enfant voyait Dieu partout ; et ce que je craindrais de cet air de mystère indiscrettement affecté, serait qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme on n'altérât sa tête, et qu'enfin l'on n'en fit un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de semblable pour mon Emile, qui, refusant constamment son attention à tout ce qui est au-dessus de sa portée, écoute avec la plus profonde indifférence les choses qu'il n'entend pas. Il y en a tant sur lesquelles il est habitué à dire, : Cela n'est pas de mon ressort, qu'une de plus ne l'embarasse guère ; et, quand il commence à s'inquiéter de ces grandes questions, ce n'est pas pour les avoir entendu proposer, mais c'est quand le progrès de ses lumières porte ses recherches de ce côté-là.

Nous avons vu par quel chemin l'esprit humain cultivé s'approche de ces mystères ; et je conviendrai volontiers qu'il n'y parvienne naturellement, au sein de la société même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même société des causes inévitables par lesquelles le progrès des passions est accéléré, si l'on n'accélérait de même le progrès des lumières qui servent à régler ces passions, c'est alors qu'on sortirait vérita-

Emile Jt S

■ nature np». Quand on n'est pas maître r un déve-

loppement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correspondre, en sorte que l'ordre ne soit point interverti, que ce qui doit marcher ensemble ne soit point séparé, et que l'homme, tout entier ù tous les moments de sa vre, ne soit pas à tel point pai te de ces facultés, et à tel autre point par tes autres- Quelle difficuî m s'élever Ici ? difficulté d'autant plus grande qu'elle est moins dans ks choses que dans pusillanimité de ceux qui n'osent la résoudre : com- 'cons au moins pat oser ta proposer. Un enfant doit tîr?. élevé dan", îa "religion, de son père ; on lui prouvtf très bien que cette religion, telle qu'elle soit " îa seule vu que toutes les autres ne sont qu'exl; :e et attitfdité. La forme des arguments dépend absolument sur ce point du pays où on les propose. Qu'un Turc, qui trouve le christianisme si ridicule h, ConstantinopJe, aille voir comment en trouve le m-ahott à Paris: c'est surtout en matière de religion - l'opinion triomphe. Mais nous qui prétendons secouer son joug en toute chose, nous qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voyons rien enseigner à notre Emile qu'il ne pût apprendre de lui-même paT tout pays, dans quelle religion t'élèverons-nous ? A quelle secte agrégerons-nous Pfcomme de La na-

ture? La réponse îort simoê, ce me semble, nous ne l'agrégerons ni à ceîle-ci ni à celle-là, mais nous le -mettrons en état oe choisir celle où le lûciitewr usage de sa raison doit le •

... încedo pzt ignés

Suppositos cineri doîoso.

N'imporLe, îe zèle et ta bonne foi m'ont jusqu'ici tenu i de prudence ; j'espère que ces garants ne m'abandonneront point au besoin. Lecteurs, ne craignez pas de moi des précautions indignes d'un ami de la vérité : je n'oublierai jamais ena devise ; mais il m'est trop permis de me défier de mes jugements. Au tieu de vous dire ki de mon chef ce que je pense, je vous dirai ce que pensait un homme qui valait mieux que moi. Je garantis la vérité des faits qui vont être rapportés, ils zont réellement arrivés à l'auteur du papier que je vais transcrire : utiles sur le sujet dont il s'agit, je ne vous propose point le sentiment d'un autre ou le mien pour rê^te, ; je vous i'pjfré à examiner,

; : < il y a i:r traite, un

ne fctônnïe • tiîl à la dernière mi-

sère. Il était Ré calvi par les suites d'une

etonrderie, se trouvagl fugitif, pays g r, sans

reg, il changea de religion pour avoir du pain. H y avait dans ce' te ville an : ?s,;

il y fui &d~îî3, En l'instruisant sur la contr.-- on

lui sfes doutes qu'il a'ava , et «n lui apprit

Je ;' ait : Il entendit des dogmes nouveaux,

il vi encore plus nouvelles; û les vit, et

ft ers être la victime. Il voulut fuir, on l'enferma ; il Se plaignit, on le piimi tîe ses plaintes : à la merci da ses tyrans, il se vit traiter en - ! pour n'avoir

pas votïïu céder an crime. Qu.z ceux qui savent combien la première épreuve de la violence et C stice tri

un jeune cœur sans expérience, se figurent l'état du Sien ! Des larmes de rage coulaient de ses yeux, fiadonation S'étouffait ; il implorait le ciel et les hommes, lit à tout le monde, et n'était écouté de personne, il ne voyait que de vils domestiques soumis à Finfâmo qui l'on on des complices du

lance et l'excitaient à les irriker. Il était ^2ràu sans un bonnets ecclésiastique qui vint à ïliosprice pour quelque affaire, et qu'il trouva le moyen de consulter \$n secret L'ecclésiastique, était pauvre et avait besoin de tout le monde ; mais l'opprimé avait encore plus besoin de h:i, et il n'hésita pas à favoriser son évason, au risque de se faire un dan

* Echappé au vice pour rentrer 'dans i'indigence,, le Jeune homme luttait sans succès contre sa destinée ; un moment il se crut au-dessus d'elle. A la première lu de fortune ses maux et son protecteur furent oubliés. H sut bientôt puni de cette ingratitude ; toutes ses espérances s'évanouirent : sa jeunesse avait beau le favoriser, ses idées romanesques gâtaient tout. N'ayant ni as- 9*2 de talent ni assez d'adresse pour se faire un chemin iacile, ne sachant être ni modéré ni méchant, il préfendit à tant de choses qu'il ne sut parvenir à rien. Retombé dans sa première détresse, sans pain, sans asile, orêt à mourir de faim, il se ressouvint de son bienfaiteur,

« Il y retourne, il le trouve, il en est bien reçu ; sa vue rappelle à l'ecclésiastique une bonne action qu'il avait faite : un tel souvenir réjouît toujours l'âme. Cet homme était naturellement humain, compatissant ; il sentait tes peines d'autrui par ses siennes, et !§ Ibign^tlfi

n'avait point endurci Son cœur ; et même les leçons 8c la. sagesse et une vertu éclairée avaient affermi son bon naturel. Il accueille le jeune homme, lui cherche un gîte, l'y recommande ; il partage avec lui son nécessaire, à peine suffisant pour deux. Il fait plus, il l'instruit, le console ; il lui apprend l'art difficile de supporter patiemment l'adversité. Gens à préjugés, est-ce d'un prêtre, est-ce en Italie que vous eussiez espéré tout cela ?

< Cet honnête ecclésiastique était un pauvre vicaire* oyard, qu'une aventure de jeunesse avait mis mal avec son évêque, et qui avait passé les monts pour chercher les ressources qui lui manquaient dans * son pays.. Il n'était ni sans esprit ni sans lettres ; et, avec une figure intéressante, il avait trouvé des protecteurs qui le placèrent chez un ministre pour élever son fils. 11 préférait la pauvreté à la dépendance, et. il ignorait comment il faut se conduire chez les grands. Il ne resta pas longtemps chez celui-ci : en le quittant, il ne perdit point son estime, et comme il vivait sagement et se faisait aimer de tout le monde, il se flattait de rentrer en grâce auprès de son évêque, et d'en obtenir quelque petite cure dans les montagnes pour y passer le reste de ses jours. Tel était le dernier terme de son ambition.

« Un penchant naturel l'intéressait au jeune fugitif, et le lui fit examiner avec soin. Il vit que la mauvaise fortune avait déjà flétri son cœur, que l'opprobre et 1? mépris avaient abattu son courage, et que sa fierté, changée en dépit amer, ne lui montrait dans

l'injustice et la dureté des hommes que le vice de leur nature et la chimère de la vertu. il avait vu que la religion ne sert que de masque à l'intérêt, et le culte sacré de sauvegarde à l'hypocrisie: il Savait vu, dans la subtilité des vaines disputes, le paradis et l'enfer mis pour prix à des jeux de mots ; il avait vu la sublime et primitive idée de la divinité défigurée par les fantasques imaginations des hommes ; et, trouvant que pour croire en Dieu il fallait renoncer au jugement qu'on avait reçu de lui, il prit dans le même dédain nos ridicules rêveries et Pobj auquel nous les appliquons : sans rien savoir de ce q

sans rien imaginer sur la génération des choses, il se plongeait dans sa stupide ignorance avec un profond mépris pou* tous ceux; qui pensaient en savoir plus qu«

« L'oubli de toute religion conduit à l'ou de l'homme. Ce progrès était déjà plus d'à moitié fait .clans le cœur du libertin. Ce n'était pas pourtant un

LIVRE IV

enfant mal né ; mais l'incrédulité, l'â misère, étouffant peu à peu le naturel, l'entraînaient rapidement à sa perte, et ne lui préparaient que les mœurs d'un gueux et la morale d'un athée.

< Le mal, -presque inévitable, n'était pas absolument consommé. Le jeune homme avait 'des connaissances, et" son éducation n'avait pas été négligée. Il était dans cet &ge heureux où le sang en fermentation commence d'échauffer l'âme sans l'asservir aux fureurs des sens ; la sienne avait encore tout son ressort. Une

honte native, un caractère timide, suppléaient à la gêne et prolongeaient pour lui cette époque dans laquelle vous maintenez votre 'élève avec tant de soins. L'exemple odieux d'une dépravation brutale et d'un vice sans charme, loin d'animer son imagination, l'avait amortie : longtemps Se dégoût lui tint lieu de vertu pour conserver son innocence ; elle ne devait succomber qu'à de plus douces Séductions.

« L'ecclésiastique vit le danger et les ressources : les difficultés ne le rebutèrent point ; il se complaisait dans son ouvrage ; il résolut de l'achever, et de rendre à la vertu la victime qu'il avait arrachée à l'infamie. Il -s'y prit de loin pour exécuter son projet ; la beauté du motif animait son courage et lui inspirait des moyens dignes de son zèle. Quel que fût le succès, il était sûr de n'avoir pas perdu son temps On réussit toujours quand on ne veut que bien faire.

« Il commença par gagner la confiance du prosélyte en ne lui vendant point ses bienfaits, en ne se rendant point importun, en ne lui faisant, point de sermons, en se mettant toujours à sa portée, en se faisant petit pour s'égaliser à lui. C'était, ce me semble, un spectacle assez touchant de voir un homme grave devenir le camarade d'un polisson, et la vertu se prêter au ton de la licence pour en triompher plus sûrement. Quand l'étourdi venait lui faire ses folles confidences et s'épancher avec lui, le prêtre l'écoutait, le mettait à son aise ; sans approuver le mal on s'intéressait à tout: jamais une indiscrete censure ne venait arrêter son babil et resserrer son cœur. Le plaisir avec lequel il se croyait écouté augmentait celui qu'il prenait à tout dire. Ainsi se fit sa confession générale, sans qu'il songeât à rien confesser,

€ Après avoir bien étudié ses sentiments et son caract- Brfe, le prâtra vit clairement que, sans être ignorant pouf ,son âgs,. 11 a%'ait oublié tout ce qu'il lui importait d© fflgdhj et 3U£ rop-prcb.ie. eâ raraît îÂduîi la Isg&ng

m wttv.

'étouffait en lui tout Vrai senfhîenî du* l du mal. Il

est un degré d'abrutis- î ôte la vie â l'âme ; et

3a voix intérieure ne sait point se faîne entendre a celui qui ne songe qu'à se nourrir. Four garantir fc jeune infortuné de cette mort morille dont il était û près, il ;ça par réveiller en 'ni lYsicur-proprc et r estime c il lui montrait un avenir plus heureux dans bon emploi de. ses talents ; il ranimait dans son cœur nue ardeua le récit des belles actions

v.trui ; en lui faisant admirer ceux qui ies avaient lait le désir d'en taire de semblables, tacher insensibles .-t et van-'

bonde, il lui faisait faire des extraits de livres choisis ; avoir besoin de ces e nourrissait

on noble sentiment de îa re sance. îî VUsth

indirec -'es; il lui faisait repren-

bonne opinion de lui-même pour ne pas se .ire un être inutile à tout bien, et pour ne vouloir s se rendre méprisable â \$ près yeux,

« Um Ile fera ju l'ait qu'employait cet

usant pour ment le cœur.

le au-dessus de la bassesse, sans paraître
songer à son instruction. L'ecclésiastique avait une pro-
f si b t un discernement si s£r, que
plusieurs pert »x faire passer leurs
lônes par ses mains que par celles des t urés
g villes. Un jour qu'on lui avait dorme j : argent
distribuer aux pair. W homme eut, a ce tstre-,
s dit-îi, nous sommes
m'appartenez, et je ne dois pas toucher h
dépd t pour mon usage. Ensuite, il lui donna de son
ore argent autant qu'il en avait demandé. Des leçons
de cette espèce sont rarement perdues dans le cœur dft»
jeunes gens qui ne sont pas tout à fait corrompus.
4 îe me lasse de parler en tierce personne, et c'est m
soin fort superflu ; car vous sentez bien, cher concitoyen,
que ce malheureux fugitif c'est moi-même. Je me crm>
ez loin des désordres de ma jeunesse pour oser les
ouer ; et la main qui m'en tira «énie bien qu au.v
dépens d'un peu de honte je rende au moins quelque
à ses bienfaits. ,

<g Ce qui me I ' &9& «« Wtr# dans la vie
privée de mon digne maître* la vertu sans hypocr
Wu , des discours toujours droits et
conduite toujours à ces d;*-
is point ! ter si ceux qu il aîQ&it

UVm Vf • 135

| à xcpî'L •■, s'ils se confess \ s'ils ieû-.

matent les [ours prescrits, s'ils faisaient maigre, ni leur impo-
ser d'autres conditions semblables, sans iesqueti. àût-on mourir
de misérc, on n'a auît assistance à espérer .clés dévots.

«Encot. -. 'irions, loin d'étaler moi-
même à ses yeux le i 'un nouveau converti,
je ne 1 aïs point trop mes de penser, et
ne l'en voyais pas pîns Quelquefois j'aurais

pu aie dire : U me passe mon Mifféreuee peur le culte que j'ai
embrassé en faveur de i /il nie voit aussi

pour le culte dans lequel je suis né ; il sait que mon dédain
n'est plus une affaire de parti. Maïs que dépenser qua«d Je l'en-
tendais quelquefois approuver ■ dogmes contraires à ceux de
l'église romaine, et paraître

ailier médiocrement tou cérémonies ? Je I

cru protestant déguisé si je l'avais vu ■;:■ s à

ces mêmes usages dont il semblait faire de
cas ; r; jhant qu'il
devoirs de prêtre -. «actuellement que eux
du public, je ne savais plus que
Of. Au défaut près qui jadis attiré sa ce,
et dont il n'était pas trop bien corrigé, sa exemplaire, ses
nweurs iiàfent irr- oies, s
cours honnêtes et judicieux. En vivant avec lui dans la plus
grande intimité, j'apprenais à îs res aue
formîté d'une vie aussi \$:e.

« Ce moment ne vint pas sitôt : avant de s'ouvrir £. son dis-
ciple, ii s'efforça de faire germer l vnce.8

de raison et de bonté qu'il jetait dans son âme. Ce y avait en
moi de plus difficile à détruire était une orgueilleuse misanthro-
pie, une certaine aigreur courre les riches et les heureux du
monde, comme s'ils l'eussent été à mes dépens, et que leur pré-
tendu bonheur eût été usurpé sur ie mien. IÀ foîle vanité de la
jeunesse, qui regimbe contre l'humiliation, ne me c que trop de

penchant à cette humeur colère ; et i'amour-propre que mon
mentor É&cfc&il! de r en moi, me portant à

la fierté, rendait les hommes encore plus vils à mes yeux* et ne
faisait qu'ajouter pour eux le mépris a la h

« Sans combattre directement cet orgueil, il i'ernp de se tour-
ner en durco e ; et, sans m'oter l'ec

<1e m -, il la r- neuse pour mot*

prochain. En écartant toujours âa vaine apparence et me montrant les maux réels qu'elle couvre, il m'apprenait à déplorer les erreurs de mes semblables, à m'attendrir sur leurs misères, et à les plaindre plus qu'à les envier. Emu de compassion sur. les faiblesses humaines par le profond sentiment des siennes, il voyait partout les hommes victimes de leurs propres vices et de ceux d'autrui ; il voyait les pauvres gémir sous le joug des riches, et les riches sous le joug des préjugés. Croyez-moi, disait-il, nos illusions, loin de nous cacher nos maux, les augmentent, en donnant un prix à ce qui n'en a point, et nous rendant sensibles a mille fausses privations que nous ne sentirions pas sans elles. La paix de l'âme consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler ; l'homme qui fait le plus cas de la vie est celui qui sait le moins en jouir ; et celui qui aspire le plus avidement au bonheur est toujours le plus misérable.

« Ah ! quels tristes tableaux ! m'écriais-je avec amertume ; s'il faut se refuser à tout, que nous a donc servi de naître ? et s'il faut mépriser le bonheur même, qui I est-ce qui sait être heureux ? C'est moi, répondit un jour ' le prêtre d'un ton dont je fus frappé. Heureux, vous ! si peu fortuné, si pauvre, exilé, persécuté, vous êtes heureux ! Et qu'avez-vous fait pour l'être ? Mon enfant, reprit-il, je vous le dirai volontiers.

« Là-dessus il me fit entendre qu'après avoir reçu mes confessions il voulait me faire les siennes. J'épancherai dans votre sein, me dit-il en m'embrassa, it, tous les sentiments de mon cœur. Vous me verrez, sinon tel que je suis, au moins tel que je me vois moi-même. Quand vous aurez reçu mon entière profession de foi, quand vous connaîtrez bien l'état de mon âme, vous saurez pour-

quoi je m'estime heureux, et, si vous pensez comme moi, ce que vous avez à faire pour l'être. Mais ces aveux ne sont pas l'affaire d'un moment ; il faut du temps pour vous exposer tout ce que je pense sur le

:î de l'homme et sur le vrai prix de la vie s prenons une heure, un lieu commode pour nous livrer paisiblement à cet entretien.

« Je marquai de l'empressement à l'entendre. Le rendez-vous ne fut pas renvoyé plus tard qu'au lendemain matin. On était en été ; nous nous levâmes à la pointe du jour. 11. me mena hors de la ville, sur une haute col- Une au-dessous de laquelle passait le Pô, dont on voyait le cours à travers les fertiles rives qu'il baigne : dans l'éloignement, l'inratessç chaîne dos Alpes cc/uronna-rt le

LIVRE tv, < m

paysage. Les rayons du soleil levant rasaient "déjà les plaines, et projetant sur les champs par longues ombres les arbres, les co-teaux, les maisons, enrichissaient dû mille accidents de lumière le plus beau tableau dont l'œil humain puisse être frappé. On eût dit que la nature étalait à nos yeux toute sa magnificence po«ur en offrir îe textt à nos entretiens. Ce fut là qu'après avoir quelque temps contemplé ces objets en silence, l'homme de paix me parla ainsi s> ,

PROFESSION DE FOI DU VICAIRE SAVOYARD

Mon enfant, n'attendez de moi ni des discours Savants 21 de profonds raisonnements. Je ne suis pas un grand philosophe, et je me soucie peu de l'être : mais j'ai quelquefois du bon sens, et j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre ; il -me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours ; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne foi ; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime : quand vous vous tromperiez de même, il y aurait peu de mal à cela. Si je pense bien, la raison nous est commune, et nous avons le même intérêt à l'écouter ; pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi ?

Je suis né pauvre et paysan, destiné par mon état à cultiver la terre ; mais on crut plus beau que j'apprisse à gagner mon pain dans le métier de prêtre, et l'on trouva le moyen de me faire étudier. Assurément ni mes parents ni moi ne songions guère 3 chercher en cela ce qui était bon, véritable, utile, mais ce qu'il fallait savoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on voulait que j'apprisse ; je dis ce qu'on voulait que je disse ; je m'engageai comme on voulut, et je fus fait prêtre. Mais je ne tardai pas à sentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme j'avais promis plus que je pouvais tenir.

On nous dit que la conscience est l'ouvrage des préjugés ; cependant, je sais par mon expérience qu'elle s'obstine à suivre l'ordre de la nature contre toutes les lois des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours

faiblement ce que nous permet la nature bien ordonnée, à plus forte raison ce qu'elle nous prescrit. O bon jeune homme ! eue v'*. rien dît encore à vos sen« ; vivez longtemps dans l'état ieu-
reux où sa tosx est ceïis de Tîncasôsçe* Sommes-

vous qu'on Foffense encore plus quand on la prévient

que quand on la combat ; H faut commencer par appren-

- pour quand on peut céder sans

crime.

I Dès ma jeunesse fai respecté le mariage conrae la première et la pias saine institution de la nature. M'étant été le droit de m'y soumettre, je résolu de ne le point profaner ; car, malgré mes classes et mes études, ayant toujours mené une vie uniforme et simple, j'avais conservé dans mon esprit toute la clarté des lumières primitives ; les maximes du monde ne les avaient point obscurcies, et ma pauvreté m'élo'ignait des tentations qui dictent les sophismss dix vice.

Cette résolution fut précisément ce qui me perdit : mon respect pour le lit Vt'autrui laissa mes fautes à découvert fi f: pier le se : arrêté^, interdit,

à3s4 "]2 fus bien plus la victime de mes scrupules que de mon incontinence ; et j'eus lieu de comprendre, aux isproches dont ma disgrâce fut accompagnée, qu'il ne imt .souvent qu'aggraver la faute polir échapper au

iraient.

Peu d'expériences pareilles mènent loin un esprit qui réfléchit. Voyant par de | observations renverser les

idées que j'avais du juste, de i e, et de tous les

devoirs de l'homme, je perdais chaque jour quelque'une des opinions que j'avais reçues : celles qui me restaient ua suffisant plus pour faire eni un corps qui pût

§g soutenir par lij£-mâ sentis peu à peu s'obscurcir

\$&m mon .«sprit l'évidence des principes ; et, réduit enfin. I ne savoir plus que penser, je parvins au cnême point r>ù vous êtes ; avec cette différence que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'était formée avec plus de peine, et devait lire plus difficile à détruire.

Jetais dans ces dispositions d'incertitude et de doute que Descartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état est peu fait pour durer, il est inquiétant et pénible : il n'y a que l'intérêt du vice ou la paresse de l'âme qui nous y laisse. Je n'avais point le cœur assez corrompu pour m'y plaire ; et rien ne conserve mieux l'habitude de réfléchir que d'être plus content de soi que de sa fortune.

Je méditais donc sur le triste sort des mortels flottant sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail, sans boussole, et livrés à leurs passions orageuses, sans* i autre guide qu'un pilote in-experimenté Qui méconnaît route, 'ai qui ne sait ni pu & va. J.

MVRE iV;' 139,

aïs ; fi i vérité, je la cherche, et ne puis la

reconnaître; qu'on me là jnentre et JV demeure attaché: pourquoi* faut-il qu'elle se dérobe à l'empressement d'un cœur 'fait pour l'adorer?

Quoique j'ai souvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie aussi constamment désagréable <"^;- da temps de tremble et d'anxiétés, où, sans es - de doute eu (.bute, Je ne rapportais de mes méditations qu'incertitude, obscurité, mais sur la cause de mon être et .sur Je règle mes devoirs."

Comment peut-on être sceptique par système et de bonne M ? je ne saurais le comprendre. Ces philosophes, OU ne le sont les plus malheureux <Jes hommes. Le doute sur les choses qu'il vous importe de maîtriser est un état trop violent pour l'esprit humain ■ ; il n'y résiste pas longtemps ; il se décide malgré lui de manière ou d'autre, et il a forcément tort de tromper ce qu'il croit,

il redoublait mon embarras, était qu'étant né d'homme ;

il décide tout, qui ne permet aucun doute,

rejeté me faisait rejeter tout le reste, et

Il d'admettre tant, de choses absurdes

et celles qui ne l'étaient pas ; en me

'oyez tout, on n'empêchait *de rien croire, et

il nous l'aider.

je consultai l'ouvrage. 'sop-hes, il ■... leurs livrer,

j'examinai les livres et trouvai tout

dans leur scepticisme -> tout, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se justifient les uns de* autres ; et ce point commun à tous parut le seul sur lequel ils ont tous raison : triomphants quand ils acquiescent, ils sont « sans vigueur en soi . . . vous pesez les raisons, ils n'en ont aucune

if détruire ; si vous comptez les voix, chacun est aït à la sienne
; ils ne s'accordent que pouf dîspur ; ies c. n'était j :-en de sortir
de mon

rtitude,

je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain 158 f la

-.nttère cause de cette prodigieuse diversité de senti*

.et que l'orgueil est là seconde. Nous n'avons

;nt la mesure de CÊie machine immense, nous n'en

-îvons calculer tes rapports : nous n'en connaissons ni

ni la cause filiale ; nous nous ignorons

ce connaissons ni notre nature fil

notre principe actil "i l'homme esi

an être smïple ou composé : des mystères impénétrable: nous
environnent de toutes parts ; ils sont au-dessus d . (a région sen-
sible ; pour les percer nous croyons avci* de l'intelligence, et nous
n'avons que de l'imagination. Chacun ee fraye, à travers ce
monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne ; nul ne peut sa-
voir si la sienne fôène au but : cependant nous vouions tout péné-
trer, tout connaître. La seule chose que nous ne savons point, est
d'ignorer ce que nous ne pouvons savoir. Nous aimons mieux
nous déterminer au j hasard, et croire ce qui n'est pas, que
d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui est Petite parfie
d'un grand tout dont les bornes nous échappent, et que son au-
teur livre à nos folles disputes, nous sommes assez vains pour

vouloir décider ce qu'est ce tout en lui-même, et ce que nous sommes par rapport à lui.

Quand les philosophes seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle ? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain ? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer ? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus ? L'essentiel est de penser autrement que les autres : chez les croyants il est athée ; chez les athées il serait croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions fut d'apprendre à borner mes recherches à ce qui m'intéressait immédiatement, à me reposer dans une profonde ignorance sur tout le reste, et à ne m'inquiéter, jusqu'au (doute, que des choses qu'il m'importait de savoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les philosophes ne feraient que multiplier ceux qui me tourmentaient et n'en résoudraient aucun. Je prie donc un autre guide et, je me dis: Consultons la lumière intérieure, elle m'égarera moins qu'il, ce m'égarent, ou du moins mon erreur sera la mienne> et je me dépraverai moins en suivant mes propres illusions qu'en me livrant à leurs mensonges.

Alors, repassant dans mon esprit les diverses opinions

rrn'avaisnt tour h tour entraîné depuis ma naissance, vis gue,
tten {ju'atoetme d'elles ne fftt assez évidents'

'ovss'iv" m

pouf fti-ôcfuifa ïmmédiaiemertf la Côflvk&ôn dles avateiti di-
vers degrés de vraisemblance, et que l'assentimenî intérieur s'y
prêtait ou s'y refusait à différentes mesures, Sur cette première
observation, comparant entre elles toutes ces différentes idées
dans le silence des préjugés, je trouvai que la première et la plus
commune était aussi la plus simple et la plus raisonnable, et qu'il
ne lui manquait, pour réunir tous les suffrages, que d'avoir été
proposée la dernière. Imaginez tous vos philosophes anciens! et
modernes ayant d'abord épuisé leurs bizarres systèmes de forces,
de chances, de fatalité, de nécessité, d'atomes, de monde animé,
de matière vivante, de matérialisme de toute espèce, et, après eux
tous, l'illustre Clarke éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre
des êtres et le dispensateur des choses. Avec quelle universelle
admiration, avec quel applaudissement unanime n'eût point été
reçu ce nouveau système si grand, si consolant, si sublime, si
propre à élever l'âme, à donner une base à la vertu, et, en même
temps si frappant) si lumineux, si simple, et, ce me semble, of-
frant moins de choses incompréhen-* sibles à l'esprit humain
qu'il n'en trouve d'absurdes en tout autre système î je me disais :
Les objections insolubles sont communes à tous, parce que l'es-
prit da l'homme est trop borné pour les résoudre ; elles ne
prouvent donc contre aucun par préférence : mais quelle diffé-
rence entre les preuves directes ! Celui-là seul qui explique tout
ne doit-il pas être préféré quand il n'a pas plus de difficulté que
les autres ?

Portant donc en moi l'amour de la vérité pour toute philosophie, et pour toute méthode une règle facile et simple, qui me dispense de la vaine subtilité des arguments, je reprends, sur cette règle, l'examen des con*» naissances qui m'intéressent, résolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la sincérité de mon cœur, je ne pourrai refuser mon consentement ; pour vraies toutes celles qui me paraîtront avoir une liaison nécessaire avec ces premières, et de laisser toutes les autres dans l'incertitude, sans les rejeter ni les admettre» et sans me tourmenter à les éclaircir quand elles ne mènent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui suis-je ? Quel droit ai-je de juger les choses ? Et qu'est-ce qui détermine mes jugements ? S'ils sont entraînés, forcés par les impressions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches ; elles ne se feront point, ou se feront d'elles-mêmes, sans que je me mêle à les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards

sereS*, et jusqu'à

:sîq, et par les SCTé.

■ et à laquelle je

Vodà sot,

■ cor - est qi

ions, et s'il pe

éfrâfigèi

. e, et qu'il ptlld de mol ni i v>éantir.

flou qui est moi, et £a « ; "■ - Qtti • • 6 sont

! là filffi

iûfies/ êtres, :: et âiiât&d

ces ob':

- ces idées ne

i Or, fout ce que 1 1

mes sens, je ; s matière ; i de

înatière que je conçois rou individuels, je

les appelle des ce *UteS de

î»tes et des maft es ce si

îeurs distinctf. treiice et la réalité des corps

nt des cMnères.

Me voilà déjà tout aussi sûr de l'existence de l'univers 'que de la mienne. Ensuite je r. sur tes objets

met sensations ; et, trouvant efl moi îa îaeulfé de 1er comparer, je me sens doué d'une force active que je ne savais pas avoir auparavant.

Apercevoir cest sentir, comparer c'est juger ; juger et sentir ne sont pas la même chose. Par fa sensation. les objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont clans ta nature ; par la comparaison, je les remue, te transporte, pour ainsi dire, je tes pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude, et généralement sur tous leurs rapports. Selon moi la iacuî-

té distinctive de l'être actif ou intelligent est de pouvoir donner un sens à ce mot est. je cherche en m dans l'être purement sensitif, cette force intelligente qui superp guis gui prononce ; je ne h saurais v

■ v . ire. Cet être \

séparément, ou même n ■ deux ; mais, n'ayant aucune force pour les replié* l'un

~ l'autre, il ne lez comparera jamais, il

Ettt

Voir de \ la fofo, ce n'est pas vôi sttfS

ports ni juger de tel i v plusfèti

objets tes uns hors des i

ptiis avoir au même instant fidée cran -son et

d'un petit bâton i comparer*, sans juger ïpe l

@9t plus petit que l'autre, comme je pm\$ voir a là fois rna main entière sans faire le coi ité mes doigts (I).

s idées cous • ptts grand, plxs petit, û£ mèaie

que les idées : i d'ïi^ d nt son! r

sèment pas mon esprit ne I

produise qu'à I

On nous dit qtse I J sensations

tes unes des s entre e'

ces mêmes se;: ■ : ceci demande e ,n. Quanti

les Sensations i . s distingue

par leurs différences : qu s, o les

distingue parce qu'il sent les lifte i. Autre-

ment, comment, dans une sensation simultanée, Oïr, guerait-il deux objets égaux ? Il faudrait nécessairement qu'il confondit ces deux objets et les prît pour le même,. surtout dans «n système où l'on prétend que tes sensations représentatives de ! e ne sont point étendues.

Quand les deux sensations à comparer sont aperçues, leur impression est faite, chaque objet est senti, les deux sont sentis, mais leur rapport n'est pas senti pour cela. Si !e jugement de ce rapport n'était qu'une sensation, et me venait uniquement de {l'objet, mes jugements ne me tromperaient jamais, puisqu'il n'est jamais faux que Je «ente ce que je sens.

Pourquoi donc est-ce que je me trompe sur le rapport de ces deux bâtons, surtout s'ils ne sont pas parallèles? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton est le tiers du grand, tandis qu'il n'en est Que le quart? Pourquoi l'image, qui est la sensation, n'est-ene pas conforme à son modèle, qui est l'objet ? C'est que je suis actif quand je juge ; que l'opération qui compare est fautive, et que mon. entendement, qui juge les rapports, mêle ses

i. Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne savait compter que jusqu'à troia. Cependant les hommes qui composaient ce peuple, ayant des mains, avaient \$<fèYcat aperçu leurs doigts sass savoir, compte? jusqu'à- ein^

erreurs a b vMtâ d«s sensations qui m montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion quî vous frappera, je m'assure, quand vous y aurez pensé ; c'est que si nous étions purement passifs dans l'usage de nos sens, il n'y aurait entre eux aucune communication ; il nous serait" impossible de connaître que le corps que nous touchons et l'objet que nous voyons sont le même. Ou nous ne sentirons jamais rien hors de nous, ou il y aurait pour nous cinq substances sensibles, dont nous n'aurions nul moyen d'apercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou toi nom à cette force de mon esprit qui rapproche et compare mes sensations; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra ; toujours est-il vrai qu'elle est en moi et non dans les choses, que c'est moi seul qui la produis, quoique je ne la produise qu'à l'occasion de l'impression que font sur moi les objets. Sans être maître de sentir ou de ne pas sentir, je le suis d'examiner plus ou moins ce que je sens.

Je ne suis donc pas simplement un être sensitif et passif, mais un être actif et intelligent ; et, quoi qu'en dise la philosophie, j'oserai prétendre à l'honneur de penser. Je sais seulement que la vérité est dans les choses et non pas dans mon esprit qui les juge, et que moins je met3 du mien dans les jugements que j'en porte, plus je suis sûr d'approcher de la vérité : ainsi ma règle de me livrer au sentiment plus qu'à la raison est confirmée par la raison même.

M'étant, pour ainsi dire, assuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, et je me considère avec une sorte de frémissement, jeté, perdu dans ce vaste univers, et comme noyé

dans l'immensité des êtres, sans rien savoir de ce qu'ils sont, ni absolument, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les observe, et le premier objet qui se" présente à moi pour les comparer, c'est moi-même.

Tout ce que j'aperçois par les sens est matière ; et je déduis toutes les propriétés essentielles de la matière des qualités sensibles qui me la font apercevoir, et qui en sont inséparables, le la vois tantôt en mouvement et tantôt en repos (1) : d'où j'infère que ni le repos ni le mouve-

i. Ce repos n'est, si l'on veut, que relatif ; mais, puisque nous observons du plu» ou • du moins dans le mouvement, nous concevons" très clairement un des deux termes extrêmes» qui est le repos ; et nous le concevons r.i bien, que nous sommes enclins même à croire pour absolu le repos qui n'est

ment n'e lui sont essentiels j mais le n étant ûna

action, est l'effet d'une cause dont le repos n'est qu'© l'absence. Quand donc rien n'agit sur la matière, elle n© se meut point; et, par cela même qu'elle est indifférente . u repos et au mouvement, son état naturel est d'être en repos.

j'aperçois dans les corps deux sortes de mouvements, savoir, mouvement communiqué, et mouvement spontané ou volontaire. Dans le premier, la cause motrice est étran= gère au corps mû, et dans le second, elle est en lui-même. je ne conclurai pas de là que le mouvement d'une montre, par exemple, q'si spontané ; car, si rien d'étranger au ressort n'agissait sur lui, il ne tendrait point à se redresser, et ne tirerait pas la chaîne. Par la même raison, je n'accorderai point non plus la soontanëité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité. (1)

Vous me demanderez si les mouvements des animaux sont spontanés ; je vous dirai que je n'en sais rien, mais que l'analogie est pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je sais donc qu'il y a des mouvements spontanés ; je vous dirai que je le sais parce que je le sens. Je veux mouvoir mon bras, et je le meus, sans que ce mouvement ait d'autre cause immédiate que ma volonté. C'est en vain qu'on voudrait raisonner pour détruire en moi ce sentiment, il est plus fort que toute évidence ; autant voudrait me prouver que je n'existe pas.

S'il n'y avait aucune spontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui se fait sur la terre, on n'en serait que plus embarrassé à imaginer la première cause de tout mouvement. Pour moi, je me sens tellement persuadé que l'état naturel de la matière est d'être en repos, et qu'elle n'a pas elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement je juge aussitôt, ou que c'est un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon esprit refuse tout acquiescement à l'idée de la matière non organisée se mouvant d'elle-même, ou produisant quelque action.

Cependant cet s visible est matière, matière épar-

■ : relatif. Or il a vrai eue îe mouvement soîfc de

■senec de la matière, si elle peut être conçue en repos.

i. Les chimistes regardent îe phlogistique ou l'élément du

i comme épars, s tîe, et stagnant dans les mixtes dont

il fait part causes étrangères le déga-

Ou et la changent

en

Emile il jQ

246 jâMILE

r>e et morte (1), qui n'a rien da: tout de l'union, de

l'organisation, du sentiment commun des parties d'un corps animé, puisqu'il est certain que nous, qui sommes parties, ne nous sentons nullement dans le tout. Ce même univers est en mouvement ; et dans ses mouvements réglés, uniformes, assujettis à des lois constantes, il n'a rien de cette liberté qui paraît dans les mouvements spontanés de l'homme et des animaux. Le monde n'est donc pas un grand animal qui se meuve de lui-même ; il y a donc de ses mouvements quelque cause étrangère à lui, laquelle je n'aperçois pas ; mais la persuasion intérieure oie rend cette cause tellement sensible, 'que je ne puis voir rouler le soleil sans imaginer une force qui le pousse, ou que, si la terre tourne, je crois sentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des lois générales dont je n'aperçois point les rapports essentiels avec la matière, de quoi seraije avancé ? Ces lois, n'étant point des êtres réels, des substances, ont donc quoique autre fondement qui --n'est inconnu. L'expérience et l'observation nous ont fait connaître les lois du mouvement : ces lois déterminent les effets sans montrer les causes ; elles ne suffisent point pour expliquer le système du monde et la marche de l'univers. Descartes avec des dés formait le ciel et la terre: mais il n'eut point donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu sa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction, mais l'attraction seule réduirait bientôt l'univers en une masse immobile ; à cette loi il a fallu

joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle loi physique a fait tourner ses tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planètes sur la tangente de leurs orbites.

Les premières causes du mouvement ne sont point dans la matière ; elle reçoit le -mouvement et le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'observe l'action et réaction des forces de la nature agissant les unes sur les autres, plus je trouve que d'effets en effets il faut toujours remonter à quelque volonté pour première cause ;

i. J'ai fait tous* mes efforts à une molécule

vivants, sans pouvoir en venir à bout L'idée de la matière, sentant sans avoir des sens, me paraît inintelligible et CQnti dictoire. Pour adopter ou r o, il faudrait ce

mencer par la comprendre, et j'avoue que je n'ai pas bwalicurlà.

LIVRE IV ;■ ;U

l'e3 tle causes à l'infini, c'est tfe point supposer du tout : eu un mot, tout mouvement qui n'est pas produit par un autre ne peut venir que d'un acte spontané, volontaire ; les corps inanimés n'agissent que par le mouvement, et il n'y point de véritable action sans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'univers et anime la nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de iol

Comment une volonté produit-elle une action physique et corporelle? je n'en sais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit, je veux agir, et j'agis; je veux mouvoir mon corps, et mon corps se meut : mais qu'un corps inanimé et en repos vienne à se mouvoir de lui-même ou produise le mouvement, cela est incompréhensible et sans exemple. La volonté m'est connue par ses actes, non par sa nature. Je connais cette volonté comme cause motrice ; mais, concevoir la matière productrice du mouvement, c'est clairement concevoir un effet sans cause, c'est ne concevoir absolument rien.

Il ne m'est pas plus possible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes sensations affectent mon âme ; je ne sais pas même pourquoi l'un de ces mystères a paru plus explicable que l'autre. Quant à moi, soit quand je suis passif, soit quand je suis actif, moyen d'union des deux substances me paraît absolument incompréhensible. Il est bien étrange qu'on parte de cette incompréhensibilité même pour confondre les deux substances, comme si les opérations de natures si différentes s'expliquaient dans un seul sujet que

dans deux.

Le dogme que je viens d'établir est obscur, il est vrai ; mais enfin il offre un sens, et il n'a rien qui répugne à la raison ni à l'observation : en peut-on dire autant du matérialisme ? N'est-il pas clair d'abord si le mouvement était essentiel à la matière, il en serait inséparable, il y serait toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matière, il serait incommunicable, il ne pourrait augmenter ni diminuer, et l'on ne pourrait pas même concevoir la matière en repos? Quand on me dit que le mouvement ne lui est pas essentiel, mais nécessaire, on veut me donner

le change par des mots qui seraient plus aisés à réfuter s'ils avaient un peu plus de sens. Car, ou le mouvement de la matière lui vient d'elle-même, et alors il lui est essentiel ; ou, s'il lui vient d'une cause étrangère, il n'est nécessaire à !a \$&•

MILE

iièffc qu'autant i que la cause motrice agit suf elle : nous rentrons dans la première difficulté.

Les idées générales et abstraites sont la source clés plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon ce la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité, et il a rempli la philosophie d'absurdités dont on a honte sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, si, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la nature, on porte quelque véritable idée à votre esprit ? On croit dire quelque chose par ces mots vagues de force universelle, de mouvement nécessaire, et l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'est autre chose que l'idée du transport d'un lieu h un autre : il n'y a point de mouvement sans quelque direction ; car un être individuel ne saurait se mouvoir à !a fois dans tous les sens. Dans quel sens donc la matière se meut-elle nécessairement ? Toute la matière en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il son mouvement propre ? Selon la première, idée, l'univers entier doit former une masse solide et indivisible ; selon la seconde, il ne doit former qu'un fluide épars et incohérent, sans qu'il soit jamais possible que deux atomes se réunissent. Sur quelle direction se fera ce mouvement commun de toute la matière ? Sera-ce en

droite ligne ou circulairement, en haut ou en bas, à droite ou à gauche ? Si chaque molécule de matière a sa direction particulière, quelles seront les causes de toutes ces directions et de toutes ces différences ? Si chaque atome ou molécule de matière ne faisait que tourner sur son propre centre, jamais rien ne sortirait de sa place, et il n'y aurait point de mouvement communiqué ; encore même faudrait-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque sens. Donner à la matière le mouvement par abstraction, c'est dire des mots qui ne signifient rien ; et lui donner un mouvement déterminé, c'est supposer une cause qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulières, plus j'ai de nouvelles causes à expliquer, sans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des éléments, je n'en puis pas même imaginer le combat, et le chaos de l'univers m'est plus inconcevable que son harmonie. Je comprends que le mécanisme du monde peut n'être pas intelligible à l'esprit ; l'homme se mêle de l'expliquer avec ses domines entières

LIVRE IV

Si la matière muée me montre une volonté, la matière muée selon de certaines lois me montre une intelligence ;

3^e mon second article de foi. Agir, comparer, choisir, sont les opérations d'un être actif et pensant : donc cet être existe, Où le voyez-vous exister, m'aidez-vous dire ?, Non seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire ; non seulement

dans moi-même, mais dans la brebis qui pâit, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que, pour juger de cet ordre il me suffit de comparer les parties entre elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'univers existe ; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié ; je ne laisse pas d'apercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. Je suis commue un homme qui verrait pour la première fois une montre ouverte, et qui ne laisserait pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine et qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne sais, dirait-il, à quoi le tout est bon : mais je vois que chaque pièce est faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage, et je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'apercevoir.

Comparons les fins particulières, les moyens, les rapports ordonnés de toute espèce, puis écoutons le sentiment intérieur : quel esprit sain peut se refuser à son témoignage ? A quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'univers n'annonce-t-il pas une suprême intelligence ? Et que de sophismes ne faut-il point entasser pour méconnaître l'harmonie des êtres et l'admirable concours de chaque pièce pour la conservation des autres ? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaisons et de chances ; que vous sert de me réduire au silence, si vous ne pouvez m'amener à la persuasion ? et comment m'ôtez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi ? Si les corps organisés se sont combinés fortuitement de mille manières avant de

prendre des formes constantes, s'il s'est formé d'abord des estomacs sans bouches, des pieds sans têtes, des mains sans bras. des organes imparfaits de toute espèce qui sont périssables faute de pouvoir se conserver, pourquoi nul de ces formes essayées ne frappe-t-il plus nos regards ? Pourquoi la nature s'est-elle ainsi présentée de lois au monde ?

n'était pas. jette ? Je ne dois point être

surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible, et que la difficulté de l'événement est compensée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant, si l'on venait me dire que des caractères d'imprimerie projetés au hasard ont donné l'Énéide tout arrangée, je ne daignerais pas faire un pas pour aller vérifier le mensonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets ; mais, de ces jets-là, combien faut-il que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable ? Pour moi qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre un que sort produit n'est point l'effet du hasard. Ajoutez que des combinaisons et des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les éléments combinés, que l'organisation et la vie ne résulteront point d'un jet d'atomes, et qu'un chimiste combinant des mixtes ne les fera point sentir et penser dans son creuset (1).

j'ai lu Nieuwentyt avec surprise, et presque avec scandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la nature, qui montre la sagesse de son auteur ? Son livre serait aussi gros que le monde, qu'il n'aurait pas épuisé son sujet ; et, sitôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui est l'harmonie et l'accord du tout. La seule génération des corps vivants et organisés est l'abîme de l'esprit humain ; la barrière insurmontable que la nature a mise entre les

diverses espèces afin qu'elles ne se confondissent pas, montre ses intentions avec la dernière évidence. Être ne s'est pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris les mesures certaines pour que rien ne pût le troubler.

, Il n'y a pas un être dans l'univers qu'on ne puisse, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils sont tous ordonnés, en sorte qu'ils sont tous réciproquement fins et moyens les

i. Croirait-on, si l'on n'en avait la preuve, que l'existence humaine put être portée à ce point ? Amatus Lusitanus prétendrait avoir vu un petit homme long d'un pouce enfermé dans un verre, que Julius Camillus, comme un autre Prométhée, lit fait par la science alchimique. Paracelse, de Nalvèrque, a une façon de produire ces petits hommes, et soutient que les pygmées, les faunes, les satyres et les nymphes ont été engendrés par la chimie. En effet, je ne vois pas si qu'il reste désormais autre chose à faire pour établir la possibilité de ces faits, si ce n'est d'avancer que la matière organique résiste à l'ardeur du feu, et que ses molécules peuvent se conserver en vie dans le fourneau de Chverbère»

LIVRE IV 151

uns relativement aux autres. L'esprit se confond et se perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'est confondu ni perdu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle mécanisme de la matière mue fortuitement ! Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau cou-

vrir leurs galimatias d'abstractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblématiques ; quoi qu'ils fassent, il m'est impossible de concevoir un système d'êtres si constamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matière passive et morte a pu produire des êtres vivants et sentants, ni une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligents, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent

Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage ; je le vois, ou plutôt je le sens, et cela m'importe à savoir. Mais ce même monde est-il éternel ou créé ? Y a-t-il un principe unique des choses ? y en a-t-il deux ou plusieurs, et quelle est leur nature ? je n'en sais rien, et que m'importe ? A mesure que ces connaissances me deviendront intéressantes, je m'efforcerai de les acquérir ; jusque-là je renonce à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui sont inutiles à ma conduite et supérieures à ma raison.

Souvenez-vous toujours que je n'enseigne point mon sentiment, je l'expose. Que la matière soit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe passif ou qu'il n'y en ait point, toujours est-il certain que le tout est un, et annonce une intelligence unique ; car je ne vois rien qui ne soit ordonné dans le même système, et qui ne concoure à la même fin, savoir, la conservation du tout dans l'ordre établi. Cet être qui veut et qui peut, cet être actif par lui-même, cet être enfin, quel qu'il soit, qui meut l'univers et ordonne toutes choses, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puissance, de volonté que j'ai rassemblées, et celle de bonté qui en est une suite nécessaire ; mais je n'en connais pas mieux l'être auquel je l'ai donnée ; il se dérobe égale-

ment à mes sens et à mon entendement: plus j'y pense, plus je me confonds! je sais très c ment qu'il existe, et qu'il

existe par' lui ; ; je sais oue mon existence est

subordonnée à la sienne, et oue toutes les choses oui me

>nt cor~*:c3 sont absolument dans îe même cas. J'aprs*

çois Dieu partout dans ses œuvres, je îe sens en moi, je le vois tout autour, de moi; mais, sitôt que je veux le contempler en lui-même, sitôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, et mon esprit troublé n'aperçoit plus rien.

Pénétré de mon insuffisance, je ne raisonnerai jamais sur la nature de Dieu, que je n'y sois forcé par le sentiment de ses rapports avec moi. Ces raisonnements sont toujours téméraires ; un homme sage ne doit s'y livrer ou'en tremblant, et sûr qu'il n'est pas fait pour les approfondir : car ce qu'il y 3 de plus injurieux à la divinité n'est pas de n'y peint penser, mais d'en penser mal.

Après avoir découvert ceux de ses attributs par lesquels je conçois son existence, je reviens à moi, et je cherche quel rang j'occupe dans Tordre des choses qu'elle gouverne et que je puis examiner, je me trouve incontestablement au premier par mon espèce; car, par ma volonté et par les instruments qui sont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir sur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir sur moi malgré moi par la seule impulsion physique, et, par mon intelligence, je suis le seul qui ait inspection sur îe tout. Quel être ici-bas, hors l'homme, sait observer tous les autres, mesurer, cal-

culer, prévoir leurs mouvements, leurs effets, et joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune à celui de son existence individuelle ? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui ?

Il est donc vrai que l'homme est le roi de la nature, au moins sur la terre qu'il habite ; car non seulement il dompte tous les animaux, non seulement il dispose des éléments par son industrie, mais lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre oui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports ; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerais aux bête ? Ame abjecte, c'est la triste philosophie qui te rend semblable à elles : ou plutôt tu veux en vain t'avi- [§& £ Ion génie tfqwso contre tes jiriicipes, ton cœur

livre iv m

bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi

Pour moi, qui n'ai point de système à soutenir, moi, homme simple et vrai, que la fureur d'aucun parti n'entraîne et qui n'aspire point à l'honneur d'être chef de secte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espèce ; et si j'avais à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrais-Je choisir de plus que d'être homme ?

Cette réflexion m'enorgueillît moins qu'elle ne me touche; car cet état n'est point de mon choix, et il n'était pas dû au mérite d'un être qui n'existait pas encore. Puisje me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, et sans bénir la main qui m'y a placé ? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnaissance et de bénédiction pour l'auteur de mon espèce, et de ce sentiment mon premier hommage à la divinité bienfaisante. J'adore la puissance suprême et je m'attends sur ses bienfaits : ie n'ai pas besoin qu'on m'enseigne ce culte, il m'est dicté par la nature elle-même. N'est-ce pas une conséquence naturelle de l'amour de soi, d'honorer ce qui nous protège, et d'aimer ce qui nous veut du bien ?

Mais quand, pour connaître ensuite ma place individuelle dans mon espèce, j'en considère l'économie, les divers rangs et les hommes qui les remplissent, que deviens-je ? Quel spectacle ! Où est l'ordre que j'avais observé ? Le tableau de la nature ne m'offrait qu'harmonie et proportions ; celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre ! Le concert règne entre les éléments, et les hommes sont dans le chaos ! Les animaux sont heureux, leur roi seul est misérable ! O sagesse ! où sont tes lois ? O Providence ! est-ce ainsi que tu régis le monde ? Etre bienfaisant, qu'est devenu ton pouvoir ? Je vois îe mal sur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces tristes réflexions et de ces contradictions apparentes se formèrent dans mon esprit les sublimes idées de l'âme, qui n'avaient point jusque-là résulté de mes recherches ? En méditant sur la nature de l'homme, i'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un relevait à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice et du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices

du sage, et dont l'autre le ramenait bassement en lui-même, l'asservissait à l'empire des sens, aux passions qui sont kurs ministres, et contrariai pzi eSef

fout ce que lui inspirait de noble et de grand le sentiment du premier. En me servant entraîné, combattu par ces deux mouvements contraires, je me disais : Non, l'homme n'est point un; je veux et je ne veux pas, je me sens à la fois esclave et libre ; je vois le bien, je l'aime, et je fais îe mal : je suis actif quand j'écoute la raison, passif quand mes passions m'entraînent, et mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai pu résister.

jeune homme, écoutez avec confiance, je serai toujours de bonne foi. Si la conscience est l'ouvrage des préjugés, j'ai tort sans doute, et il n'y a point de morale démontrée ; mais si se préféra à tout est un penchant naturel 5 l'homme, et si pourtant le premier sentiment de la justice est inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être simple lève ces contradictions, et je m reconnais plus qu'une substance.

Vous remarquerez que par ce mot de substance, j'entends en général l'être doué de quelque qualité primitive, et abstraction faite de toutes modifications^ particulières ou secondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous sont connues peuvent se réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une substance ; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverses substances qu'on peut faire de pareilles exclusions. Vous réfléchirez sur cela ; pour moi, je n'ai besoin, quoi qu'en dise Locke, de connaître la matière que comme étendue et divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser; et quand un philosophe viendra me dire que les arbres sentent et que les roches pensent (1), il aura

r. î! me semble que, loin de dire que les rochers pensent, la philosophie moderne a découvert au contraire que^ les hommes ne pensent point. Elle ne reconnaît plus que des êtres sensitifs dans la nature ; et toute la différence qu'elle trouve entre un homme et une pierre, est que l'homme est un être sensitif qui ■ des sensation», et la pierre un être sensitif qui n'en a pas. Mais s'il est vrai que toute matière sente, où concevrai-) e l'unité sensitive, ou !c moi individuel ? sera-ce dans chaque molécule de matière ou dans des coros agrégatifs ? Flaceraî-je également cette U'.ûté dans les fluides et dans les solides, dans les mixtes et dans î*s éléments ? Il n'y a, dit-on.

que de grains de sable ? Si chaque atome élémentaire est un être sensitif, comment concevrai-je cette intime communication par lamselle l'un se sent dans l'autre, en sorte nue leurs Acvk W>î se' confondent en un ? L'attraction peut être une loi de

LIVRE IV M

beau m'embarrasse* dans ses. arguments subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres que d'accorder une âme à l'homme»

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché : h sourd voit frémir îa corde; je lui dis : C'est îe son qui fait cela. Point du tout, répond-il ; îa cause dn frémissement de la corde est en eîîe-même; c'est une qualité commune à tous les corps de frémir ainsi. Montrez-moi donc, reprends-je, ce fré-

misement dans les autres corps, ou du moins sa cause dans cette corde. Je ne puis, réplique îe sourd ; mais, parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il quel j'aille expliquer cela par vos sons dont je n'ai pas îa moindre idée ? C'est expliquer un fait obscur par une cause encore plus obscure. Ou rendez-moi vos sens sensibles, ou je dis qu'ils n'existent pas.

Plus je réfléchis sur la pensée et sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourd. Us sont sourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnaître : Une machine ne pense point, il n y a ni mouvement ni figure qui produise la réflexion : quelque chose en toi cherche à briser les liens qui îe compriment : l'espace n'est pas fa mesure, l'univers entier n'est pas assez grand pour toi; {es sentiments, tes désirs, ton inquiétude, tort orgueil même, ont un autre princioe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Nul être matériel n'est actif par lui-même ; et moi, Je îû suis. On a beau me disputer cela, je le sens, et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui îe

la nature dont le mystère nous est inconnu ; mais nous concevons au moins que l'attraction, agissant selon lésinasses, n'a

•i d'incompatibles avec l'étendue et la divisibilité. Concevez vous la même chose du sentiment ? Les parties sensibles sont étendues, mais' l'être sensitif est invisible et un : il ne se partage P^, il cat tout entier ou nul : l'être sensitif n'est donc

i un corps. Je ne sais comment l'entendent nos matéralistes,;

la il me semble que les mêmes difficultés qui leur ont fait
fêter la pensée leur devraient faire aussi rejeter le senti-
ment ; et je ne vois pas pourquoi, ayant fait le premier pas, il
feraient pas aussi l'autre : que leur en coûterait-il de plus ?
ot pa*, cetas&nt cv&at-
ils afâi - ils sentent l

combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent et qui agit
sur eux ; celle action réciproque n'est pas donteuse, mais ma vo-
lonté est indépendante de mes sens ; je consens ou je résiste, je
succombe ou je suis vainqueur, et je sens parfaitement en moi-
même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que
céder à mes passions ; J'ai toujours la puissance de vouloir, non
la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon
l'impulsion des objets externes. Quand je me reproche cette fai-
blesse, je n'écoute que ma volonté : je suis esclave par mes vices,
et libre par mes remords ; le sentiment de ma liberté ne s'efface
en moi que quand je me déprave, et que j'empêche enfin la voix
de l'âme de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connais la volonté que par le sentiment de la mienne, et
l'entendement ne m'est pas mieux connu. Quand on me de-
mande quelle est la cause qui détermine ma volonté, je demande
à mon tour quelle est la cause qui détermine mon jugement : car
il est clair que ce? deux causes n'en font qu'une ; et, si l'on com-
prend bien que l'homme est actif dans ses jugements, que son
entendement n'est que le pouvoir de comparer et de juger, on
verra que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable, ou dérivé de
celui-là : il choisit le bon comme il a jugé le vrai ; s'il juge faux, il

choisit mal. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté ? C'est son jugement. Et quelle est la cause qui détermine son jugement ? C'est sa faculté intelligente c'est sa puissance de juger ; la cause déterminante est en lui-même. Passé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal ; mais ma liberté consiste en cela même que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel. 63113 que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi ?

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre ; on ne saurait remonter au delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans causes, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de première impulsion, ou toute première impulsion n'a nulle cause antérieure ; et il n'y a point de véritable vîtotê \$tm\$ Vibçtè. Uïwœm çst donc libre <Ia.n.s ses

LIVRE iV

actions, ci, comme tel, animé d'une substance immatérielle ; c'est mon troisième article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aisément tous les autres, sans que je continue à les compter,

Si l'homme est actif, et libre il agit de lui-même ; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le système ordonné de la provi-

dence, et ne peut lui être imputé. Eile ne veut point le mal que fait l'homme, en abusant* de la liberté qu'elle lui donne ; mais elle ne l'empêche pas de le faire, soit que de la part d'un ^h-e si faible ce mal soit nul à ses yeux, soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté et faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait afin qu'il fit non le mal, mais lp bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix en usant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait retombe sur lui, sans rien changer au système du monde,, sans empêcher que l'espèce humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi ; c'est pour mériter et obtenir ce contentement que nous sommes placés sur la terre et doué:» de la liberté, que nous sommes tentés par les passions et retenus par la conscience. Que pouvait de plus en notre faveur la puissance divine elle-même ? Pouvait-elle mettre de la contradiction dans notre nature et donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire ? Quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant, fallait-!! le borner à l'instinct et le faire bête ? Non, Dieu de mon âme, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon et heureux comme toi.

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux et méchants. Nos chagrins, nos soucis, nos peines, nous viennent de nous. Le" mal moral est incontestablement notre ouvrage, et le mal physique ne serait rien srms nos vices, qui nous l'ont rendu

sensible. N'est-ce pas pour nous conserver que la nature nous fait sentir nos besoins ? ï a douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machin? ss déränge, et un avertissement d'y pourvoir ? La mort., ! es méchants n'empiscnnent-ils pas leur vie et la nôtre ? est-ce qui voudrait toujau • au milieu d'eux " ?

153 ÊMM

La mort est le rente*

nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujouj Combien i'-homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux ! iï vit e sans maladies ainsi

que sans passions,, et ne prévoit ni ne sent la mon quand iï la sent, ses misères la lui rendent désirable : dès lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort ; mais, pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne soit pas supporter un peu dé souffrance doit s'attendre a beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie dérégulée, on la veut rétablir par des remèdes au mal qu'on sent on ajoute celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible- et l'accélère ; plus on la veut fuir, plus on la sent ; et Ton meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant contre îa nature des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur, c'est toi-même. 1.1 n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres, et l'un et l'autre te vient de toi. Le mal généraï ne peut être que dans le désordre, et je vols dans le système du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le se: meut de l'être qui souffre ; et ce sentiment, l'homme ne i'a pas

reçu de la nature, il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur qt 8, ayant peu réfléchi, n'a ni

souvenir ni prévoyance. Otez nos funestes progrès, otez nos erreurs et nos vices, otez l'ouvrage de l'homme, et tout est bien.

Où tout est bien, rien n'est injuste. La justice est la parabole de la bonté : or la bonté est l'effet nécessaire d'une puissance sans borne et de l'amour de soi, essence à tout être qui se sent. Celui, qui peut tout étendre, peut tout dire, son existence avec celle des êtres. Produire et conserver sont l'acte perpétuel de la puissance ; elle n'a point sur ce qui n'est pas : Dieu n'est pas le Dieu des morts, il ne pourrait être destructeur et méchant sans se nuire (1). Donc l'Être souverainement bon parce qu'il souverainement puissant, doit être aussi souverainement juste, autrement il se contredirait ; car l'amour

T. (anciens ; ' le Dieu

BUprêxne, Us ■ vrai ; mais en

tnuSt ils tv<-.; *t, puisque sa

vient d

> l'ordre qui le produit s'appelle bonté, et l'amour ? de l'ordre qui Je conserve s'appelle justice.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ses créatures ; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promet en leur donnant l'être : or c'est leur promettre un bien que de leur en donner l'idée et de leur en faire sentir le besoin. Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon âme : sois juste, et tu seras heureux, il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des

choses : le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée ! La conscience s'élève et murmure contre son auteur ; elle lui crie en gémissant : Tu m'as trompé !

Je t'ai trompé, téméraire ! et qui te l'a dit ? Ton âme est-elle anéantie ? As-tu cessé d'exister ? O Brutus ! ô mon fils ! ne souille point ta noble vie en la finissant ; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippi. Pourquoi dis-tu : la vertu n'est rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penses-tu ; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh ! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps • et si elle lui survit, la providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde cela seul m'empêcherait d'en douter. Une contradiction si manifeste, une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre, je me dirais : Tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurais, à la vente, l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il y avait de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, sitôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très simple que du-

rant ma vie corporelle, n'apercevant rien eue par mes sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe. Quand l'union du corps et de l'âme est roirsnue, jv.j conçois que l'un peut se dissoudre et l'autre z? con < Pourquoi la destruction de l'un cntrameraii-tjïe

la destruction de l'autre V Au contraire, étant de natures si différentes, ils étaient, par leur union, dans un état vio!ent ; et, quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active et vivante regagne toute la force qu'elle employait à mouvoir la substance passive et morte. Hélas ! je le sens trop par me3 vices, l'homme ne vit c\u'à moitié durant sa vie, et Ki vie de l'âme ne commence qu'à la mort du corps.

Maïs quelle est cette vie ? et l'âme est-elle immortelle par sa nature ? je l'ignore. Mon entendement borné ne conçoit rien sans bornes : tout ce qu'on aopeïle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer? quels raisonnements puis-je faire sur ce que je ne puis concevoir ? Je crois que i'âme survit au corps assez pour le maintien de Tordre ; qui sait si c'est assez pour durer toujours? Toutefois je conçois comment le corps s'use et se détruit par la division des parties : mais je ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant; et, n'imaginant p)int comment il peur mourir, je présume qu'il ne meurt nas. Puisque cette présomotion me console et n'a rien de ..raisonnable, pourquoi craindrais-je de m'y livrer?

Je sens mon âme, je la connais par le sentiment et par la pensée ; je sais qu'elle est, sans savoir quelle est son ' ssence ; je ne puis raisonner sitf des idées que je n'ai pas. Ce que je saï3 bien, c'est que l'identité du moi ne se prolonge que par la mémoire, et que, pour être le même en effet, il faut que je me souviennne d'avoir été. Or, je ne

rais me rappeler après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti, par conséquent ce que j'ai fait ; et je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des bons et le

nnent des méchants. Ici-bas, mille passions ardentes

sorbent le sentiment interne, et donnent le change aux remords. Les humiliations, les disgrâces qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes ; niais quand, délivrés des illusions que nous font le corps et les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre suprême et des vérités éternelles dont il est la source, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances notre âme, et que nous serons uniquement occupés à i emparer ce que nous avons fait avec ce que nous aurions dû faire, c'est alors que la voix de la c ice repren-

dra sa force et, son empire; c'est alors que la voli:

ire qui naît du contentement de soi-même, et le rc;. I amer de s'être avjii. distingueront : sntiments

inépuisables le sort que chacun se sera préparé. Ne me

LIVRE ÏV m

demandez pomt, ô mon bon ami .! s'il y aura d'autres source? de bonheur et de peines ; je l'ignore, et c'est assez de celles que j'imagine pour rne consoler de cette vie et m'en faire espérer une autre, je ne dis point que les bons seront récompensés ; car, quel autre bien p^iii at^ndre im être excellent que d'exister selon sa

nature ? mais je dis qu'ils seront heureux, parce que leur auteur, l'auteur de toute justice les ayant faits sensibles, ne les a pris faits pour souffrir, et que, n'ayant point abusé de leur liberté sur la terre, ils n'ont pas trompé leur destination par leur faute ; ils ont souffert pourtant dans cette vie, ils seront donc récompensés dans une autre. Ce sentiment est moins fondé sur le mérite de l'homme que sur la notion de bonté qui me semblerait de l'essence

divine, je ne fais que supposer les lois de l'ordre observées, et Dieu consens à me. (i)

Ne me demandez pas non plus si les tourments des méchants seront éternels, et s'il est de la bonté de l'auteur de leur être de les condamner à souffrir toujours. Je l'ignore encore, et n'ai point la vaine curiosité d'éclaircir des questions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchants ? Je prends peu d'intérêt à leur sort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils soient condamnés à des tourments sans fin, Si la suprême justice se venge, elle se venge dès cette vie. Vous et vos erreurs, ô nations ! êtes

incorrigibles. Elle emploie les maux que vous vous faites à punir les crimes qui les ont attirés. C'est dans vos cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice et d'ambition, qu'au sein de vos fausses prospérités les passions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie ? il est dès maintenant dans le cœur des méchants.

On finissant nos besoins périssables, ou cessent nos désirs insensés* doivent cesser aussi nos passions et nos crimes. De quelle perversité de purs esprits seraient-ils Susceptibles ? N'ayant besoin de rien, pourquoi seraient-ils méchants ? Si, dépourvus de nos sens grossiers, tout leur bonheur est dans la

contemplation des êtres, ils ne sauraient vouloir que le bien ; et quiconque cesse d'être méchant peut-il être à jamais misérable ? Voilà ce que j'ai penché à croire, sans prendre peine à me décider l'hésitant. O Dieu clément et bon ! quels que soient tes dé-

r, Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur,

Mais pour ton nom, mais pour ton propre honneur'-

O Dieu j'ai fait- i revivre !

{Psaume us»)

car si tu les adores ; \$] tu punis éternellement k j'anéantis ma faible raison devant ta justice. Mais si les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le temps, Si leurs maux doivent finir, et si la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'est-il pas mon frère ? Combien de fois j'ai été tenté de lui ressembler ? Que, délivré de sa misère, il perde aussi la malignité qui l'accompagne ; qu'il soit heureux ainsi quQ moi ; ton d'exciter ma jalousie son bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'est ainsi que, contemplant Dieu dans ses œuvres l'étudiant par ceux de ses attributs qu'il m'importait de connaître, je suis parvenu à étendre et augmenter de degrés l'idée, d'abord imparfaite et bornée, que je me faisais de cet être immense. Mais si cette idée est devenue plus noble et plus grande, elle est aussi moins proportionnée à la raison humaine. A mesure que j'approche en esprit de l'éternelle lumière, son éclat m'éblouit, nie trouble, et je suis forcé d'abandonner toutes les notions terrestres qui m'aidaient à l'imaginer. Dieu n'est plus corporel et sensible ; la suprême intelligence qui régit le monde n'est plus le monde même '

j'élève et fatigue en vain mon esprit à. concevoir son essence inconcevable. Quand je pense que c'est elle qui donne la vie et l'activité à la substance vivante et active qui régit les corps animés ; quand j'entends dire que mon âme est spirituelle et que Dieu est un esprit, je m'indigne contre cet avilissement de l'essence divine ; comme si Dieu et mon âme étaient de même nature I comme si Dieu n'était pas le seul & tq absolu, le seul vraiment actif, sentant, pensant, voulant par lui-même, et duquel nous tenons ? la pensée, le sentiment, l'activité la volonté, la liberté, l'être ! Nous ne sommes libres que parce qu'il veut que nous le soyons ; et sa substance inexplicable est à nos fimes ce que nos âmes sont à nos corps. S'il a créé la matière, les corps, les esprits, le monde, je n'en sais rien ; l'idée de création me confond et passe ma portée ; ie la crois autant que fe la puis concevoir : mais je sais qu'il a formé l'univers et tout ce qui existe, qu'il a tout fait, tout ordonné Dieu est éternel, sans (joute ; mais mon esprit peut-il embrasser l'idée *ie l'éternité ? Pourquoi me payer de mots sans idée ? Ce que je conçois, c'est qu'il est avant les cbn^ qu'il sera tant qu'elles subsisteront et qu'il serait même au delà, si tout devait finir un jour. Qu'un être que je ne conçois pas donne l'existence â d'autres êtres, cela n'est Qu'obscur et incompréhensible ; mais que l'être et le néant

Offtssetrf "d'eux-mêmes Pi :-si ims

contradiction palpable, c'est une claire absurd Dieu est intelligent ; mais comment i'est-il ? PhomnsES intelligent quand U raisonne, et la suprême intelli-*.ce n'a pas besoin de raisonner ; U n'y a pour eHe ni prémisses ni conséquences, î! n'y a pas même de proposition ; elle est purement intuitive, elïe voit également tout ce qui est et tout ce qui peut être ; toutes fes vérités bq sont

pour elle qu'une seule idée, comme tous les êtres un seul point, et tous les temps un seul moment ta puissance humaine agit par des moyens, la puissance divine agit par elle-même : Dieu peut parce qu'il veut, sa volonté fait son pouvoir. Dieu est bon, rien n'est plus manifeste : mais la bonté dans l'homme est l'amour de ses semblables, et la bonté de Dieu est l'amour de l'ordre ; C'est par l'ordre qu'il maintient ce qui existe, et lie par Mo avec le tout. Dieu est juste ; j'en suis convaincu, I, c'est une suite de sa bonté ; l'injustice des hommes est leur œuvre et non pas la sienne : le désordre qui dépose contre la providence aux yeux des vphes, ne fait que la démontrer aux miens. Mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient, et la justice de Dieu de demander compte à l'un de ce qu'il lui a donné, Que si je viens à découvrir successivement ces attributs dont le n'ai nulle idée absolue, c'est par des conséquences forcées, c'est par le bon usage de ma raison; mais je le ? sans les comprendre, et, dans

je n'affirmer rien. J'ai beau me ?ns»,

Je te sens, fais-m'en le ; je n'en conçois pas mieux

comment Dieu peut être ainsi.

Enfin, plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois ; mais elle est, cela, me suffit : moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, et lui dis : Etre des êtres, je suis, parce que tu es ; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse, Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi ; c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainsi, de l'impression des objets sensibles et du sentiment intérieur qui me porte- à juger des causes selon mes

lumières naturelles, déduit les principales vérités qu'il m'importait de connaître, U me reⁱQ à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, et quelles règles le dois me grescir pour remplir ma

aèstînatfûn but ta k ne, selon Pfatenltoft de ceïut qui City a placé. En suivant toujours ma méthode, je ne tire point ces règles des principes d'une haute philosophie, mais ja les trouve au fond de mon cœur écrites par îa natuns en caractères ineffaçables, je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire ; tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est ma! : te meilleur de tous les casuistes est la conscience ; et ce n'est que quand on marchande avec elle qu'on a recours aux subtilités au raisonnement. Le premier de tous les soins est celui de ĩ*oi-même ; cependant combien de fois la voix intérieure ïïous dit qu'en faisant noire bien aux dépens d'autrid ,i3 faisohs mal ! Nous croyons suivre l'impulsion de !a nature, et nous lui résistons ; en écoutant ce qu'eïie tlif à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs : l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'âme, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant Que souvent ces deux langaeea se contredisent? et alors lequel faut-il écouter? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons ouq trop acquis îe droit de la récuser ; mais la conscience na trompe Jamais, eïïe'est le vrai gwâz de l'homme; eHe est à Pâme ce que Pinstfaci est an corps (1) : qpj &

r; Ta philosophie moderne, qui c'admeï qae de qu'elle explique, n[a garde d'admettre cette obscure faculté appelé©

tmet, qui paraît guider, sans aucune connaissance acquise, animaux vers quelque fin. t/instinct, eeïon l'un de nos pka pages philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion nuâs ac-

quise en réfléchissant, et, de la manière dont il expliquée progrès, on doit conclure que les enfants réfléchissent plus que les hommes : paradoxe assez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette discussion, je demande quel nom je dois donner* à l'ardeur avec laquelle mortel en fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à sa patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures, et à l'habileté avec laquelle il les suit. Les Jettés faon sur la terre au moment qu'elles poussent et les tue ensuite pour les laisser là, sans que jamais personne l'ait dressé à cette chasse" et lui ait appris qu'il y avait là des taupes ? Je demande encore? «t ceci est plus important, pourquoi, la première fois que j'ai menacé ce même chien, il s'est jeté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude suppliante et la plus propre à me toucher ; posé:rc dans laquelle il se fut bien gardé de rester, si, sans me laisser fléchir, je l'eusse battu dans cet état. Quoi ! mon chien tout petit meurt, t'il ro faisant presque de naître, avait-il acquis déjà des idées morales ? savait-il ce que c'était que clémence et générosité ? sur quelles lumières acquises çsnerait-il m'apaiser en s'ahandonnant ainsi à '

àisorêUca ? Tou? fcs' ggiena «la monde foi 4 j>«tu pr&» & n£sa&

livre iv

Btiii obéi* à la nature, il ne craint point de s'égarer. Ce point est important, poursuit mon bienfaiteur, voyant que j'allais l'interrompre; souffrez que je m'arrête un peu plus- à l'éclaircir. .

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous portons nous-mêmes. S'il est vrai que te bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres, et le premier prix de la justice. est de sentir qu'on la pratique. Si ta bonté morale est comorme à notre natur? l'homme ne saurait être sain d'esprit ci bien constitué qu'autant qu'il est bon. S? elle ne lest cas et que l'homme soit méchant naturellement, û peut cesser de l'être sans se corrompre et la bonté n'e en fui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ses semblables comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain serait un animai aussi àèp?&v® qu !oup pftoyabk, et la vertu seule nous laisserait i

remords. . *.•«?••

Rentrons eto nous-mêmes, ô mon jeune ami 1 fexamtnons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchants nous portent. Quel spectacle nous flatte îe plus, celui des tourments ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est le plus doux a faire, et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou' d'un acte de méchanceté ? Pour qm vous intéressez-vous sur vos théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir? Est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent disent-ils, hors notre intérêt ; et, tout au contraire, Ses douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines ; et, même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, troo misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme. 'd'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïoues, ces ravissements d'amour pour les grandes âmes? Cet enthousiasme de ta vertu, quel rapnort a-t-îl avec notre intérêt

privé? Pourquoi voudrais-je être Oton oui déchire ses entrailles,
plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs

3se «lacs Te même cas, et je ne dis rien ici que cfoetfa puisse
vérifier. Que les philosophes, qui rejettent si dédaigneusement
l'instinct, veuillent bien expliquer ce t'ait par ie seul <!es sensa-
tions et des conuaisûances qu'elles nous

•ué'Hr ; qu'îis l'expliquent d'ufi - re satisfaisante pous

tou : ; alors jî .. dea à dtoh et

\$ig parlerai phis d*îastmctf

rte smîle

cet amont îiu &*>« , vous ôtez tout le charme 'de la vie. Celui
donc: les passions ont étouffé dans son âme

étroite ces sentiments délicieux ; celui qui, à force de se concen-
trer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a
plus de transports, son coeurs gtaeu ne palpète plus de joie, un
doux attendrissement n'hsmece jamais ses yeux, «I ne jouit plus
de rien ; le maître* heureux ne sent plus, ne vit plus ; il est déjà
mort

Mais, quel que soit le nombre des méchants sur la terre, il est
peu de ces âmes cadavéreuses devenues insensibles, hors leur in-
térêt, à tout ce qui est juste et bon. LMnkpsît ne plaît qu'autant
qu'on en profite ; dans tout le reste on veut que l'innocent soit
protégé. Vol dans une rue ou sur un chemin quelque acte de vio-
lence et d'injustice ? A l'instant un mouvement de colère e*. d'in-
dignation s'élève au fond du cœur, et nous porte à prendre la dé-
fense de l'opprimé ; mais un devoir plus puissant nous retient, et

les lois nous ôtent le droit protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos ^tux, quelle admiration, quel amour h* nous inspire ? Qui est-ce qui ne se dit pas : J'en voudrais avoir fait autant ? Il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans ; et cependant le même intérêt nous affecte dans l'histoire ancienne, que si tout cela s'était passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina ? Ai-je peur d'être sa victime ? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il était mon contera* parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils «ont méchants, parce qu'ils nous unissent, mais parce qu'ils sont méchants» Non seulement nous voulions être heureux, nous voulions aussi le bonheur d'autrui ; et quand ce bonheur ne conte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré so?» pitié des infortunés ; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauraient perdre tout à fait ce penchant : souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passants, couvre encore la nudité* du pauvre ; et le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en secret les crimes cachés et les met si souvent en évidence. Hélas ! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix ? On parle par expérience, et Ton voudrait étouffer ce sentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéis-je* Sans k ta nature, nous connaissons avec quelle douceur #» fèga% m ftusl shsrms en tsfcw* agita f mrâfr éc*

LIVRE

tée, à se rendît tin bon témoignage de soi. Le méchant se craint et se fuit ; il s'égaye en se jetant hors de lui-même ; il tourne autour de lui. des yeux inquiets, et cherche un objet qui l'amuse ; sans - la Satire amère, sans la raillerie insultante, il serait toujours triste : le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la Sérénité du juste est intérieure ; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même ; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jetez les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les histoires. Parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes principes de morale, partout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfanta des dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offraient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre et des passions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendait en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussait du cœur des humains. En célébrant les débauches de limiter, on admirait la continence de Xénocrate ; la chaste Lucrèce adorait l'impudique Vénus: l'intrépide Romain sacrifiait à la Peur ; il invoquait le dieu qui mutila son père, et mourait sans murmure de la main du sien. Les plus méprisables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux*, se faisait réserver sur la terre, et semblait reléguer dans le ciel le crime et les coupables.

Il est donc au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises ; et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus sages : Erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation ! s'écrient-ils tous de concert. Mais n'y a rien dans l'esprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience, et nous ne jugeons d'aucune chose que sur des idées acquises, ils font plus : cet accord évident et universel de tous les hommes, ils l'osent rejeter : et

contre l'éclatante uniformité,

il faut « l'écarter et l'effacer » ;

EMILE

et connu d'eux seuls, comme si tous les penchants de la nature étaient anéantis par la dépravation d'un peuple, et qui, sitôt qu'il est des monstres, l'espèce ne fût plus n'en. Mais que servent au sceptique Montaigne les tourments qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice ? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux écrivains les plus célèbres ? Quelques usages incertains et bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée au concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, et d'accord sur ce seul point ? O Montaigne ! toi oui te piques de franchise et de vérité, sois sincère et vrai, si un philosophe peut l'être, et dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de parer sa foi, à l'homme simple, bienfaisant, généreux ; et l'homme simple, méprisable, et te perfide honoré.

Chacun, dît-on, concourt au bien public pour son Intérêt ; mais d'où vient donc que le juste y concoure «on préjudice ? Qu'est-ce qu'aller à la mort pour son intérêt ? Sans doute nul n'agit que pour son bien : mais, s'il n'est un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions de» méchants : il est même à croire qu'en ne tentera point d'aller plus loin. Ce serait une trop abominable philosophie que celle où l'on serait embarrassé des actions vertueuses, où l'on ne pourrait se tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions basses et des motifs sans vertu. où l'on serait forcé d'avilir Socrate et de calomnier Répulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvaient permer parmi nous, la voix de la nature, ainsi que celle de la raison. s'élèveraient incessamment contre elles, et ne laisseraient jamais à un seul de leurs partisans l'excuse de l'être de bonne foi.

Mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des détails* 6tons métaphysiques qui passent ma portée et la vôtre, et qui, dans le fond, ne mènent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas philosopher avec vous, mais vous aider à consulter votre cœur. Quand tous ces philosophes du monde prouveraient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison je n'en veux pas davantage.

il ne faut pour cela que vous faire distinguer nos idées éternelles de nos sentiments naturels ; car nous sentons nécessairement avant de connaître, et comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien et à fuir notre mal, c'est que nous tenons cette volonté de la nature, da

même Famour? du bon et îa haine dis mattvaîp mu® sont aussi naturels qu® l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conscience ne sont pas des jugements, mais des sesi* tknents ; quoique toutes nos idées noirs viennent du dehors, les sentiments qui les apprécient sont au dedans de nous, et c'est par eux seuls que nous connaissons ta convenance ou disconvenance qui existe entre nous et les choses que nous devons rechercher ou fuir.

Exister, pour nous, c'est sentir ; notre sensibilité est (ncpntes-
tabiement antérieure à notre intelligence, et nous avons eu des
sentiments avant des idées (î). Qusile qnt soit Sa cause de notre
être, elle a pourvu à notre conservation en nous donnant des sen-
timents convenables à notre nature, et Ton ne saurait nier qu'au
moins ceux-là ne soient fanés. Ces sentiments, quant a {'individu,
sont Famour â& soi, la cramie de ia douleur, i'hopreur de ta
mort, te désir du bien-être. Mais s!, comme on n'en pettt douter,
i'ïïomma est sociable par sa natarc, ou du moins îmî pour le
fave^rr, îl ne ptut Pêtre que par d'autres sentiments innés, rela-
tifs à son espèce ; car, à ne considérer que le besoin physique, il
doit certainement disperser les hommes au lieu de les rappro-
cher. Or c'est du système moral, formé par ce double rapport à
soi-même et à ses semblables, que naît l'impulsion de îa
conscience, Connaître te bien, ce n'est pas l'aimer : l'homme n'eu
a

?)as la connaissance innée ; mais, sitôt que sa raison !e ui fait
connaître, sa conscience Je porte à l'aimer ; c'est ce sentiment qui
est inné,

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il soit impossible d'expli-
quer par des conséquences de notre nature le principe immédiat

de la conscience indépendant de la raison même. Et quand cela serait impossible, encore ne serait-il pas nécessaire : car, puisque ceux qui nient ce principe admis et reconnu par tout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'existe pas, mais se contentent de l'affirmer ; quand nous affirmons qu'il existe, nous sommes tout aussi bien fondés qu'eux, et nous avons de plus le témoignage

ii. A certains égards les idées des sens et les perceptions sont des idées. Les deux noms conviennent à toute perception qui nous occupe et de son objet, et de nous-mêmes qui en sommes affecté* : il n'y a que l'ordre de cette affection qui détermine le nom qui lui convient. Lorsque, premièrement occupés de l'objet, nous ne pensons à nous que par réflexion, c'est une idée : au contraire, quand l'impression reçue excite notre première attention, « tant qu'on ne pense pas à l'objet qui nous occupe c'est un sens ».

Intérieur et la voix de la conscience qui dépose pour elle-même. Si les premières lueurs du jugement nous éblouissent et confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos faibles yeux se rouvrent se raffermissent, et bientôt nous reverrons ces mêmes objets aux lumières de la raison, tels que nous les montrait d'abord la nature : ou plutôt soyons plus simples et moins vains ; bornons-nous aux premiers sentiments que nous trouvons en nous-mêmes, puisque c'est toujours à eux que l'étude nous ramène quand elle ne nous a point égarés.

Conscience à conscience ! Instinct divin, Immortelle et Céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infallible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la mo-

ralité de ses actions; Bâns toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une itîsofi sans principe.

Grâces au ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie ; nous pouvons être hommes sans être savants ; dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres frais un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaincà. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe il faut savoir le reconnaître et le enivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent ? Éh î c'est qu'il notra parle la langue - de la nature que tout nous fait oublier. La conscience est timide et craintive ; elfe amie la retraite et îa pain ; le monde et le bruit l'épouvantent : les préjuges dont on la fait naître sont se* plus cruels ennemis, elle fuit ou se tait devant eux ; îeur voix bruyante étouffe la sienne et l'empêche de se taire entendre ; fe fanatisme ose la contrefaire et dicter te crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduîte ; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus ; et, après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me suis lassé, dans mes recherches, de la froideur que je sentais en moi ! Combien de fois la tristesse et l'ennui, versant leur poison sur mes premières méditations, me les rendirent insupportables ! Mon cobut aride ne donnait qu'un puissant et

tiède a Patnour de la vérité, le me disais : Pmirouoi

ïïmmmÊm è .&<*&*« m t&à &*&; \$■<&* u mua **

mm w ; m

îi'esî qu'ùns cüllffière ; il n'y a den de bon qee Tes plaM'ra <ïes sens. On, quand on a uns fois perdu te goût des plaisirs de Pâme, qu'il est difficile, dé le reprendre ! Qu'il est plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais en 1 SrH existait encore de îe prendre quand ô» ne l'a jamais eu ! S'il existait un homme assez mia rabîe pour n'avoir rien fait en toute sa vie dont îe sou* venir le rendit content de lui-même et bien aise d'avoir ve&ti cet homme serait incapable de jamais se connaître ; ef> faute de sentir quelle bonté convient à sa nature, il resterait méchant par force et serait éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait sut la terre entière an seuî homme assez dépravé pour n'avoir jamais Hvrô son coeur à !a tentation de bien faire ? Cette tentation est si naturelle et si douce, qu'H est impossible de lui ^ter toujours ; et te souvenir du plaisir qu'eue a pfO* dult une sois suffit pour la rappeler sans cesse, Maîheureuseîeîît elle est d'abord pénible à satisfaire ; on a rtrSHfc raisons pour se refuser au penchant de son cour % la f eusse prudence îe resserre dans les bornes du m&î humain ; il faut mille efforts de courage pour oser les franchir. Se plaîre à bien faire est le prix d'avoir biefs fait, et ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'est plus aimable que la vertu, mais il en faut fouit oflttf la trouver telle. Quand on ta veut embrasser, ses»»» bîâbîe au Protée de la fable, elle prend d'abord *nil!e formes effrayantes, et ne se montre enfin sous a sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise.

Combattu sans cesse par mes sentiments csafanfeta Cfôî

Dariaiertt pour t'Vntérêt commun, et par ma raison qui

rapportait tout à moi. J'aurais flotté toute ma vie dans

cette continuelle alternative, faisant te mal, aimant le bien, et toujours contraire à moi-même, m de nouvelles lumières n'eussent éclairé mon cœur, si ia vérité qui fixa mes opinions, n'eût encore assuré ma conduite et ne sn'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raison seule, quelle solide base peut-on donner ? La vertu, disent-ils, est l'amour de l'ordre : mais cet amour peut-il donc et doit-il remporter en moi sur celui de mon bien-être ? Qu'ils me donnent une raison claire et suffisante pour le préférer. Dans le fond leur pré* tendu principe est un pur jeu de mots ; car je dis aussi, moi, que le vice est l'amour de Tordre, pris dans un sens différent, li y a quelque ordre moral partout où i! y a ; Aiment et ence. La dfffémicfi est que le bon

h tofif par rapport à roi. Ce!tiii-cî se lait te cintre . toutes choses, loutre» mesure son rayorî et ne tient à circonférence : alors il est ordonné par rapport au centre commun, qui est Dieu, et par rapport a tous les cerc': concentriques, qui sont tes créatures. Si la divinité n | pas, ii n'y a qm le. méchant qui raisonna, le bon c'est qu'un inaensê.

O mon enfant i çuisstez-vôus sentir un jour de quel poids on est soulagé, quand, après avoir épuisé la vanité des opinions hu-

maines et goûté l'amertume des passions, on trouve enfin si près de soi la route de la sagesse, le prix des travaux, de cette vie, et la source du bonheur dont a désespéré l'homme. Tous les devoirs de ta loi naturelle» presque effacés de mon cœur par l'injustice des hommes* s'y retracent au nom de l'éternelle Justice qui me les imposa et qu'il me faut remplir, je ne sens plus moi que l'ouvrage et l'instinomeni du grand Être qui règne bien, qui le fait, qui fera le bien par le concorde mes volontés aux siennes et par le bon usage de ma liberté : j'acquiesce à l'ordre qui est établi, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre et d'y trouver ma félicité ; car* quelle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un système où tout est bien ? En proie à la douleur, Je la supporte avec patience, en songeant qu'elle est passagère- et qu'elle vient d'un corps qui n'est point à moi. Si je fais une bonne action sans témoin, je sais qu'elle est vue, et je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis : l'Être juste qui régit tout saura bien m'en dédommager ; les besoins de mon corps, les misères de ma vie me rendent ridée de la mort plus supportable : ce seront autant de liens de moins à rompre quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon âme est-elle soumise à mes sens et enchaînée à ce corps qui l'asservit et la gêne ? Je n'en sais rien ; suis-je entré dans les décrets de Dieu ? Mais je puis, sans témérité, former de modestes conjectures. Je me dis : Si l'esprit de l'homme fût resté libre et pur, quel mérite aurait-il d'aimer et suivre l'ordre qu'il verrait établi et qu'il n'aurait nul intérêt à troubler ? Il serait heureux, il est vrai ; mais il manquerait à son bonheur de degré le plus sublime, la gloire de la vertu et le bon témoignage de soi ; il ne serait que comme les anges, et sans doute l'homme vertueux sera plus qu'eux. Unie à un corps mortel par des liens non moins

puissants gía'incompréheft^iWes» ta soin û% ta wnservatjott «fo
oe

UYRg IV 3173

corps «tfche fêâî'nj&ïà rapporter to-tlt -âf M; et lui tfonna un
intérêt contraire à Tordre général qu'elle est pourtant capable de
voir et d'aimer ; c'est alors que le bon usagâ de sa liberté devient
à ia fois le mérite et la récompense, et qu'elle se prépare un bon-
heur inaltérable en combattant ses passions terrestres et se
maintenant dans sa première volonté.

Que si, même danô l'état d'abaissement où nous som-

3 durant cette vie, tons nos premiers penchants sont légitimes,
si tous nos vices noua Viennent de nous-, pourquoi nous pîai-
gnons^ubus d'être subjugués par eux ? pourquoi reprochons-
nous à l'auteur des choses les mautf

î nous nous faisons et les ennemis que nous armons contre no-
vrs-mêmes ? Ah ! ne gâtons point rboauae ; U

a toujours bon sans peine, et toujours heureux sans remords.
Les coupables qui se disent forcée au cnsas

v: aussi menteurs que méchante. Comment ne voient-Hs

int que la faiblesse 'dont lis se plaident est lent propre ouvrage
; que leur première dépravation vteat (Jeleur volonté ; qu'à force
de vouloir céder à leurs tentalions, Os leur cèdent enfin malgré
eux et les rendent irrésistibles ? Sans dovAe U ne dénend pîus
«feux ds n'être pas méchants et faibles : mais 13 dépendit d'eus?
de ne Se pas devenir. Oh ! que nous resterions alsésses^ Eiaîtres
de nous et de- nos passions, même durant ostts vie, si, lorsque

notre esprit commence à S'ouvrir, nous savions l'occuper "dsô
objets qu'U c'ait connaître pour

irécier ceux q^'il ne connaît pas : si nous voulions

3cèrëiB©nt nous éclaire-, non" pour briller aux yeux des aïs
pour être bons et sa^e1^ selon notre nature,

iür nous rendre heureux en pratiquant rms devoirs? Cette
étuê noua paraît ennuyeuse et pénible, parce otœ nous n'y son-
geons que déjà coTromnus par le vice, déjà livrés à nos passions.
Nous fixons nos jugements et notre estime avant de connaître le
bien et le mal : et puis,

Important (mit à cette fausse mesure, nous na donnons

»n à sa juste valeur,

îi est un âge où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet,
avide du bonheur qu'il ne connaît pas, le cherche avec une cu-
rieuse incertitude, et, trompé par les sens, se

ae enfin sur sa vain ige, et croit le trouver où il

n'est point. Ces illusions ont duré trop longtemps p\$ moi. Hé-
las î je les ai trop tard connues et n'ai pu tout i\ fait les détruire ;
elles dureront autant que ce corps mor* tel qui les cause. Au
moins elles ont beau me séduire, elfes

... Qu'elles sojÛ ;

j* lii wN fe mon

bonheur, j'y vois son obstacle, j'aspire au moment où, livré dea
entraves du corps, je serai moi sans contradiction, sans partage,
et n'aurai besoin que de moi pour être heureux ; en attendant, je

Je suis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme presque étrangère à mon être, et que tout Je "vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à cet état tiô bonheur, de force et de pureté, je n'exerce aux sublimes contemplations. Je médite mî Tordre de Tup & vvra, non pour l'expliquer par de vains systèmes, mai* pour l'admirer sans cesse, pour adorer & sage auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui, ;re toutes mes

facultés de sa divine essence ; je m'attends à ses bienfaits, taie bénis de ses dons, mais je ne le prie pas : Que lui demanderais-tu ? qu'il changeât pour moi quelque chose, qu'il fit des miracles en ma faveur ? Moi qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse et maintenu par sa providence, voudrais-tu que cet ordre fût troublé pour moi ? Non, ce vœu téméraire mériterait d'être puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire ; pourquoi lui demander ce qu'il n'a donné ? Ne m'a-t-il pas donné la conscience pour contempler le bien, la raison pour te connaître, la liberté pour te choisir ? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuse ; je le fais parce que je le veux : lui demander de changer sa volonté, c'est à Dieu demander ce qu'il me demande"; c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre et que j'en reçoive*!?! cataire : n'être pas content de mon état, c'est ne vouloir plus être homme, c'est vouloir autre chose que ce qui est ; c'est vouloir te désordre et le mal Source de justice et (Je vérité, Dieu clément et bon t dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite. En y Joignant ta mienne, je fais ce que tu fais, j'accepte à ta honte : je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

Dans la juste défiance de moi-même, ta seule chose que je lui demande, ou plutôt que j'attends de sa justice, à mon erreur si je m'épate et si cette erreur m'est dangereuse. Pour être de bonne foi, je ne me crèpe pas la peau : mes opinions qui me semblent les ? vraies sont peut-être autant de r. sa ; car quel hom-

me ne tient pas aux siennes, et combien d'hommes se d'accord en tout? L'illusion qui nous abuse à bout au me veit de moi, c'est lui seul qui m'en peut guérir. J'ai Sait ce que

LIVRE 17/

à moi pour #f Mjuréttifrop

élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable? c'est à elle à s'ap-> procher.

Le bon prêtre avait parlé avec véhémence ; »! était ému, je l'étais aussi, je croyais entendre le divin Orphée chanter les premiers hymnes et apprendre aux hommes le culte des dieux. Cependant Je voyais des foules d'objections à lui faire ; je n'en fis pas une, parce qu'elles étaient moins solides qu'embarrassantes, et que la persuasion était pour lui. A mesure qu'il me parlait selon sa conscience, ta mienne semblait me confirmer ce qu'il m'avait dit

Les sentiments que vous venez de m'exposer, lui dis-je, me paraissent plus nouveaux par ce que vous avouer ignorer que par ce que vous dites croire. J'y vois, à peu chose près, le théisme ou la religion naturels que chrétiens affectent de confondre avec l'athéisme ou l'irréligion, qui est la doctrine directement opposée, M8 dans l'état actuel de ma foi, j'ai plus à remonter? qu'à descendre pour adopter vos opinions, et je trouve difficile de rester

précisément au point où vous êtes, a Rtoins iVètTQ aussi sage que vous. Pour une au moins aussi sincère, je veux consulter avec moi. C'est le sentiment intérieur qui doit me conduire à votre exemple, et vous m'avez appris vous-même qu'après lui avoir longtemps imposé silence, le rappeler n'est pas l'affaire d'un moment j'emporte vos discours dans mon cœur, il faut que je l'f\$ crédite. Si, après rn'être bien consulté, j'en demeure aussi convaincu q\ve vous, vous serez mon demie r? ç\$ Jq

serai votre prosélyte jusqu'à la mort. Continues cependant S m'Instruire, vous ne m'avez dû que la moitié de ce que je dois «avoir. Parlez-moi de la révélation, des Ecritures, de ces dogmes obscurs sur lesquels je vais errant dès îBon enfance, sans pouvoir ni les concevoir ni les croire, et sans savoir ni les admettre ni les rejeter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embrassant, J'achèverai de voua dire ce que je pense • je ne veux point vous ouvrir mon et demi : mais le désir que vous m? tèmôîgm,,i

était nécessaire pour nfautoriaer à n'avoir aucune réserve avec vous Je ne vous ai rien dit jusqu'ici que je ne crusse pouvoir vou3 être utile et dont je ne fusse infimemeru persuadé- L'examen qui me reste a faire est bien différent ; je n'y vois qu'embarras, mystère, obscurité ; je n'y porte qu'incertitude et défiance : je ne me détermine qu'en tremblant, et je vous dis plutôt mes doutes que oioa am

176 ÉMÎLE

Si vos sentiments Siént plus stables, j'KÊsiform's de vous exposer les miens ; maïs, dans l'état où vous êtes, vou3 gagnerez à penser comme moi (1). Au reste, ne donnez à mes discours que

l'autorité de la raison ; j'ignore si je suis dans Vqtvcut. fi est difficile, quand on discute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif ; mais 6ouverttez-

."3 qu'ici toutes mes affirmations ne sont qv.Q de3 rainons de douter. Cherchez îa vérité vous-même ; pour moi, je ne vous promets que de îa bonne foi.

Vous ne voyez dans moa exposé que la religion natatelle i li est dm :*ge qu'il en faille une autre ! Par oà

çsoanaîtrai-je cette nécessité ? De quoi puis-je être coupable en servant Dieu selon les lumières qu'il donne à mon esprit, et selon les sentiments qu'il inspire à mon cœur? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à ^hommô et honorable à son auteur puis-je tirer d'une repgta positive, que je ne puisse tirer sajis elle du bon tisa-ge dé mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter pour Sa gloire de Dieu, pour Le bien de îa société, ;;;- pots? mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, et quelle vertu vous ferez nâître d'un nouveau culte, oui ne son pas une conséquence du 'mien ? Les plus grar>

i idées de la divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de îa nature, écoutez la voix intérieure. Dieu ffl'a-î-il pas tout dit à nos, yeux, à notre conscience, h notre Jugement ? Qu'est-ce que les hommes nous diroot

plus ? Lents révélations ne font que dégrader Dieu, ea liù donnr.nl les passions humâmes. Loin d'éclaircir les cotisas du grand Être, je vofe que les dogmes particulier? Ces embrouiHect ; que, loin de les ennoblir, ils les avilissent ; qu'aux mystères {«concevables qui l'environnent ils ajoutent des contradictions absurdes ; qu'Us rendent fhomme orgueilleux, intolérant, cruel ;

qu'au lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer et le feu.
Je ne demande à quiconque tout cela sans savoir me répondre.

n'y vois que les crimes des hommes et les misères du
genre humain.

On me dit qu'il fallait une révélation pour apprendre aux
hommes la manière dont Dieu voulait être servi ; on assigne en
preuve la diversité des cultes bizarres qu'ils ont institués, et l'on
ne voit pas que cette diversité même

A de la fantaisie des révélations. Dès que les peuples
sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler

Vrthla :: î pr

h sa tnoâe ejt {va n fsit dire ce qzfil a voulu. S ion rrèuj écouté
que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y aurait jamais eu
de religion sur la terre.

Il fallait un culte uniforme ; je le veux bien : mais ce point
était-il donc si Emportant qu'il fallût tout l'appareil de la puis-
sance divine pour l'établir ? Ne confondons point le cérémonial
de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande est ce-
lui du cœur ; et celui-là, quand il est sincère, est toujours uni-
forme : c'est avoir une vanité bien folle de s'imaginer que Dieu
prenne un si grand intérêt à la forme de l'habit du prêtre, à
l'ordre des mots qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'autel et à
toutes ses génuflexions. Eh ! mon ami, reste de toute ta hauteur,
tu seras toujours assez près de la terre. Dieu veut être adoré en

esprit et en vérité : ce devoir est de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quand au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour Je bon ordre, c'est purement une affaire de police ; U O2 faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation et par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphère, ne pouvant élever mes faibles conceptions jusqu'au grand Etre, je m'efforçais de le rabaisser jusqu'à moi. Je rapprochais les rapports infiniment éloignés qu'il y a entre sa nature et la mienne. Je voulais des communications plus immédiates, des instructions plus particulières ; et, non content de faire Dieu semblable à l'homme, pour être privilégié moi-même parmi mes semblables, je voulais des lumières surnaturelles : je voulais un culte exclusif ; je voulais que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avait pas dû à d'autres, ou ce que d'autres n'auraient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étais parvenu comme le point commun d'où partaient tous les croyants pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvais dans [es dogmes de la religion naturelle que les éléments de toute religion. Je considérais cette diversité de sectes qui régnaient sur la terre, et qui s'accusent mutuellement de mensonge et d'erreur ; je demandais : Quelle est la bonne ? Chacun me répondait : C'est la mienne ; chacun disait : Moi seul et tous les partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. Et comment savez-vous que votre secte est la bonne ? Parce que Dieu l'a dit (1). Et qui vous dit que Dieu

1. « Tôt-à-dire, dit un bon et sage prêtre, disent où ils la tiennent

l'a dtt ? Mon pasteur qui te sait bfen. Mon pssteur ms dît d'ainsi croire, et ainsi je crois ; i! m'assure que tous ceux qui disent autrement que lui mentent, et je ne les écoute pas.

Quoi f pertsats-je, la vérité n'test-eîle pas une, et ce qui est vrai chez moi peut-il être faux chez vous ? Si la méthode de celui qui suit la bonne route et celle de celui qui s'égare est !a même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre ? Leur choix est l'effet du hasard, le leu? imputer est iniquité ; c'est récompenser ou punir pour être I né dans tel ou tx;! pays. Oser dire que Dieu oous juge } ainsi, c'est outrager sa justice.

Ou toutes les religions sont bonnes et agréables à Dieu | ou s'il en est une qu'il prescrive aux hommes et qu'il les punisse de méconnaître, il lui a donné des signes certains et manifestes pour être distinguée efeonnue pour la seule véritable. Ces signes sont de tous les temps et de tous les lieux, également sensibles à tous; les nommes grands et petits, savants et ignorants. Européens, Incite Africains, sauvages. S'il était une religion sur la terre t hors de laquelle îi n'y eût que peine éternelle, et qu'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne foi n'eût pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette religion j Serait le plus inique et le plus cruel des tyrans.

Cherchons-nous donc sincèrement îa vérité? ne donnons rien au droit de naissance et à l'autorité des pères et des j pasteurs, - nais rappelons à l'examen de la conscience etj de !a raison tout ce qu'ils nous ont appris dès notrej enfance, lis ont beau me crier : Soumets ta raison ; autant!

et Ta croient (et tons uiseril de ce fnrgw»), qtte non des hom-
mesJ| De d'aucune créature ainsi de Dieu.

« Mais, à dire vrai, sans rien flatter ni déguiser, il n'eaj Cet
rien ; elles sont, quoi qu'on dise, tenues par mains et* movems
humains : tesmoin premièrement la manière que le»] religions
ont été reçues au monde et sont encore tous le»! jour® par les
particuliers. La nation, le pays, le lieu, donnent] la religion ; l'on
est de celle nue le lien Auquel on est né e.t élevé tient : nous
sommes circoncis, baptisés. Juifs, mahomé-! tans, ebrestiens.
avant que nous sachions que nous sommes] hommes. La religion
n'est pas de notre chni* et élection,] tesmoin après la vie et les
mœurs si mat accordantes avec la] religion ; tesmoin que par oc-
casions humaines et hien légères, l'on va contre la teneur de sa
relier? on s. (C*H*ri*roi, de la Sagesse, livre 11, chapitre v, p.
ajs7. édition de Bordeaux. t6oi).i

fl y a grande apparence que ta sincère profession de foi duj
vertueux théolopaï de Condorn n'eut pas éiè fort différente de!
celle du vicaire savoyard.

mm ivj m

'fâ%& p&îî d2r« esSul qui ma trompa s U a dsa raisons

pour soumettre ma raison,

Toute la théologie que je puh acquérir de mof-mêmë par l'ins-
pection de l'univers et par le bon- usage de mes facultés, se borne
à ce que je vous ai ci-devant expliqué* Four en savoir davantage,
il faut recourir â des moyens extraordinaires. Ces moyens ne sau-
raient être l'autorité des hommes : car nu! homme n'étant d'une
autre esp que moi, tout ce qu'un ho-nme connaît naturellement,

puis aussi le connaître, et un autre homme peut se tram* per aussi bien que moi ; quand je crois ce qu'il dit, Ce n'est pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le pro;. Le témoignage des hommes n'est donc au fond que celui de Tia ra«son même, et n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connaître la vérité.

Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont Je ne reste pas le juge V Dieu lui-même a parlé ; écoute:?. sa révélation. C'est autre chose. Dieu a parlé î voilà, certes, un grand mot. Et à qui a-t-il parlé ? Il a parlé aux nommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu ? ii a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole, j'entends : ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu fi (Ut. J'aimerais mieux avoir entendu Dieu lui-même \ Il ne lui "en aurait pas coûté davantage, et j'aurais été à l'abri de ta séduction. 11 vous en garantit en manifestant la mission de ses envoyés. Comment cela ? Par des prodiges. Et où sont ces prodiges ? Dans dss livres. Et qui a fait ces livres? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges? Des hommes qui les attestent. Quoi « toujours des témoignages humains ? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ? que d'hommes entre Dieu et moi ! Voyons toutefois, examinons, compa* rons-, vérifions. O si Dieu eût daigné me dispenser de tout ce travail, l'en aurais-je servi de moins bon cœur ?

Considérez, mon ami, dans quelle horrible discussion me voilà engagé ; de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités ; pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monuments de foi proposés dans tous les pays du monde, pour en assigner les temps, les lieux, les auteurs, les occasions 1 Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les pièces authentiques

des pièces supposées ; pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux ; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de 'leurs ' lumières; pour savoir si i'&a c'a rien snocrimé, risn

■m . ëmlb

è&oaïik, .rien ifâflôpûs4 change Çateffiê!, *HMtf terer tes contradictions qui restent ; pour juger q'ueî poids doit avoir le silence des adversaires dans te3 faits allégués contre eux ; si ces allégations iêtrr ont été connues ; s'ils en ont *ait assez de cas pour daigner y répondre ; si le3 livres étaient assez communs pour que les nôtres leur parvinssent, si nous avons été d'assez bonne foi pour donner cours aux leurs parmi nous, et pour y laisser leurs plus fortes objections telles qu'ils les avaient faites- Tous ces moniments reconnus pour incontestables, il [aut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs auteurs ; U faut bien savoir les lois des sorts, les probabilités éventives, pour juger cjueiie prédiction ns peui ^accomplir sans miracle ; le génie des langues originales pour distinguer ce qui est prédiction dans ces langues, et ce qui n'est que figure oratoire ; quels faits sont dans l'ordre de îa nature, et quels autres faits n'y sont pas ; pour dire jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples, peut étonner même les gens éclairés ; chercher de quelle espèce doit qîitq un prodige et quelle authenticité il doit avoir, non seulement pour être cru, mais pour qu'on soit punissable d'en douter ; comparer les preuves des vrais et des faux prodiges, et trouver les règles sûres pour les discerner ; dire enfin pourquoi Dieu choisit, pour attester sa parole, des moyens qui ont eux-même si grand besoin d'attestation, comme s'il se jouait de la crédulité des hommes, et qu'il évitât à îsein les vrais moyens de les persuader.

Supposons que la majesté divine daigne s'abaisser assez pour rendre un homme l'organe de ses volontés sacrées ; 2St-U raisonnable, est-il juste, d'exiger que tout le genre humain obéisse à la voix de ce ministre sans le lui faire naître pour tel? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner, pour toutes lettres de créance, que quelques signes paruliers faits devant peu -de gens obscurs, et dont tout Je reste des hommes ne saura jamais rien que par ouï-dire ? Par tous les pays du monde, si l'on tenait pour. vrais tous les prodiges que le peuple et tes simples disent avoir s, chaque r>ecte serait ta bonne, il y aurait plus de probes que d'événements naturels : et le plus grand de tous

miracles seraient que, là où il y a des fanatiques p jjtés, il n'y eût point de miracles. C'est l'ordre inai rable de la nature qui montre-le mieux la sage main qui la régit ; s'il arrivait beaucoup d'exceptic ne saur -

plus qu'en penser ; et pour moi, je crois ir^p en D pour croire à tant de miracles si peu dîgi

UTRE w m

Qu'un homme vfatfrie nous tetu> te fattg^ge: Mortefë.

vous annonce la volonté do Très-Haut ; reconnaites â ma voix celui qui m'envole. J'ordor^e -au soleil de changer sa course, aux étoiles de ironr.er on autre arraiû-' gsment, aux "nontag^cs de s'apHamBr, aoix îiioiù de s'élevet à îa terre de prendre cm autre aspect : â ces merveilles, qui me reconnaîtra pas à l'instant te maître de ta nature v Elle n'obéît point aux imposteurs ; leurs miracles se ton! ûms de£i carrevc:v.-L', d- r.s des déserts, dans des chambres ; et c'est ta quJi!s ont bon marché d'un petit nombre de

iciateufs déjà disposés à tout croire. Qui 'est-ce qui" cn'osera dire combien H faut de témoins .oculaires pouf rendre un prodige digne de foi? Si vos 'miracles faits pour prouver votre doctrine, ont etre-mêmes besoin d'être prouvés, de quoi servent-ils ? autant valait n'en point faire.

Reste enfin l'examen îe plus important clans îa doctrine annoncée ; car, puisque ceux qui disent que Dieu fait icibas des miracles, prétendent que 1e diable les imite quelquefois, avec des prodiges tes mieux attestés, nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant : et, puisque les magiciens de Pharaon osaient, en présence même de Moïse, faire les mêmes signes qu'il faisait par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans son absence n'eussentils pas. aux mêmes titres, prétendu la même autorité Ainsi donc, après avoir prouvé la doctrine oar le miracle, il faut prouver îe miracle par la doctrine (1), de peur de prendre l'oeuvre du ctëmnn pour l'oeuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce diaîèle ?

Cette doctrine venant de Dieu doit porter îe sacré caractère de la Divinité ; non seulement elle doit nous cclaircir les idées confuses que le raisonnement en tracs

ï. Cela est forme! es mille endroits de l'Ecriture» et enÊjîë autres dans le Deutéronome, chapitre Xīīī, ou II est dît que

êi eu prophète annonçant des dieux étrangers confirme seS ci-kecuns par des prodiges, et que ce qu'il prédît arrive» lois cdy avoir aucun égard on doit mettre ce prophète â. mort» Quand donc les païens tnettsderīī à mort les apôtres teu? anncecar:-; u!rj diieu étts.-n^tr e: pro^anl îc'^r mission par des prédictions et des miracles, Je se vois pas ce qu'on avait â îeuç objecter de solide qu'ils ne pussent â l'instant rétorquer contre cous. Or, que

faire en pareil cas ? une seule chose : reveOMf au raisonnement, et laisser là tes miracles. Mïetre eut v*|g o y pas reccMr:v. Cjî^ îà d^ boa Gciis 2e plus simple, ■q[u!rçc ipolisciircit quH force de dissections tout au moins très subtiles .De© subtilités da?ts ie chrvsdacsßïae 1! Mais Jfèsee-Cferîs^ & dorç es tort de pissettire îe îcpreuaie des cfess £^s sisp&sf

SMÏDE

t, fnaîB elle doit aussi «eus proposer os! te, une morale et des maximes convenables aux attributs par lesquels seuls nous concevons son essence. Si ♦Jonc eïle ne nous apprenait que des choses absurdes et sans raison ; si elle ne nous inspirait que des sentiments d'aversion pour nos semblables et de frayeur pour nous» mêmes ; si elle ne nou3 peignait qu'un Dieu colère, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre et des combats, toujours prêt à détruire et foudroyer, toujours parlant de tourments, de peines, et se vantant de punir même les innocents, mon cœur ne serait point attiré vers ce Dieu terrible, et je -me garderais de quitter la religion naturelle pour embrasser celle-là ; car vous voyez bien qu'il faudrait nécessairement opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirais-je à ses sectateurs. Celui qui commence par se choisir un seul peuple et proscrire Je reste du genre humain n'est pas le père commun dos hommes ; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures n'est pas îe Dieu clément et bon que ma raison m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit qu'ils doivent Être clairs, lumineux, frappants par leur évidence. Si la reï Fgion naturelle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elfe laisse dans les grande* vérités quelle nous enseigne : ta la révélation de nous enseigner

ces vérités d'une manière sensible à l'esprit de l'homme, de tes mettre

a porté*, de les lui faire concevoir afin qu'il les croie.

Là foi s'assure et s'affermit par l'entendement ; la mefl* l.mrt de toutes les religions est infailliblement la plus claire : celui qui charge de mystères, de contradictions îe culte qulï me prêche, m'apprend par cela même £ fttNw dédier. Le Dieu que {adore ti'e\$t point un Dieu d£ ténèbres î H m? m'a point doue d'un entendement pout

in interdire l'usage: me dire de soumettre ma raison* c'est outrager son auteur. Le ministre de la vérité nfc fynmnise point ma raison ; îl l'éclairé.

Nous avons mis à part toute autorité humaine ; et, sang mîç Je ne saurais voir comment un homme en peut con-

il a donc eu tort de commencer îe pîus beau de «es discour* par féliciter le» pauvres d'esprit, s'il faut tant d'esprit pour entendre aa doctrine et pour apprendre a croire en lui ? Quand

g m'aurez prouvé que je dois me soumettre, tout ira foît bien : tuais, pour me prouver cela, mettes-vous à ma portée ; Cnesurea vos raisonnements a la capacité d'un pauvre d'eepHt, Cm je ne reconnais pîus en voua le vrai disciple de votre naltl

9A n'est pin aa daeirine «»« vous m'anocacta-

L'INSPIRÉ

La raison vous apprend que le tout est plus grand que sa partie ; mais moi je vous apprends, de la part de Lheü. que c'est la partie qui est la plus grande que le tout.

LE RAISONNEUR Et oui êtes-vous pour m'oser dire que Dieu se contredit? et à q»« croirai-je par . préférence, de lui qui m'apprend par la raison les vérités éternelles, ou de vous qui m'annoncez de sa part une absurdité ?

L'inspiré A moi * car mon instruction est plus positive, et je vais vous prouver invinciblement que c'est lui qui m'envoie.

LE RAISONNEUR Comment'? vous me prouverez que c'est Dieu qui vous envoie déposer contre lui ? Et de quel genre seront vos preuves pour me convaincre qu'il est plus certain que Dieu me parle par votre bouche que par l'entendement qu'il m'a donné ?

L'INSPIRÉ ' l'entendement qu'il vous a donné! Honnre petit et vain l comme si vous étiez le premier impie qui s égare dans sa raison corrompue par le péché l

LE RAISONNEUR

Homme de Dieu, vous ne serrez pas non plus le pré- -Yier fourbe qui donne son arrogance pour preuve de sa mission.

L'INSPIRÉ

Quoi î les philosophes disent aussi des injures î

LE RAISONNEUR

Quelquefois, quand les saints leur en donnent l'exemple.

L'INSPIRÉ

Oh ! moi, j'ai îe droit d'en dire : je parle de la part de Dieu,

le raisonneur

!! *er&ti hm de montrer vos titres avant S'user di privilèges. '
'''

L'inspiré Mes titres sont authentiques : ta ferre et les c ta débo
seront pour mdl Suives bien mes raÊso^ewentsT

pri?-'

LE RAfëÛNNEOR

Vos raisonnements ! vous n'y pensez pas. M'apprendre* <?ae
ma raison -ne trompe, n'est-ce pas réfuter ce qu'elle m aura dit
pour vous ? Quiconque veut récuser la ratsor» doit convaincre
sans se servir d'elle. Car, supposons qu'en raisonnant vous m'a-
vez convaincu ; comment sanrai-fe si ce n'est point ma raison
corrompue par le néché quî me fait acquiescer à ce que vous me
dites? D'âilleur* quelle preuve, quelle démonstration pourrez-
vous farnais employer plus évidente que l'axiome qu'elle doit dé-
truire ? F! esÊ tout aussi croysMe qu'un bon svîloffisme est en
mensonge, qu'A l'est que la partie est plus grande qt?e fe tout,

UîNsvmû

Qüiefie différence ! Mes preuves sont a sont d'un ordre surnature!.

LE RAISONNEUR

Surnaturel ? Que signifie ce mot ? Je ne Fentends pas.

L'inspiré

Des changements dans Tordre de fa nature, des prophéties, des miracles, des prodiges de toute espèce.

LE RAISONNEUR

Des prodiges, des miracles S Je n'a! jamais rfen va ds

LlNSprRiê

r D'autres Font vu pour vous. Des nuées de téaioto-. le témoignage des peuples.

LE RAISONNEUR

Le témoignage des peuples est-i! d'un ordre surnaturel ? il mais cpiznû îî est uasstase» fl ssst &contC5tab!e«

LIVRE # ÎS

LE BÂfWWNElf!

tî n'y a rien de p!us incontestable qu@ fes principe» & fa raison» et l'on ne peut autoriser une absurdité stîf 18

t&Roïgnage des hommes. Encore mie fols, voyons fc prives sn-
matureHa^ car l'attestation du gémis fanstë?*: s'en est oas ose,

L'fNSPIÉê

o oûsé? efedgrçi ! ta grâce ne vtitfs pstfié fft&ft

tE RAISONNEUR

Ce n'est pas ma faute ; car, selon votts, îl fattf gftttîf uéjà reçu
la grâce pour savoir la demander» Commences ■jonc à me parler
au lieti d'elle,

L'ïNspiraê

Ah ? c'est ce que Je fais, et vous ne m'êcdutéz pas* Mâfë \$î*e
dites-vous des prophéties ?

LE RAISONNEUR

Je d?s premièrement que je n'ai pas plus entendu de Jfophé-
ties que le n'ai vu de miracles, je dis de pSu3

|U"auc>*n8 prophétie ne saurait faire autorité pom moi,

L'INSPIÊ

Satellite du démon ! et pourquoi lea prophéties se font»

slies pas autorité pour vous ?

LE RAISONNEUR

Parce que, pour qu'elles la fissent, fl faudrait trois îhoses dont
fê concours est impossible ; savoir que j'eusse Sté témoin de la
prophétie, que je fusse témoin de revêtement, et qu'il me fût dé-
montré que ce^ événement n'a ou cadrer fortuitement avec fa

prophétie ; car, fût-elle ^îus précrae. plus claire, plus lumineuse qu'un axiome fe géométrie, puisque la clarté d'une prédiction faîte #a sasard n'en rend pas l'accomplissement impossible, cet tçoomplîssemetiit quand il a lieu» lie prouvB rien â ta 'igneur poor celui oui l'a prédit

vovez donc à quoi se réduisent vos prétendues prouvés surnaturelles, vos miracles, vos prophéties. A croire tout :e!a sur la foi d'autrui. et à soumettre à l'autorité des hommes l'autorité de Dieu parlât à ma raison. Si i«3 i\$riïé* étemelles oue mon esprit conçoit pouvaient \$Ouir*Hr quelque attente, H n'y anraît olus pour moi milîe Espèce de certitude •; et> lob" d'être -su? qcs-vovs es© p&£tz

m EMILE

tfe îa part de Dieu, je m serais pas même assuré qu'il

Vofià bien des difficultés, mon enfant, et ce n'est pas tQUt Parmi tant de religions diverses qui se proscrivent et s'excluent mutuellement, vnç seule est la bonne. SÎ tant est qu'une le soit. Pour la reconnaître il ne suffit pas d'en examiner une, U faut les examiner toutes, et, dans quelque matière que ce soit, on ne doit point condamner sans entendre (I) ; il faut comparer les objections aux preuves ; il faut savoir ce que chacun oppose aux autres, et ce qu'il leur répond. Plus un sentiment nous paraît démontré, plus nous devons chercher sur quoi tant d'hommes se fondent pour ne pas le trouver tel I! faudrait être bien simple pour croire qu'il suffit d'entendre îes docteurs de son parti pour s'instruire des raisons du parti contraire. Où sont les théologiens qui se piquent de bonne foi ? où sont ceux qui, oour réfuter les raisons de leurs adversaires, ne commencent pas par les affaiblir

? Chacun brille dans son parti ; "mais tel, au milieu des Giens. est tout fier de ses preuves qui ferait un fort sot personnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous instruire dans tes livres? quelle érudition il faut acquérir ! que de langues il faut apprendre ! que de bibliothèques il faut feuilleter ! quelle immense facture il faut faire ! Qui me guidera dans le choix ? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire ; à plus forte raison ceux de tous les partis : quand on les trouverait, ils seraient bientôt réfutés. L'absent a toujours tort, et de mauvaises raisons dites avec assurance effacent aisément les bonnes exposées avec mépris. D'ailleurs souvent les Héros nous imitent, et ne font pas fidèlement les sentiments de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger du vrai foi catholique sur le livre de Bossuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond

t. Ptutarque rapporte que les stoïciens, entre autres bizarres paradoxes, soutenaient que, dans un jugement contradictoire» il était inutile d'entendre les deux parties ; car, disaient-ils, le premier a prouvé son dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout est dit. et sa partie adverse doit être condamnée ; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, et doit être débouté. je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une vérité exclusive ressemble beaucoup à celle de ces stoïciens. Sitôt que chacun prétend avoir seul raison, pour choisir entre tant de partis il faut qu'il écoute, ou il est injuste

LIVRE iv im

ssf point celle qu'on en au peapîo,

[ij jtvrç de Bossue* ne ressemble guère aux tns-* action» du prône. Pouf bien juger d'une religion, fî m faut pas I étudier dans les livras de ses sectateurs, H faut aller l'apprendre chez eux ; cela est fort différent. Chacun a ses traditions, son sens, ses coutumes, ses pré** jugés, qui font l'esprit de sa croyance, et qu'il y faut joindre pour en juger*

Combien de grands peuples n'impriment point de livres et ne lisent pas les nôtres 1 Comment jugeront-Us de nos opinions ? comment jugerons-nous des leurs ? Nous fôg raillons, ils nous relient : ils ne savent pas nos raison», nous ne savons pas les leurs ; et si nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous îo rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a- 1-H pas des gens s. s de bonne foi, d'honnêtes

gens amis de la vérité, qui, pour ta professer, ne cher* chent qu'à la connaître ? Cependant chacun ta voit dans son culte, et trouve absurdes les cultes des autres nations: donc ces cultes étrangers ne sont pas si extravagants qu'ils nous semblent, ou la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales reîgïoîs en Europe L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux., l'autre en admet trois. Chacune , maudit les deux autres,

îcs accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté^ mensonge- Quel honnie impartial osera juger entrô telftss \$'t\ n*a premièrement b?e?î pesé tew\$ preuves, .hto écouté leurs raisons ? Celle qui n'admet qu'uite révélation est la plus ancienne et

paraît la plus sûre ; celle qui a admet trois et la plus moderne et paraît la plus conséquente ; celle qui en admet deux et rejette la troisième» peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contre elle, l'inconséquence saute aux yeux,

Dans les trois révélations, les livres sacrés sont écrits dans des langues inconnues aux peuples qui «es suivent Les juifs n'entendent plus l'hébreu, les chrétiens n'entendent ni l'hébreu ni le grec, les Turcs ni les Persans n'entendent point l'arabe, et les Arabes modernes eux-mêmes ne parlent plus la langue de Mahomet Ne voilà-t-il pas une manière bien simple d'instruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point ? On traduit ces livres, dira-t-on ; belle réponse ! Qui m'assurera que ces livres sont fidèlement traduits, qu'il est même possible et, quand Dieu

l'a voulu

fait ainsi (je ne puis parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il

ait besoin d'interprète ?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme est obligé de savoir soit enfermé dans des livres» et que celui qui n'est à portée ni de ces livres ni des gens qui les entendent soit puni d'une ignorance involontaire. Tu vois ces livres ! quelle pitié ! Parce que l'Europe est pleine de fous ; les Européens les regardent comme indispensables, sans songer que sur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes ? Comment donc l'homme en aurait-il besoin pour connaître ses devoirs, et quels moyens avait-il de les connaître

avant que ces livres fissent- faits ? Ou fi apprendra ses devoirs de lui-même, ou il est dispensé de les savoir.

Nos catholiques font grand bruit de l'autorité cft remise ; mais que gagnent- ils à cela, s'il leur 'îaut tii; aussi grand appareil âe preuves pour établir cette autorité» qu'ans autres sectes pour établir directement ieui doctrine? l'Eglise décide que l'Eglise a droit de décider, Ne voiâ-i-l! pas une autorité bien prouvée ? Sortez de la, tous rentres dans toutes nos discussions.

Connaissez-vous beaucoup de chrétiens qui aient prfe la peine d'examiner avec soin ce que le judaïsme allègue eotstre eux ? Si quelques-uns en ont vu quelque chose, c'est dans les livres des chrétiens. Bonne manière de e'instruire des raisons de leurs adversaires ! Mais comment faire ? Si quelqu'un osait publier parmi nous des livres ou l'on favoriserait ouvertement le judaïsme, nous punirions l'auteur, l'éditeur, le libraire (l). Cette police est com- mode et sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'osent parler.

Ceux d'entre nous qui sont â portée de converser âvec des juifs ne sont guère plus avancés. Les malheureux se tentent à notre discrétion ; la tyrannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs ; ils savent combien peu Finlustice et â cruauté content à la charité chrétienne ; €£u*C3eyoïï£*!!s él?v sans s'exposer à nous faire crier au

Y. ÎSnfre ffiî?1« faits e£mfms. en voê? un qtrî n9x pas besoïa <2e commentaire. Dans le XVTe siècle, les théologiens catholî- Quefl avant condamné au fera tous les îiivres des juifs, sans distinction. filHustre et savant Reuchlin. consulté sur celte agraire, sV.i arrira de terribles qtrî faillirent le perdre, peter

tJâs&Sè^te ? V&iïàkê Rot© dors du âàfô ec i© ^sartf trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus savants, les pïts

inaires sont toujours les plus circonspects. Vous c^nvertirez quelque misérable payé pour calomnier sa secte > vous ferez parler quelques vils fripiers, qui céderont pour vous flatter ; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans des lieux où ils se sentiraient en sûreté Ton eût aussi ban marché d'eux ? En Sorbonne, il est cïair comme îe four que les prédictions du Messie se rapportent à Jésus-Christ Chez les rabbins d'Amsterda-n, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre" rapport Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des fuïfe, qu'ils n'aient un Etat libre, des écoles, des univçrartéa, où Ua puissent parier et disputer sans risque. Alors ssuïenaeni

?s pourrons savoir ce qu'ils ont à dire,

A Constant inopie, les Turcs disent leurs raisons, mats nous n'osons dire les nôtres ; Là c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet auquel nous ne croyons point, îc -nême respect que no£3 exigeons pour Jésus-Christ des juifs qui n'y croient pas davantage, les Turcs ont-ils tort, avons-nous raison ? Sur quel principe équitable résoudrons-nous cette question?

Les deux tiers du genre humain ne sont ni juifs, ci màhométans, ni chrétiens ; et combien de millions d'hommes n'ont jamais ouï parler de Moïse, de Jésus-Christ ni de Mahomet ? On le nie ; on soutient que nos niissionnaires vont partout. Cela est

bientôt dit : mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnu, et où jamais Européen n'a pénétré jusqu'à présent? Vont-ils dans la Tartarie Méditerranée suivre à cheval les hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, et qui, loin de voir ouï parler du pape, connaissent à peine le grand pape ? Vont-ils dans les continents immenses de l'Afrique, où des nations entières ne savent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis ses pieds dans le ir? Vont-ils au Japon dont leurs manœuvres les ont • chasser pour jamais, et où leurs prédécesseurs ne sont connus des générations qui naissent que comme des géants rusés, venus avec un zèle hypocrite pour n'emparer doucement de l'empire ? Vont-ils dans les royaumes des princes de l'Asie annoncer l'Évangile à des milliers de pauvres esclaves ? Qu'ont fait les femmes pour que aucun missionnaire

«t» pût-il aller à la foi? «t» «a «d pût-il
«voir été reclus»

Quand il serait vrai que l'Évangile est annoncé par toute la terre, qu'y gagnerait-on ? La veille du jour que le premier missionnaire est arrivé dans un pays, il y est Rarement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un-là ? N'y eût-il dans tout l'univers qu'un seul homme à qui l'on n'aurait (j'ai prêché Jésus-Christ, l'objection serait aussi forte pour ce seul homme qu'il y a pour le quart du genre humain.

Quand les Trinitaires de l'Évangile se sont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raisonnablement admettre sur leur parole, et qui ne demandât pas la plus exacte vérification ? Vous m'annoncez un Dieu né et mort il y a deux mille ans à l'autre extrémité du monde, dans je ne sais quelle pe-

tite ville, et vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru a ce *nystère seront damnés. Voilà des choses bien étran-

s pour les croire si vite sur ta seule autorité d'un homme que je ne connais point ! Pourquoi votre Dieu a-t-»\$l fait arriver si loin de moi les événements dont U voulait m'oblige? d'être instruit? Est-ce un crime d'ignorer ce qui se passe aux antipodes? Puis-je deviner qui] v a eu dans un entre hémisphère un peuple hébreu et une ville de Jérusalem? Autant vaudrait m'obliger de Savoir ce oui "se fait dans la lune. Vous venez, ditesvous tip Rapprendre : mate pourquoi n'êtes-vous pas venu' l'apprendre à mon père, ou pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien su ? Uoit-il Ê*'r* Éternellement puni de votre paresse, lui qui était si bon si bienfaisant* et qui ne cherchait que la vente ? Soyez do bonne foi, puis mettez-vous * ma place : vc >] êI le dote sur votre seul témoignage, croire toutes les choie' incroyables qw vous me dites, et concilier tant dMmustices avec le Dieu juste que vous m annoncez. 5 afsser--noi, de prâce. aller voir ce navs lointain ou «Wrèreni tant de merveilles inouïes dans celui-ci : que

'aille savoir pourquoi les habitants de cette Jérusalem ont traité Dieu comme ttn hrteand. Ils ne l'ont pas. ditesvous reconnu pour Dieu. Que ferais* donc mol qui nL V» lamsls entendu parler ane par vnns? Vous aîoute* Qu'ils ont été Punis, dispersas opprimés, asservis ; aSftweun d'eux Jarmrocbe plus de la même ville Assu- Xe^L en mérité tout cel* ; mais les habitante

Sffitr'd'biii. eue c" ' du d«rMe de leurs prédé-

ewseu»^ lia te nient; fe ne reconnaissent pas non

iJVRE İV BAI

m Dieu pc- Autant <•\$?.?. Mttffftà fer.

enfanta des autres.

Quoi ! dans cette même ville ou Dteu est mort, les anciens ni les nouveaux habitants ne l'ont point reconnu, et vous voulez que je le reconnaisse, moi qui suis né deux milie ans après à deux mille lieues de là ! Ns voyez-vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre Que vous appelez sacré, et auquel je ne comprends rien, je dois 'savoir par d'autres que vous quand et par qui i! & été fait, comment il s'est conservé, comment tj vous est parvenu, ce que disent â\7\?> le pays pour leurs raisons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils sachent aussi bien que vous tout ce que vous m'apprenez ? Vos sentez bien qu'il faut nécessairement que j'aille en Europe, en Asie, et) Palestine, examiner tout par moi-même ; .il faudrait qu& je fusse fou pour vous écouter avant ce temps-là.

Non seulement ce discours me paraît raisonnable, mais Je soutiens que tout homme sensé doit, en pareil cas, parler ainsi et renvoyer bien' loin le missionnaire qui, avant la vérification des preuves, veut se dépêcher ck l'instruire et de le baptiser. Or je soutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections ou d'autres équivalentes n'aient autant et plus de force que contre le christianisme. D'où il suit que, s'il n'y n qu'une religion véritable, et que tout homme soit obligé de la suivre sous peine de damnation, il faut passer sa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles sont établies : Nul n'est exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de se fier au îu cernent d'autruî. L'artisan qui ne vît que de son travail, le laboureur qui ne sait pas lire, la jeune fille délicate et timide, l'infirme qui peut à peine sortir de son lit, tous, sans exception, doivent étudier, méditer, disputer, voyager, parcourir

le monde ; il n'y aura plus de peuple fixe et stable : la terre entière ne sera couverte que de pèlerins allant à grands frais et avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y suit. Alors, adieu les métiers, les arts, les sciences Humaines, et toutes les occupations civiles : il ne restera plus qu'avoir d'autre étude que celle de la religion. : à grand-peine celui qui aura foui de la santé la plus robuste, le mieux employé son temps, le mieux usé de sa raison, vécu le plus d'années, saura-t-il (l'homme) sa vieillesse à quoi s'en tenir, et ce «era beaucoup s'il apprend avant sa mort dans quel culte il aurait dû vivre.

mais

Vous jugés-ils Tâja&p cette chose ô à anner la chose prise à l'autorité des hommes? ô l'instant vous ferez tout ; et, si le fils d'un chrétien fait bien de cuivre, sans un examen profond et impartial, la religion de son père, pourquoi Le fils d'un Turc ferait-il mal de suivre de même la religion du sien ? Je défie tous les intolérants du monde de répondre à cela rien qui contente un homme sensé.

Pressés par ces raisons, les uns aiment mieux taire Dieu injuste et punir les innocents du péché de leur père, que de renoncer à cet étir barbare dogme. Les autres se contentent d'en faire en envoyant obliger à l'usage un ange instruire quiconque, dans une ignorance invincible, aurait vécu moralement bien. La belle invention qu'est cet ange ! Non contents de nous asservir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la nécessité d'en employer.

Voyez, mon Sis, à quelle absurdité mènent l'orgueil et l'intolérance quand chacun veut abonder dans son sens, et croire avoir

raison exclusivement au reste du genre humain, je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore et que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été sincères ; mais voyant qu'elles étaient, qu'elles seraient toujours sans succès, et que je m'abîmaïs dans un océan sans rives, je suis revenu sur mes pas et j'ai resserré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pu croire que Dieu m'ordonnât, sous peine de l'enfer, d'être si savant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature : c'est dans ce grand et sublime livre que j'apprends à servir et adorer son divin auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. Quand je serais né dans une île déserte, quand je n'aurais point vu d'autre homme que moi, quand je n'aurais jamais « « « « • « a r » « 3 « o ' p < i t f a i * n n - r i n r t e ï i o n f dans tin coin du

prendrai de moi-même à le connaître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, et à remplir pour lui plaire tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus?

(Voir suite du Livre Quatrième Tome UI)

EN VENTE A LA MEME LIBRAIRIE, 5 et 14, rue des Moulins, Paris- 1

Andersen. Contes. 1 toL M. de Balzac. Le Lys dans la Vallée. 1 ▼.

— Modeste Mignon. 1 v.

— La Maison Nucingen.

— La peau de Chagrin.

- Mémoires de deux jeunes Mariées. 1 ▼.
- Le Cousin Pons. 1 v.
- Le Père Goriot, 1 T.
- La Maison du ciat qui pelote. 1 v.
- César Birotteau. 1 t.
- L'illustre Gaudissart. 1 volume.
- Splendeurs et misères des courtisanes. 2 v.
- La Rabouilleuse. 2 t.
- Ursule Mirouet. 1 voL Charles Baudelaire. Les
Fleurs du Mal l roi.
- Bernardin de Saint- Pierre.
- Paul et Virginie. 1 ▼.
- Byron (Lord). Le Pèlerinage de Childe-Harold.
1 vol.
- Boceace. Contes. 2 y.
- Brantôme. Vie des Dames galantes. 1 v.
- Casanova. Folles aventures.
1 voL
- Cervantes. Don Quichotte.
2 vol.

Chateaubriand. Les Martyrs

2 voL

Capitaine Coignet. Mémoires d'un Officier de l'Empire, 1 voL

Fenimore Cooper. Le dernier des Mohicans. 1 v.

Corneille. Théâtre. 1 v.

Dante. La Divine Comédie.

1 vol.

Descartes. Discours de la

Méthode. 1 v.

Ch. Dickens. Olivier Twist

Diderot. La Religieuse, 1 voL

Dumas (Alexandre). La Tulipe noire .1 v.

Dostoïevsky. Crime et Châtiment. 3 voL

Fénelon. Les Aventures de Télémaque. 1 v.

Flaubert (Gustave). Madame Bovary. 2 v.

— Balzac, 2 v.

— L'Éducation sentimentale 2 voL

— Un cœur simple. 1 v.

Mme de La Fayette. La

Princesse de Clèves. 1 volume.

Homère. L'Iliade. 2 voL

— L'Odyssée. 2 vol.

Théophile Gautier. Mademoiselle de Maupin. 1 v.

— Le Roman de la Momie.

— Emaux et Camées. 1 v.

Galland. Les Mille et une

Nuits. 1 v.

Goethe. Werther — Faust.

1 voL Lacordaire R. P. Lettres

à un jeune homme, 1 v.

Lacroix (Désiré). Histoire

de la Guerre de Vendée.

1 vol.

Lamartine. Geneviève, 1 v.

— Jocelyn, 1 v.

— Méditations Poétiques. 1 volume.

— Graziella. Raphaël. 1 vol.

— Manuscrit de ma mère.

1 voL

Lamennais. Paroles d'un croyant. 1 v.

— Imitation de J.-C 2 v.

Ninon de Lenclos. Lamartine, etc.. Les plus belles lettres d'amour. 1 v.

Lord Lytton. Les derniers jours de Pompel, 1 v.

Machiavel. Œuvres. 1 vol.

Molière. Théâtre. 1 v.

Montesquieu. Lettres Persanes, 1 v.

A. de Musset. Confession d'un Entant du Siècle.

1 voL

Murger. Scènes de la Vie de Bohême. 1 vol. _

Pascal. Lettres provinciales. 2 v.

— Pensées. 1 voL Charlee Perrault. Contes. 1 Poë (Edgar). His-
toires extraordinaires. 1 vol.

Abbé Prévost. Manon Lescaut. 1 voL

Racine. Théâtre. 1 voL

Ronsard, Musset, etc.. Les plus beaux poèmes du1 cœur. 1 v.

Jean- Jacques Rousseau. Rê-V vertes du promeneur solitaire.
1 vol.

— Confessions. 2 voL

— Emile. 3 v.

— Du Contrat Social. 1 v.

Sainte-Beuve. Volupté. 2 v.

Saint-Simon. Mémoires intimes. Louis XIV. 1 v.

George Sand. Le marquis de Villemer. 1 v.

— Valentine, 1 v.

— Elle et Lui. 1 v.

— Mauprat.- 1 v.

— La Petite Fadette. 1 veL

— Indiana. 1 voL

— François le Champi, 1 v.

— La Mare au diable. 1 v.

Walter Scott. Ivanhoé. 1 rJ

— Quentin Durward. 1 v.

— La fiancée de Laminermoor. 1 vol.

Comtesse de Segur. Les Malheurs de Sophie. 1 v.

Shakespeare. Hamlet, Le Roi Lear, 1 v.

— Macbeth. Othello. La Tempête, 1 voL

— Le Marchand de Venise Le songe d'une Nuit d'Eté. Roméo et Juliette.

1 vol.

Silvio Pellico. Mes prisons.

Stendhal. Le Rouge et le Noir. 2 v.

— De l'amour, 1 v.'

— La Chartreuse de Parme

2 vol.

St- François de Sales. In*

traduction à la vie divote. 1 vol Tolstoï. Anna Karénine, 2

— La Sonate à Kreutzer.

— Résurrection. 2 v.

Virgile. L'Enéide. 2 v.

Villon. Œuvres. 1 vol.

Mme de X., Amours publiques et secrètes de Louis XV. 1 v.

RABELAIS, seule édition en français moderne

Format in-16 Jésus, 650 pages, 1 vol. MUSSET, Œuvres complètes

Format in-8 jésus, 900 pages, 1 vol

Imprimerie Moderne. — Château-Thierry

La Bibliothèque Université d'Ottawa Echéance

The Library University of Ottawa Date Due

O 1 '79 M

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/mileoudelducatioo2rous>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.